



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172420 9



24

1893

1893

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

JUILLET, 1776.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS

Chez LACOMBE, Libraire, rue d'Anjou
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.**

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 f.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 f.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an, à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abonnement,	15 liv.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dict. historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Eccles. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
———— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brachés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de Mde de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
Journal de Pierre le Grand, in-8°. br.	3 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	2 l.



MERCURE DE FRANCE.

JUILLET, 1776.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ARIANE à THÉSÉE.

HÉROÏDE.

Tu fuis donc pour jamais, infidèle Thésée ?
Sur ce rocher affreux , Ariane éplorée ,
Fixe d'un œil mourant ces rapides vaisseaux ,
Qui t'entraînent loin d'elle en volant sur les eaux.

A iiij

Hélas ! sur mon Amant gardez-vous de tonner ,
Mon cœur , mon foible cœur cherche à lui par-
donner.

• Je devois l'immoler, & j'augmentai sa gloire.

Minos ! viens me punir de mes noirs attentats ;
 Accours , viens me donner un trop juste trépas :
 Hâte-toi , que ton bras , si long-temps redoutable ,
 Venge la trahison de ta fille coupable.

De mes jours , de mon sort , augmente encor l'hor-
 reur ;

Je ne me plaindrai point de toute ta fureur :
 Etouffe , s'il se peut , le feu qui me dévore ;
 Mais éloigne de moi cet Amant que j'adore :
 Quand j'ai trahi mon pere , il a dû me haïr :
 Mes feux sont criminels , le ciel doit m'en punir...
 Malheureuse Ariane !... Amante infortunée !

Ah ! peux-tu sans frémir te voir abandonnée ?...
 Thésée !... Amant cruel ! reviens auprès de moi ,
 Voi mon cœur , il est prêt à te donner sa foi.

Que l'amour , dont l'ardeur me dévore & m'en-
 flamme ,

T'engage à seconder les transports de mon ame.

Que ton sort à jamais au mien daigne s'unir !

Voi mes pleurs !... Par pitié viens du moins les
 tarir ;

Hâte-toi , cher Amant !... Arrête , malheureuse !

Où te laisse emporter ton ardeur furieuse !

Quand autour de moi retentit de mes cris ,

L'ingrat ne m'a laissé que de cruels mépris.

Déjà loin de ces bords la fortune l'entraîne :

Del'amour dans son cœur il a brisé la chaîne ,

Et content de régner sur l'empire des mers ,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Glorieux par moi seule, il rit de mes revers.
Ah ! dans ce jour affreux, horrible & sangui-
naire,

Que n'ai je pu m'armer d'une juste colere ?
Au lieu de le guider dans ce dédale affreux,
Je devois irriter le monstre furieux
Contre un monstre farouche & plus cruel encore,
L'abreuver de ce sang que je hais, que j'abhorre,
De ce sang dont l'amour me cacha la noirceur,
De ce sang criminel, source de mon malheur.
Que Neptune en courroux appelle la tempête,
Que la foudre brûlante éclatte sur sa tête ;
Que les vents réunis, contre lui murinés,
Promenant sur les mers tous ses vaisseaux brisés ;
Que les membres épars de cet Amant parjure,
Des vautours dévorans deviennent la pâture ;
Exauce tous mes vœux ; ciel vengeur hâte-toi :
Crains-tu de le punir ?.. Eh bien ! tonne sur moi.
Que mon cœur criminel, que la fureur égare,
Aille bien tôt rouler dans les flots du Ténare ;
Prends pitié de mes maux, hâte mon dernier
jour,

Frappe mon corps mourant, ou détruis mon amour.
Triste & fatal objet, témoin de mon supplice,
Rocher, tombe sur moi ! qu'Ariane périsse !
Que ces monts sourcilleux, sensibles à mes pleurs,
Se roulant en éclats, terminent mes malheurs...
Cher Thésée !.. à l'amour te livrant sans partage,

Que ne puis-je te voir réparer ton outrage !
 Par un heureux remords viens finir mon tourment :
 Tu liras ton pardon dans mon cœur palpitant.
 Viens , seconde l'espoir qui me flatte & m'en-
 traîne ,

Tu verras Ariane incapable de haine ;
 Viens jouir de mes pleurs... O desirs superflus !
 Flatteuse illusion !.. non tu ne m'aimes plus ;
 Ton cœur dans les combats cherche une vaine
 gloire :

Puisses-tu de ton sang cimenter ta victoire !
 Pour punir ton forfait , que le ciel irrité
 Te présente en tous lieux un trépas mérité ! ..
 Grace au ciel... j'entrevois ta destinée affreuse...
 Jours d'horreur ! jours de crime ! ô Phedre mal-
 heureuse !

Hâte-toi de souiller tes exécrables nœuds ;
 Cherche pour me venger des forfaits plus affreux ;
 Etonne l'Univers par ton horrible inceste ,
 Que ce soit le seul fruit de ton himen funeste !
 Et toi , perfide Amant, toi , monstre furieux ,
 Je vois tomber sur toi tout le courroux des Dieux.
 L'enfer est irrité , que ton ame frémissse ,
 Pluton a préparé ton horrible supplice.
 Puissai-je chez les morts , témoin de tes douleurs ,
 Te reprocher ta honte & toutes tes noirceurs !
 Retracer à tes yeux ta lâche perfidie ;
 Te prouver les fureurs d'une Amante trahie ,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

De tes justes tourmens augmenter les horreurs ;
Ariane aux enfers n'aura que des douceurs.

*Par M. Guittard cadet , Bachel. en Drois ,
de Limoux , en Languedoc.*

LE CHIEN & LE CHAT.

Fable.

MAÎTRE Raton , voleur de son métier ,
Maître Sultan , la terreur du gibier ,
Se dispuoient sur les grands avantages
Que leur Maître tiroit de leurs rares talens.
Moi , dit Raton , je purge le ménage
Des souris & des rats , animaux malfaisans :
Gissant près d'un bon feu , dormant des deux
oreilles ,
Je n'attends point que mon Maître m'éveille ;
Toujours au guet , toujours en l'air ,
Si quelque malfaiteur se glisse vers l'office ,
Zeste , je pars comme un éclair ,
Et sur le champ j'en fais justice :
Le mauvais temps ne m'afrête jamais ,
Toujours je fais ma ronde avec un soin extrême ,
Et du travail ne me fiant qu'à moi-même ,
Je maintiens au logis l'abondance & la paix.

On applaudit ma vigilance ,
 On me fait gré de mon absence ,
 On est charmé de mon retour :
 Valets, enfans, maître , maîtresse ,
 Tous , à l'envi , s'empreslent tour-à-tout
 A me combler des plus douces caresses :
 On s'amuse de moi , on se prête à mes jeux ,
 On rit de mes tours de souplesse ,
 Enfin en moi tout intéresse :
 L'un tire de mon geste un présage fâcheux ,
 L'autre en augure un signe heureux.
 Pour toi , toujours dans la cuisine ,
 Chassé par l'un , par l'autre rebuté ,
 A tous venans tu fais la grise mine ,
 Et de tes cris chacun est tourmenté ;
 Pour s'en défaire , on te prend , on t'entraîne ;
 Loin du logis , on te met à la chaîne ,
 Et , comme un criminel , on te voit garroté ;
 Mais pour moi , je jouis des faveurs de mon Maître :
 Sans engager ma liberté
 J'assure ma félicité ,
 En conservant ce don si cher à tous les êtres.
 De ce propos Sultan vivement irrité ,
 Il te sied bien , dit-il , animal indocile ,
 De railler mon humeur complaisante & facile ,
 De te moquer de ma docilité ;
 Je me donne à mon Maître , & sans nulle réserve ,
 Je me dévoue à ses plaisirs ;

A v j

12 MERCURE DE FRANCE.

De lui seul occupé , j'examine , j'observe ,
Autant qu'il est en moi , je prévient les desirs :
A la maison je veille à sa fortune :
Tout visage étranger me gêne & m'importune ;
Je crains toujours qu'on n'en veuille à ses biens ,
Et pour ses jours je donnerois les miens.
Content de mes soins , de mon zèle ,
Je suis toujours son compagnon fidele ;
Heureux quand je suis avec lui ,
Son absence me plonge en un mortel ennui :
En mon Maître je mets toute ma confiance ,
Je ne crains rien en sa présence ;
Sans redouter le sort le plus fatal ,
J'attaque hardiment le plus fier animal :
Et mon adresse & mon courage
Me font presque toujours obtenir l'avantage :
Je deviens dans ses mains un utile instrument ;
C'est pour lui seul que je cours cette proie ,
Je la viens à ses pieds déposer avec joie :
Une caresse est mon payement ;
Et ce sensible cœur , présent de la nature ,
Me la fait rendre avec usure :
Je me crois trop payé. Pour toi ,
Dont l'intérêt est la suprême loi ,
Oses-tu bien me vanter des caresses ,
Que , grace à ton ame traîtresse ,
On ne t'accorde qu'en tremblant ?
Car plus tu flatte & plus le danger est pressant :

Mais, par bonheur, on fait apprécier ton mérite,

On n'est plus pris à ton air hypocrite,

On connoît les détours de ton perfide cœur :

Tu ne respecte rien, tes vols & tes rapines.

Te font à chaque instant chasser de la cuisine;

Plus tu parois soumis, rampant, flatteur,

Et plus il faut se défier du trompeur :

Car sûrement ton ame scélérate

Epie alors l'instant de jouer de la patte :

Tu dois tes jours à la nécessité,

Au secours que fournit la lâche cruauté ;

Rien n'est sacré pour toi ; si l'on te laissoit faire ;

Si ta force égaloit ton humeur sanguinaire,

Pour contenter ton naturel pervers

Tu dépeuplerois l'Univers :

Tout ce qui vit t'inquiète & te blesse,

Témoin l'oiseau chéri de ta jeune Maîtresse

Que tu croquois l'autre jour sans pitié,

Sans nul égard pour sa tendre amitié :

Vas, fuis, délivre-moi d'un objet que j'abhorre ;

Crains que, sensible à sa douleur,

Je ne t'immole à ma juste fureur.

Le Chat eut peur, il court encore.

A leur discours un vieux Corbeau

Prêtoit une oreille fidelle :

Des vrais amis, dit-il, le Chien est le modèle,

Des faux amis le Chat est le tableau.

Par M. Destot.

LE RÉVEIL DE L'HOMME BIENFAISANT.

*Stances allégoriques qui ont obtenu le
premier Accessit au Palinod de Caën,
en 1779.*

A M. ESMANGART, Intendant de la
Généralité de Caën.

UN vent affreux s'élève au sommet des mon-
tagnes :

Il s'accroît dans sa course & répand la terreur ;
Sous son rustique toit l'habitant des campagnes
S'incline avec frayeur.

L'atmosphère frémit ; & le char des orages
Dans l'éther enflammé promène le trépas ;
D'un tonnerre éloigné que roulent les nuages ,
On entend les éclats.

Ce choc tumultueux attriste la Nature..
Ariste se réveille aux cris des éléments ;
L'écho répète au loin le vaste & sourd murmure
Que produisent les vents.

L'humanité l'élance au milieu des ténèbres ;
Son ame retentit des actens du malheur :

Il voit autour de lui des images funebres
Et des scènes d'horreur.

La foudre, en serpentant, embrase une chau-
miere ;

La flamme dans les airs circule en tourbillons ;
Les ruisseaux dans leur cours, en rompant leur
barriere ,
Entraînent les moissons.

On n'a plus d'espérance aux travaux de l'année ;
Les femmes, les vieillards expirent de douleur :
Des enfans au berceau, la foule consternée ,
Palpite de frayeur.

Ne pouvant soutenir cette image sanglante ,
Ariste , d'un coup d'œil , ravit tout à la mort :
Il tend à ces enfans une main bienfaisante ,
Et prend soin de leur sort.

« Loin ces mortels , dit il , que la fortune accable ,
« Et qui traînent leurs jours dans de pénibles jeux :
« Sous leurs lambris dorés ils ignorent à table
« S'il est des malheureux.

« Leur indécrotte joie insulte à l'indigence :
« L'aurore les surprend dans les bras du plaisir ,
« Un dégoût dévorant poursuit leur opulence
« Et flétrit leur desir.

16 MERCURE DE FRANCE.

» Le Dieu qui m'a fait naître au sein de la richesse,
» Du pauvre qui gémit m'a confié les jours ;
» Il est homme... Il suffit... Tout en lui m'intéresse,
» Je lui dois des secours.

» Ah ! qu'il est consolant de se dire à soi-même :
» Du timide orphelin je fais remplir les vœux ;
» Dans le rang que j'occupe on me respecte, on
» m'aime ,
» Et je fais des heureux ».

ALLUSION.

De l'homme bienfaisant en retraçant l'image,
Epouse du Très-Haut je t'ai peint dans mes vers :
Comme lui, chaque jour, aurore sans nuage,
Tu fais briser nos fers.



*Remerciement à Messieurs de Venduvre &
d'Oneville, Juges honoraires du Pa-
linod.*

Dans ce brillant Lycée où les arts & la gloire,
Sur le front des vainqueurs dispensent leurs lau-
riers,
Pour transmettre son nom au Temple de Mémoire,

Apollon à nos yeux offre divers sentiers.
 L'un chante de son Roi la tendre bienfaisance,
 L'autre de l'amitié retrace les douceurs,
 Et les autres enfin de la reconnoissance,
 Expriment les accens par la voix des neuf Sœurs.

Vous qui savez unir l'agréable à l'utile,
 Et dont les soins flatteurs encouragent les arts ;
 Si je puis obtenir un seul de vos regards,
 Vous n'aurez point rendu mon triomphe inutile.

Par M. Daubert , de Caën.

M O R A L I T É.

Hé QUOI ! mon fils , toujours des livres , des
 crayons ,

Et tous les attributs de la docte Uranie !

Sans doute il est flatteur que le Dieu du génie

Vous éclaire de ses rayons ;

Mais , croyez-moi , tout ce vain étalage

Ne suffit pas pour les devoirs du sage ,

Avec l'esprit il faut les dons du cœur.

Philémon , dans ce voisinage ,

Vient d'éprouver un grand malheur ;

Il goûtoit le repos cette nuit , quand la foudre

A mis son toit & ses moissons en poudre ;

18 MERCURE DE FRANCE.

Vous le trouverez abattu
De la douleur la plus profonde :
Allez le secourir, tous les talens du monde
Ne valent pas une vertu.

*Par M. Dareau , de la Société Littéraire
de Clermont-Ferrand.*

ÉPITRE à Mademoiselle DE G.

SUR le ton douxereux d'une fade élogie,
Eglé, je ne veux point exprimer ma douleur.
De Tibulle, il est vrai, la touchante énergie
Sait ravir à la fois & l'esprit & le cœur.
Les plus heureux transports seondoient son
génie ;
Pour bien peindre l'amour, il faut sentir ses feux.
Tibulle étoit amant, il adoroit Délie :
Il est un sentiment plus pur, moins dangereux
Que l'éclair séducteur d'une tendre folie.
L'amitié, le respect à votre char me lie,
Et le temps a toujours reserré ces doux nœuds.

Hélas ! vous nous quittez... On dit que l'hyménée
Vous amène un époux issu des demi Dieux,
Que bientôt nous verrons éclore la journée,
L'instant qui doit charmer & désoler ces lieux.

Eglé , votre départ nous coûtera des larmes ,
 Et nous regretterons des momens pleins de char-
 mes :

Mais , puissiez-vous goûter le sort le plus heu-
 reux !

Qu'il soit digne de vous , il comblera nos vœux.

Sous les yeux vigilans d'une prudente mere ,
 Eglé , vous l'avez vue à la vertu sévère
 Allier sans effort les graces , l'enjouement ,
 Et la raison solide au tendre sentiment.

Déjà vous imitez un si parfait modele :

Douce , toujours égale , à vos devoirs fidele ;

Vous ferez le bonheur d'un époux vertueux.

Bientôt vous apprendrez au monde fastueux ,

Que , sans rien dérober aux plaisirs légitimes ,

On peut , on doit souvent dédaigner les maximes ;

Qu'une femme modeste en sa simplicité ,

Affile au plus haut rang , montre sa dignité ;

Que , moins elle est brillante , elle en est plus
 illustre ;

Que l'aimable pudeur fait sa gloire & son lustre ,

Plus que l'éclat de l'or , le feu des diamans.

Eglé , vous le savez , ce sont les sentimens

Dont l'invincible attrait nous charme & nous
 entraîne.

Vous connoissez le mot d'une sage Romaine

A qui l'on reprochoit ses simples ornemens ,

20 MERCURE DE FRANCE.

Et qui, sans s'émouvoir, fit venir ses enfans ;
Ah ! dit-elle , voilà ma plus riche parure.
La voix de la vertu , la voix de la nature
S'exprimoit par sa bouche ; & c'est ainsi qu'un
jour

Eglé fera du monde & l'exemple & l'amour.
Je vois autour de vous , dans un heureux asyle ,
L'ordre & la douce paix embellir vos destins.
Vous plairez à la cour , vous charmerez la ville..
Que nous restera-t-il ici , que les chagrins ?
Non, de votre bonheur heureux aussi nous mêmes,
Nous songerons, Eglé, que les honneurs suprêmes
Ne sauroient vous changer ; que du moins quel-
quefois

Vous reviendrez goûter du plaisir dans nos bois.
Toujours semblable à vous , toujours simple &
sublime ,
Vous ravirez par-tout le respect & l'estime ;
Et, sans vous en douter , entraînant tous les
cœurs ,
Vous aurez des amis , même au sein des gran-
deurs.

Mère , épouse chérie , amie inestimable ,
Sensible au vrai mérite , au vice redoutable ,
Vous verrez de vos mœurs la douce impression ,
Des honteux préjugés effaçant le prestige ,
Et détruisant bientôt leur vaine illusion ,

Du changement des cœurs opérer le prodige.

Séduisante sans art & sage sans fierté ,
 Vous saurez adoucir ces horribles furies
 Qui veulent tout soumettre à leur autorité ;
 Qui sont toujours sans frein , & dont les frénésies
 A leurs louches regards semblent la vérité ;
 Qui , nous donnant pour loi leurs tristes fan-
 taisies ,

Nous prêchent , pour raison , l'humble docilité ;
 Qui n'ont dans la douleur qu'une farouche ivresse ,
 Dont la vivacité , même dans l'allégresse ,
 Ressemble à la colere , annonce les fureurs
 De leurs rudes esprits , de leurs sauvages mœurs.

Vous saurez corriger l'orgueilleuse imbécile ,
 Que jamais le bon-sens n'a pu rendre docile ;
 Fiere & sottre béate , exhalant ses mépris ,
 Qui tranche , qui décide & qui , changeant d'avis ,
 Sans honte , sans pudeur , au gré de son caprice ,
 Couronne tour-à-tour la sagesse & le vice ,
 Ne veut point qu'on réplique , & se croit tout
 permis.

Au joug de la raison l'on verra donc soumis
 Le triste & fol essaim de ces femmes frivoles ,
 Qui , pour aimer sans crainte & régner sans
 danger ,

11 MERCURE DE FRANCE:

De singes & de chats sont leurs chères idoles ,
Comme leurs animaux n'aiment qu'à se gorger ;
Et qui noyant des riens dans un flux de paroles ,
Ne savent que médire & nous faire enrager.

Vous viendrez même à bout de la vieille coquette ,
Qui , d'un air enfantin , assise à sa toilette ,
De rouge enluminée , & minaudant encor ,
De l'autre siècle enfin semillante poulette ,
Se flatte bonnement d'enflammer un Médor.

Mais pourquoi , de Boileau copiste misérable ,
De votre fixe ici retracer les erreurs ?
Ah ! vous le vengez bien de cet amas d'horreurs ;
Aux yeux de la beauté faut il offrir le Diable :
Mais pour mieux capier mon forfait exécrable ,
Je vais , en vous peignant , éclaircir mes couleurs.

D'un chat plus d'une femme est tendrement éprise ,
A main objet coëffé c'est commune sottise ;
Plus d'une vieille aussi se plaît à coquetter :
Mais de sentir le vrai , de savoir le goûter ,
D'asservir ses penchans à la raison sévère ,
De vaincre son humeur , de pouvoir se dompter ,
D'être douce , équitable , obligeante , sincère ,
Il n'appartient qu'à vous peut-être aimable Eglé ,
Et peu d'hommes sans doute ont cet heureux partage ;
C'est un présent du ciel , un bienfait signalé ;

Quiconque l'a reçu mérite notre hommage.

Objet cher aux humains , objet aimé des cieux ;
 Ah ! vous ferez valoir tous leurs dons précieux.
 Dans vos champs fortunés , de retour de la ville ,
 Vos soins feront germer & fleurir le bonheur ;
 Le besoin , la paresse , & le vice & l'erreur ,
 A pas précipités fuiront de votre asyle.
 Ferme en vos sentimens & douce dans vos mœurs ;
 Libre de préjugés , du mensonge ennemie ,
 Vous convaincrez l'esprit , vous toucherez les
 cœurs ,
 Et de l'opinion bravant la loi impie ,
 Vos leçons , votre exemple instruiront vos enfans.
 Rassemblant autour d'eux les plaisirs innocens ,
 Loin de souffrir chez vous de profanes spectacles ,
 Vous confondrez le siècle & les menteurs oracles.
 D'un illustre Payen * vous citerez ces mots ,
 Dont pourroient aujourd'hui rougir certains
 dévots :
 « Jadis la poésie , en sa pure origine ,
 » Exprimoit dans ses vers la morale divine ;
 » Qu'elle a dégénéré ! Poètes séducteurs ,
 » Vos coupables écrits empoisonnent les cœurs.
 » Vous énervez notre ame , & bien loin de vous
 » lire ,

* Cicéron.

24 MERCURE DE FRANCE.

«Pour le bien de l'Etat il faudroit vous proscrire».

Je veux finir, Eglé, par ce trait rigoureux.

J'en ai trop dit pour vous, trop peu pour le vulgaire.

Daignez souffrir mes vers ; que je serois heureux
Si ce léger tribut pouvoit ne pas déplaire !

Par M. Marteau.

SONNET imité de Pétrarque.

*Zefiro torna e 'l bel tempo rimena ,
E i fiori , e l'erbe ,*

ZÉPHIRE dans nos champs ramene la verdure ,
Et Progné dans les airs fait entendre sa voix ;
Le printemps nous sourit , & la simple nature ,
Dans toute sa beauté vient reprendre ses droits.

Le ciel pare son front d'une clarté plus pure ;
La fille du matin vient embellir nos bois ;
Le Berger satisfait dans sa cabane obscure ,
Rend hommage à l'amour & reconnoît ses loix.

Pour moi que la douleur vient obséder sans cesse ,
Pour moi qui vient de perdre une aimable maîtresse ,

Je n'ai plus de plaisir qu'à répandre des pleurs.

Le

J U I L L E T. 1776. 23

Le doux chant des oiseaux , les fleurs de ce boc-
cage ,

Les Nymphes de ces bois rappellent mes malheurs :

La nature , à mes yeux , n'est qu'un désert sau-
vage.

Par M. Buchey , d'Angoulême.

*FÉRADIR , ou le moyen d'être heureux ;
Conte moral , imité de l'Arabe.*

LE Calife Aaron Al-Raschid faisant un soir sa tournée ordinaire dans les rues de Bagdad , seul & déguisé , aperçut de loin une épaisse fumée dans un quartier voisin. Présument que c'étoit quelque incendie , & son amour pour la police de Bagdad ne lui permettant pas de différer , il se rendit à la hâte à l'endroit où étoit le feu ; c'étoit une partie de maison qui brûloit. Une foule innombrable d'Arabes y étoit accourue : les uns travailloient , d'autres pilloient , & la plupart se contentoient de contempler l'activité de la flamme & les débris qu'elle laissoit , lorsqu'un Arabe sortit de ce théâtre de ravage , & traversant la

I. Vol.

B

foule, vint se poster, les bras croisés, vis-à-vis la maison, avec la tranquillité la plus étonnante. Il se trouva par hasard placé près du Calife, qui venoit d'y arriver, & qu'il ne reconnut pas. Aaron lui demanda quel étoit le maître de cette maison? — C'est moi, dit froidement l'Arabe... Surpris d'un sang-froid si inconcevable, le Calife lui demanda encore pourquoi il se tenoit si tranquille? — Bon! répliqua cet homme, je viens de travailler autant & plus que tous les autres; j'ai fait couper les communications afin que le feu ne fit pas plus de progrès, & actuellement j'examine le peu qu'il en fait. — Cela est malheureux pour vous, interrompit le Calife. — Pas tant! répliqua l'Arabe. — Comment!... n'est-ce pas un malheur que de voir brûler la moitié de sa maison? — Oui... mais n'est-ce pas un bonheur de pouvoir conserver l'autre?

Le Calife surpris à l'excès d'un discours si extraordinaire, forma sur le champ le dessein d'interroger plus amplement un homme qui lui paroissoit tout à-fait bizarre; & lui ayant encore fait quelques questions, auxquelles l'Arabe répondit sur le même ton de singula-

rité, le Calife s'en retourna continuer ses visites nocturnes.

Le lendemain, Al-Raschid se souvenant de l'aventure de la veille, ordonna à un de ses Esclaves d'aller chercher le propriétaire de la maison où l'incendie étoit arrivé. L'Arabe reçut l'ordre avec surprise, suivit l'Esclave sans crainte, & arriva au Palais du Calife, devant lequel il fut introduit.

L'Arabe, après les génuflexions ordinaires, attendit, dans un respectueux silence, que le Calife daignât lui parler. Approche, lui dit ce dernier, me reconnois-tu? — Commandeur des Croyans, répliqua l'Arabe, je vous reconnois pour le souverain maître de ma vie. — Sais-tu que c'est moi qui t'ai parlé hier près de ta maison? L'Arabe s'inclina respectueusement, & le Calife continua: Je t'ai fait venir pour savoir l'histoire de ta vie, & à quels événemens tu dois la singularité du caractère dont j'ai été frappé hier par tes réponses.

Puissant Empereur, dit l'Arabe, puisque vous l'ordonnez, je vais vous satisfaire.

Je m'appelle Féradir, & suis né dans cette superbe ville de parens qui, au

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

moyen d'un commerce maritime assez considérable, me laissèrent à leur mort une aisance honnête; mais le desir d'accumuler de plus grands biens, fit que je ne me contentai pas de cette fortune; je voulois être heureux, & je plaçois le bonheur dans la possession des richesses; je résolus donc de continuer la profession de mon père. Un frère que j'avois étant dans les mêmes sentimens, nous ne songeâmes plus qu'à exécuter ce dessein. Nos richesses étoient placées sur quatre vaisseaux, nous décidâmes d'attendre leur retour. Quelque temps après nous apprîmes la funeste nouvelle que le plus considérable de ces vaisseaux avoit fait naufrage, & qu'un autre avoit été entièrement pillé par des Pirates: à cette nouvelle nous demeurâmes anéantis. Mon frère, naturellement plus emporté, murmura contre la divine Providence; les deux vaisseaux qui nous restoient étoient les moins précieux & pouvoient essuyer le même sort, ce qui faisoit évanouir tous nos projets de fortune.

Nous demeurâmes encore quelque temps irrésolus sur le parti qui nous restoit à prendre; notre chagrin étoit au comble; lorsqu'un soir, plus abattu qu'à

l'ordinaire, nous étions ensemble à rêver & à nous plaindre, je laissai échapper ces mots : O Alla ! que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? Etoit-ce un crime que de chercher à me rendre heureux ?... Hélas !... je ne le serai jamais !... Tu le feras, tu l'es, dit une voix tonnante qui nous fit tressaillir de crainte & d'étonnement. En même temps nous vîmes descendre l'immortel Barouk, le génie du bonheur. Mon frère, aigri par le désespoir, ne quitta pas sa place : pour moi, je me prosternai & demandai humblement au Génie l'explication de ces mystérieuses paroles. Foible mortel ! me dit-il, n'est-ce pas un bonheur de ne perdre que deux vaisseaux, lorsque tu pouvois en perdre quatre ? — Puissant Génie ! répliquai-je, n'eût-il pas été plus heureux de n'en perdre aucun ? — Oui, mais au moins ton malheur n'est pas au comble, & cependant tu te plains comme s'il ne te restoit plus rien.

Ce peu de mots fut un baume salutaire qui se répandit dans tous mes sens ; j'attendis que le Génie consolateur reprit la parole ; il le fit : Tu voulois être heureux ! le bonheur parfait est-il fait pour des êtres imparfaits ? Non ; apprendis que

l'homme le plus heureux n'est que celui qui a moins de malheurs que les autres , & que c'est la persuasion où l'on est d'être moins malheureux , qui constitue le seul bonheur que vous pouvez goûter. Que cela te suffise. Je n'ajoute plus qu'un mot : *Tu seras heureux lorsque tu seras malheureux.*

Le Génie , à ces mots , disparut avec la promptitude du foudre redoutable émané du trône céleste. J'étois demeuré dans un enthousiasme divin : j'en fus distrait par un éclat de rire de mon frère. Quoi ! dit-il , vous avez la foiblesse d'écouter un pareil oracle ? Que veut dire ce Génie avec ces dernières paroles : *Tu seras heureux lorsque tu seras malheureux ?* Impie , dit la même voix , pour prix de ton blasphème , tu éprouveras un sort contraire , & *tu seras malheureux lorsque tu seras heureux.*

Mon frère insulta de nouveau à la puissance céleste par sa coupable tranquillité. Pour moi , les paroles du Génie avoient fait sur mon âme l'effet du plus brillant des astres sur les nuages épais qui cachent les rayons aux yeux des mortels : tous mes doutes , tous mes chagrins s'étoient dissipés , & je n'étois plus oc-

cupé de la perte de mes vaisseaux, que par le souvenir agréable de l'heureuse apparition que cette perte m'avoit procurée.

Cependant je résolus de voyager & d'aller rendre grâce sur le tombeau du Saint Prophète, de l'apparition consolante du Génie. Mon frère voulut être du voyage, par la seule envie de se distraire. Nos vaisseaux étoient encore bien éloignés de leur retour. Nous partîmes donc; mais à peine avions-nous fait une demi-journée de chemin, que mon frère se sentit pressé d'une soif extraordinaire; le plus prochain caravan sera étoit encore bien éloigné, & il n'y avoit aucun ruisseau sur notre route; mon frère murmuroit déjà : Ah! disoit il que je serois heureux de pouvoir me désaltérer ! Je serois le plus content des hommes.... Il achevoit ces mots, lorsqu'une source d'eau sortit d'un tronc d'arbre qui étoit près de nous. Mon frère but cette eau avec une avidité incroyable; mais à peine eût-il satisfait cette brûlante soif, qu'il s'écria que la faim qu'il commençoit à sentir, étoit mille fois plus grande que la soif qu'il venoit d'appaîser : il ne se présenta cependant aucun mets, & j'ad-

mirai dès-lors la justification de l'oracle du Génie. Nous continuâmes notre route, & ayant trouvé le soir un caravanfera, nous y entrâmes. Mon frère se reput à son aise : mais il se plaignit ensuite de la lassitude & fut se coucher.

Le lendemain, en sortant du caravanfera, une tuile vint à se détacher du toit, tomba sur moi, & me fit une contusion à la tête; j'eus à peine le temps de jeter un cri, que la cheminée tomba à quatre pas de moi; je m'écriai : Que je suis heureux ! — Comment, dit mon frère, c'est un bonheur de recevoir une tuile sur la tête ? — Comment, mon frère, lui répliquai-je, ce n'est pas un bonheur d'en être quitte à si peu, tandis qu'à quatre pas plus loin j'étois écrasé par la cheminée ? — Mais il eût été plus heureux d'éviter l'un & l'autre. — Mais répondis-je, il eût été plus malheureux aussi de recevoir l'un que l'autre.

Mon frère se prit à rire de ce qu'il appeloit ma simplicité, & nous reprîmes notre marche. Au bout d'une heure, il se plaignit du froid, qui étoit excessif. Au milieu de ses plaintes, nous vîmes passer un des Visirs de ce magnifique Empire; il étoit dans un char fourré

d'hermine & de toutes les peaux les plus chaudes. Ah! s'écria mon frère, convenez qu'on est bien heureux de voyager ainsi à l'abri du froid, de la lassitude & de tous les désagrémens auxquels nous sommes exposés. Pour cette fois, je sentis la vérité de ce que me disoit mon frère, & j'enviai le sort du Visir; mais ayant tourné la tête derrière moi, j'aperçus un pauvre Faquir qui avoit le corps à moitié découvert, la tête & les pieds nus, presque mort de froid, & traînant à peine sa masse épuisée. Je le fis voir à mon frère : convenez aussi, lui dis-je, qu'on est plus heureux encore d'être vêtu comme nous, que comme ce malheureux Faquir? Il y a plus de différence de lui à nous, que de nous au Visir; ce dernier a du superflu, nous avons le nécessaire, & ce pauvre homme n'a ni l'un ni l'autre. Le Visir est heureux, nous le sommes moins que lui, mais ce Faquir ne l'est pas du tout. Je crus m'appercevoir que ces paroles faisoient impression sur mon frère, & je m'en félicitois; mais il étoit destiné à subir l'accomplissement de l'oracle.

Nous étions déjà assez près de Médine, lorsque mon frère apperçut & ra-

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

massa aussi-tôt trois bourses qui étoient tombées à terre; nous les ouvrîmes, il y en avoit deux qui étoient remplies de séquins & de diamans de la plus grande beauté; la troisième ne contenoit que des jetons de cuivre. Je me félicitois de ce bonheur inespéré: mon frère, loin de m'imiter, se mit à s'exhaler en plaintes amères sur le peu de valeur de la troisième bourse: Ah! s'écrioit-il, j'ai plus de chagrin de la voir si pauvre, que de joie de trouver les deux autres si bien remplies: quel cas faire d'un bonheur si malheureusement troublé!

Vous pouvez juger, magnifique Empereur (continua Féradir) à quel point je fus surpris d'une insatiabilité si étrange! Mais il est impossible de vous figurer à quel excès monta mon indignation, lorsque mon frère me signifia que je n'avois aucun droit à prétendre dans cette fortune. Je rougis de lui voir des sentimens aussi bas, & je lui en fis les plus vifs reproches: mais il s'emporta, & me jetant les trois bourses: Hé-bien! dit-il, prenez-les donc seul, ces richesses; puisque je ne puis avoir tout, je ne veux rien.

L'oracle n'étoit-il pas bien accompli?

Le bonheur de mon frère se changeoit en tourment par son insatiable cupidité. J'eus pitié de sa folie, & je lui protestai que je ne voulois point qu'une pareille aventure causât notre désunion; que son amitié m'étoit plus précieuse que ce trésor, & que je le priois instamment de le garder en entier. Il ne se le fit pas répéter; & profitant de mon désintéressement, il garda les diamans, & employa son or en achat de différentes marchandises, qu'il plaça sur des vaisseaux destinés à aller au Caire; & s'embarquant sur un de ces mêmes vaisseaux, il me fit les adieux, & partit pour cette foire célèbre.

Je partis aussi de mon côté; & après plusieurs aventures, qu'il est inutile de raconter, j'arrivai à Médine, où je remplis pieusement le but qui m'y avoit conduit. J'y séjournai quelque temps, après quoi je me remis en marche pour retourner à Bagdad, où j'arrivai enfin, non sans beaucoup de peines & de fatigues, qui avoient quelquefois lassé ma confiance, mais dont je me consolais toujours en envisageant de plus grands malheurs qui auroient pu m'arriver.

Rentré dans Bagdad, j'appris que les

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

deux vaisseaux qui étoient sur mer lors de mon départ, étoient de retour ; le produit des marchandises vendues étoit immense ; je le recueillis, & j'en destinai la moitié à mon frère. Cependant j'employai ma moitié à l'acquisition de la maison dont une partie fut brûlée hier, & content de ma fortune, je fixai entièrement mon séjour dans cette ville.

Quelques années après, je reçus la nouvelle de la mort de mon frère. Il avoit fait la fortune la plus brillante : mais son insupportable soif du bonheur lui ayant exagéré la perte de trois diamans superbes qu'il avoit, il en devint inconsolable, & ses immenses richesses ne lui paroissant plus pouvoir suffire à ses vœux, la douleur le mit au tombeau. Ses dernières dispositions étoient en ma faveur ; je donnai des larmes sincères à son trépas, & je recueillis le fruit de tant de travaux dont il n'avoit pas su jouir.

Me trouvant alors possesseur d'une fortune considérable, je résolus de la partager avec une Compagne. Je fis choix d'une jeune Arabe nommée Zéluma. Elle m'accepta ; quelques intrigues qu'elle avoit eues avec un jeune Arabe nommé

Aboulem , ne m'épouvantèrent pas , vu les assurances que l'on me donna que leur liaison étoit entièrement rompue. Enfin tout étoit prêt pour unir nos destins : nous étions à la veille du jour fixé pour cet accord ; le hasard ou l'amour conduisirent mes pas chez ma belle Zéluma... Figurez-vous mon désespoir!... Aboulem & elle , occupés à mériter ma colère, en consommant ma honte... Furieux, je m'élançai sur ces deux traîtres, je plonge le poignard dans le cœur du perfide Aboulem. En vain son Amante demande grâce, & pour lui & pour elle... Ses larmes , ses cris , ses prières , ses efforts , ses menaces... rien ne me touchoit. Je retirai le poignard sanglant du corps d'Aboulem, & le plongeant à coups redoublés dans le sein de la perfide... Va , lui criai-je , va rejoindre ton indigne Amant , puisque le don de mon cœur & de ma fortune n'ont pu te toucher... Elle expira... Dieux!... quelle étoit encore belle!... Je quittai ce théâtre de carnage ; & animé du plus violent désespoir , je courus dans le dessein de me jeter dans le précipice le plus profond : j'étois déjà sur le sommet du plus haut rocher... déjà je prenois un essor furieux...

38 MERCURE DE FRANCE.

Je me sentis retenir fortement par le bras; je me retourne: c'étoit un Saint Faquir, dont l'hermitage étoit fixé sur ce rocher. Qu'avez-vous? me dit-il, quel malheur!... Ah! lui dis-je, laissez moi abrégér le cours d'une vie qui m'est en horreur. Mais encore, reprit il, confiez-moi vos peines, peut-être y a-t-il quelque remède. J'insistai fortement: je m'échappai plusieurs fois, il me retint toujours; enfin je jugeai que je m'en débarrasserois en lui contant mon infortune. Saint Faquir! lui dis-je, est-il homme plus malheureux que moi?... Viollemment épris d'une jeune Arabe d'ici près, j'étois au moment de goûter le bonheur le plus parfait, j'accourois pour lui renouveler mille protestations d'un amour éternel... je l'ai trouvée... ô ciel!... je l'ai trouvée dans les bras du plus perfide des hommes... Oh! oh! interrompit le Faquir, cela n'est pas si malheureux d'avoir été éclairé de la sorte avant d'être uni à elle... Ces mots furent un trait de lumière; j'eus peine à concevoir comment j'avois pu me croire si infortuné, tandis qu'un jour de plus je l'aurois été bien davantage, & sans remède. Je baisai le bas de la robe du vénérable vieillard,

& le quitterai, bien résolu de ne plus m'exagérer mes malheurs.

Depuis ce temps, continua Féradir, je mène la vie la plus heureuse ; j'ai toujours dans la mémoire les paroles de Barouk, *tu seras heureux lorsque tu seras malheureux*. Je l'avois éprouvé dans cette dernière catastrophe ; car c'est être heureux que d'être garanti d'un grand malheur par un moindre.

Toutes ces aventures, magnifique Seigneur, m'ont aguerrî contre l'adversité, & m'ont accoutumé à n'envisager les événemens que du bon côté. La scène du monde n'offre à mes yeux qu'un tableau riant, où tout est représenté sous une forme agréable. Je m'empresse de faire disparaître le mal en lui opposant le bien. Je ne cherche & ne trouve que le mieux dans les choses qui n'offrent que le pire aux yeux des autres hommes. Je ne fais si ma philosophie sera goûtée d'eux : mais elle me suffit, & je préfère mon erreur agréable à leur vérité affligeante.

Féradir finit ainsi son histoire ; le Calife loua sa philosophie, & lui offrit la place de Grand Visir qui étoit vacante ; mais l'Arabe la refusa en lui disant : Commandeur des Croyans, je n'ai

40 MERCURE DE FRANCE.

jamais cherché que le bonheur ; je l'ai trouvé, je le goûte : ce seroit m'en priver que d'accepter vos offres généreuses. On n'est pas parfaitement heureux quand on devient, par son élévation, l'objet de l'envie des autres, dût-on même ne les pas craindre. Aaron, transporté de plaisir d'un désintéressement si héroïque, embrassa l'Arabe & le congédia, en jurant qu'il n'avoit jamais rencontré un homme qui méritât, à plus de titres, le nom de philosophe, prodigué si mal à propos souvent à des hommes qui, par leur orgueil seulement à s'en parer, s'en rendent indignes tous les jours.

O D E A G L I C È R E.

X I X. Livre I.

Des Amours la mere cruelle ;
Et l'imprudent fils de Semele ,
Et de mes sens émus l'impérieux instinct ,
Rouvrent aux voluptés mon ame envain rebelle ,
Et raniment un feu que je croyois éteint.

C'est Glicere que j'idolâtres

Glicere, dont le sein d'albâtre,
 Dont les yeux pétillans du besoin des plaisirs,
 Dont l'air doux & frippon, dont la gaité folâtre
 Rajeunissent mon cœur enivré de desirs.

Vénus abandonnant Cythere ;
 Remplit mon ame toute entiere ;
 L'accable de son joug, l'asservit à ses loix,
 Et ne veut pas souffrir que ma lyre guerriere
 Des Romains triomphans célèbre les exploits.

Epargne, Déesse inflexible,
 Un cœur que tu rends trop sensible ;
 Reçois sur ce gazon mes vœux & mon encens ;
 Qu'un sacrifice offert, calme, s'il est possible,
 Le trouble qui m'agite & les feux que je sens.

Par M. L. R.

*VERS adressés à Madame DE VATRE,
 au sujet de sa petite vérole.*

Vous avez triomphé, par un bonheur suprême,
 Du perfide tyran qui détruit la beauté ;
 Les Dieux vous protégeoient : Esculape lui-même,
 Invité par l'Amour, guidoit la Faculté.

42 MERCURE DE FRANCE.

L'Enfant badin qui vous céda ses charmes,
Dans vos beaux yeux avoit placé ses traits;
Il a veillé sur vos attraits
Pour conserver son pouvoir & ses armes.

Par M. J. M. C. de St Quentin.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Rat*; celui de la seconde est *les sept jours de la semaine*; celui de la troisième est *verjus*, dont le proverbe est *jus ver*. Le mot du premier Logogryphe est *prose*, dans lequel se trouve *rose*; celui du second est *bride*, où se trouve *ride*.

É N I G M E.

LES portes s'ouvrent à ma voix
Quand j'exerce mon ministère,
On me fait trotter jusqu'aux toits
Pour un assez mince salaire.

Des Citoyens de tous les rangs

Mes ambassades sont chéries ,
 Je ne suis pas issu des Grands
 Dont je porte les armoiries.

Sans malice, je donne à chacun son paquet.
 Ami Lecteur, triste jouet
 De la crainte & de l'espérance,
 Peut-être tu m'attends avec impatience?

Par M. de la Louptière;

A U T R E.

*A Mademoiselle de ***.*

V ÉNUS à Philidis accorda ma fraîcheur,
 Et par les mains de la pudeur,
 De mon vif incarnat embellit sa figure.
 Ses lèvres que la nature
 Doua d'un sourire enchanteur,
 Respirent les parfums de ma charmante odeur.
 Si Philidis est la Reine des Belles,
 Moi, je suis celle des jardins :
 Mais qu'il est entre nos destins
 Des différences bien cruelles !
 On ne me verra pas deux jours
 Captiver le zéphir volage,

44 MERCURE DE FRANCE.

Et sous ses loix cette Bergere engage
Un Amant discret & sage,
Qui la chérira toujours.

Par M. Louis Guilbaut.

A U T R E.

ENCORE que je sois utile & nécessaire,
On ne doit pourtant pas trop se fier à moi.
Le maître qui me vend, m'ordonne ou me fait
faire,
Sait se fourrer par-tout & jusques chez le Roi.
Si je suis bien administrée,
Et sur-tout à propos, il en résulte un bien ;
Et, dans ce cas, je suis considérée,
Autrement je fais rage & je vaux moins que rien.
O Lecteur ! qui de moi fais un fréquent usage,
Que n'as-tu pas à craindre pour ton sort ?
S'il faut m'expliquer davantage,
Je prolonge la vie ou je donne la mort.



L O G O G R Y P H E.

De tes secrets, Lecteur, souvent dépositaire,
En tout temps, en tout lieu, je te suis nécessaire.
Favorable à l'amour, j'annonce à deux Amans
Que bientôt ils verront la fin de leurs tourmens :
Je suis, comme tu vois, d'un agréable augure ;
Ne vas pas cependant te mettre à la torture
Pour savoir qui je suis. Tu peux vivre sans moi,
Et moi, Lecteur, j'ai peine à me passer de toi :
Quelquefois je suis craint de l'homme le plus
sage,

Et ce n'est qu'à regret qu'il me met en usage.
Je me trouve par-tout. Assez communément,
D'une intrigue d'amour j'arrive au dénouement ;
Si tu veux toutefois un peu mieux me connoître,
Je m'en vais à tes yeux décomposer mon être :
Sept pieds forment mon tout : mais, en les ren-
versant,

Tu peux trouver en moi un subtil élément ;
Le contraire de quelque chose ;
Ce qui ne sent pas l'eau de rose,
Et ce que de nommer il seroit peu décent ;
Un oiseau qu'on renomme,
Dont le cri jadis sauva Rome ;
Un métal qui souvent fait chanceler l'honneur ;
Un autre plus commun & de moindre valeur ;

46 MERCURE DE FRANCE.

Un fardeau bien pesant pour un octogénaire ;
Un ancien mot françois qui vout dire colere ;
 Certaine herbe qu'impunément
 Le voyageur ne touche guere ;
 Ce que femme ne sauroit faire ;
Un animal rongeur ; le son d'un instrument ;
Un Musicien fameux qui , par la mélodie
De son luth enchanteur , sut conserver sa vie ;
Un viscere du corps qui se gonfle en courant ;
Une ville d'Artois ; un jeu très-amusant ;
Une couleur que j'aime & que souvent je porte ,
Et veux faire porter ; par qui ? ... Fort peu t'im-
 porte.
Renverse encor mes pieds , & , sans beaucoup de
 mal ,
Chez moi tu peux trouver un stupide animal ;
Un minéral utile à la folle jeunesse ;
 Ce qu'un Amant , pour plaire à sa Maîtresse ,
 Peut en amour employer quelquefois ;
 Un objet chéri des François ;
 Un des meilleurs mets de la table ;
Une étoffe d'hiver ; un volcan redoutable ;
Un des grands ornemens des Pontifes Romains ;
Un insecte volant redouté des humains ;
 Un vent qu'en bonne compagnie
 On ne lâche point sans rougir ,
 Et qu'on a peine à retenir ;
Un canton de la Beonie ;

Deux pronoms ; une Muse ; une Nymphe jolie :
Ce n'est pas tout encor... Mais c'est assez rimer :
Je pourrois bien , Lecteur , à la fin t'ennuyer.
Me voilà décliné. Je n'ai plus qu'à me taire.
Je t'ai presque tout dit , cherches, c'est ton affaire ;

Par M. Midavaine.

A U T R E.

A. Madame J. d. Ch.

Je naquis pour l'amour , mon pere est le Zéphir ;
Son souffle pur me donna l'existence :
Sur votre sein si je pouvois mourir ,
Ma mort seroit illustre autant que ma naissance !
Je flatte plusieurs sens ensemble ou tour-à-tour :
Je renferme en mon sein , ce qui me désespere ,
Deux de mes grands fléaux ; l'un est fils de la Terre,
L'autre du Ciel : n'aguère on lui faisoit la cour ,
On la lui fait peut-être encore :
Il eut un culte à Rome : en cent lieux on l'adore ;
On le ressent , Thémire , en vous voyant ,
De vos yeux dans les cœurs il passe en un instant.

Par M. de W. C. A. M. au R. R. P. G.

A U T R E.

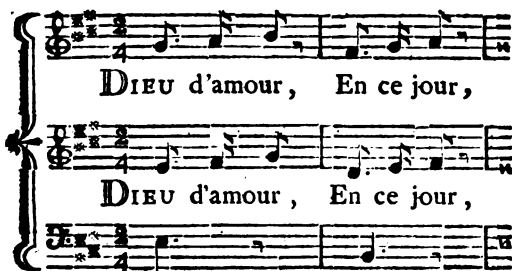
SANS éloquence, ni logique,
Et par un effort plus qu'humain,
Ma foudroyante réthorique
Pénétreroit un cœur d'airain.
Amphion faisoit une ville
Avec ses magiques chansons,
Pour moi, d'un seul mot, sans façons,
Je les détruis mieux qu'un Achille.
L'Indien, qui ne me connoît pas,
M'évite comme le trépas.
Si le croissant qui me couronne,
Tombe de mon chef orgueilleux,
De fier compagnon de Bellonne
Je deviens sot, lâche, ennuyeux;
Ma bouche ne fait plus merveilles,
Et muni de longues oreilles,
Je ne suis qu'un fade orateur,
Sans goût, sans gloire, sans honneur:
Une voix rauque & glapissante,
Une musique dégoûtante
Fait place à ce ton menaçant
Que je perds avec mon croissant.

Par M. Tachard.

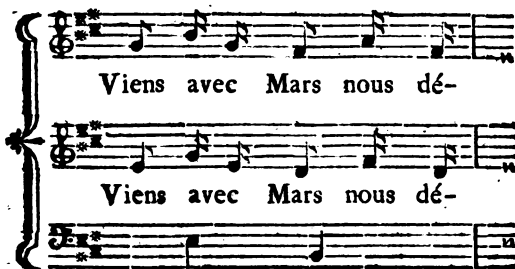
MARCHE

DES FILLES SAMNITES.

Musique de M. Grétry.



DIEU d'amour, En ce jour,



Viens avec Mars nous dé-

I. Vol.

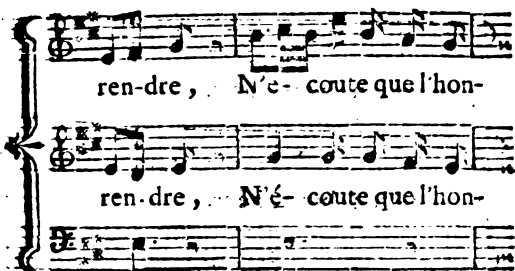
C

fen- dre ; Oui, viens dé-

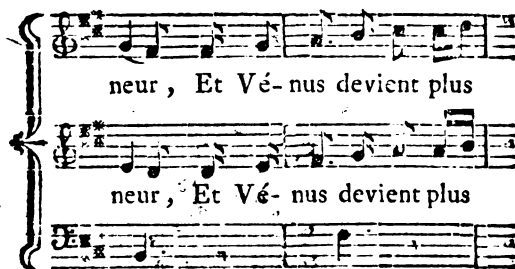
fen- dre Et tes loix & ta

5 *3 6 6*3

cour. La beauté pour se



ren-dre , N'e- coute que l'hon-

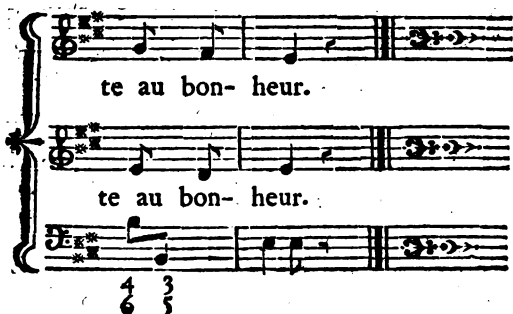


neur , Et Vé- nus devient plus



ten-dre , Quand la gloire ajou-

52 MERCURE DE FRANCE.



te au bon- heur.

te au bon- heur.

4 3

The musical score consists of three staves. The top two staves are for voices, each with a treble clef and a key signature of two sharps (F# and C#). The bottom staff is for a basso continuo, with a bass clef and the same key signature. The lyrics 'te au bon- heur.' are written below the first two staves. The bottom staff has a '4' and a '3' written below it, indicating a 4/6 time signature and a 3-measure phrase.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fables & Contes, dédiés à Son Altesse
Impériale Monseigneur le Grand-
Duc de toutes les Russies, &c. &c.

Ce genre antique, inventé par un Sage,
Offre toujours un voile officieux
Que l'amour-propre emploie à son usage.
La fable plaît quand la satire outrage,
Et par-là même elle instruit beaucoup mieux.

Par M. L. C. de Ch.

Volume in-8°. petit format. avec le
portrait du Grand-Duc. A Paris, chez
Lacombe, Libr., rue Christine. Prix
36 f. br.

UNE partie de ces fables a été présentée
au Grand-Duc de Russie l'année qu'il est
entré dans sa majorité. Celle-ci, où
la Fable elle-même est personnifiée,
est à la tête du Recueil, divisé en
quatre Livres, & peut lui servir d'intro-
duction.

C iij

54 MERCURE DE FRANCE

Au temps que les humains, plus près de l'âge
d'or,

Avoient su conserver un reste d'innocence,

Temps où par fois les Dieux daignoient encor

Les honorer de leur présence ;

Minerve forma le projet

D'aller voyager sur la terre ;

Mais comme l'œil humain n'étoit déjà plus fait

Pour soutenir l'éclat des torrens de lumière

Que répandoit un être si parfait,

Cette ingénieuse Déesse,

Ardente à s'occuper sans cesse

De la pénible fonction

D'arrêter les progrès de la contagion ;

Chargea les neuf Sœurs du Permècle

D'imaginer quelque déguisement,

Avec art calculé sur l'humaine foiblesse,

Qui, sous le voile heureux de l'agrément,

Pût ménager à l'austère sagesse

Quelques moyens d'enseignement.

Pour la servir, les Muses promptement

Lui composent une parure :

Assez bizarre accoutrement,

Où l'on voyoit mêlés confusément

Tous les regnes de la Nature.

Tel qu'il étoit, le mensonger habit

A la Déesse eut le bonheur de plaire :
 La sagesse s'en revêtit ,
 Et parut sur la terre.

On la reçut par-tout avec civilité ,
 On l'appela la bonne Fable.
 Elle disoit la vérité ,
 Et ne laissoit pas d'être aimable ;
 Elle se fit en peu de temps
 Un grand nombre de partisans ,
 Et de tout âge & de tous rangs ,
 Et de tous caractères ,
 En un mot jusqu'aux mères ,
 Qui la montraient à leurs enfans ,
 Quoiqu'ils ne la comprennent gueres.

Mais de tous ceux qui l'entouroient ,
 (Badauds , dont le monde foisonne ,
 Et que ses contes attiroient)
 Les plus entendus l'admiroient ;
 D'autres la trouvoient assez bonne ;
 Fort peu d'entr'eux en profitoient ,
 Et bien moins encor se doutoient
 Que ce fût Minerve en personne.

L'Auteur , M. la Fermiere , a quel-
 quefois emprunté des Fabulistes Alle-
 mands , les sujets de ses fables. Souvent

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

aussi il fait usage d'un trait historique ou d'une anecdote déjà connue, pour en tirer une vérité morale ou une maxime de conduite. La fable intitulée le *Madrigal*, est une anecdote de Cour, rapportée par Madame de Sévigné dans une de ses lettres.

Un Roi, parmi ses passe-temps divers,
Voulut prendre celui de composer des vers.
Il n'étoit point sujet à cette fantaisie,
Et c'étoient les premiers qu'il eût fait de sa vie.
Il fit un madrigal, foible & mince avorton,
Et que lui-même enfin ne trouvoit pas trop bon.
Le Roi, qui de ses vers étoit en train de rire,
Voit un vieux Courtisan, l'appelle, & lui va dire :
Monsieur tel ! venez-çà ! lisez-moi comme il faut
Ce petit madrigal, que je trouve très-sot.

Depuis qu'on fait que, sans être Poëte,
J'aime les vers, on m'en jette à la tête
De toutes les façons. Lisez ceux-ci ; jamais
Je n'en ai lus, pour moi, de plus mauvais.

Le vieux Courtisan lit sans se douter du piège,
Hoche la tête. Hé bien ! dit le Roi, me trompé-je ?
Convenez-en, le madrigal est plat,
Et l'Auteur de la pièce est sans doute un grand fat.

« On ne sauroit vous contredire ,
 » Vous en jugez admirablement , Sire :
 » Et voilà bien le plus sot madrigal
 » Qu'il me soit arrivé de lire ,
 » Depuis que nos Rimeurs se mêlent d'écrire ;
 » Et celui qui l'a fait est un franc animal ».
 Oh bien ! lui dit le Roi , je suis tout ravi d'aïse
 Que vous m'ayez si bonnement
 Sur ces vers dit votre sentiment ;
 Car , Monsieur , ne vous en déplaîse ,
 J'en suis l'Auteur. — Ah ! Sire ! ah ! quel tour ! un
 moment !

Je les ai lus trop brusquement ;
 Rendez-les moi. — Non , non ; il n'est pas néces-
 faire.

Le premier sentiment est toujours plus sincère
 Que le second , & je m'y tiens. — Que faire ?
 Notre Courtisan , je crois
 S'en fera bien mordu les doigts.

Un Roi pourroit tirer de cette histoire
 Cet enseignement capital ,
 Que , pour savoir en bien , en mal ,
 Sur chaque objet ce qu'il doit croire ,
 Il feroit bon en général

De cacher l'intérêt qu'il prend au madrigal
 Quel Roi voudra jamais s'exposer au déboire
 D'entendre ainsi de tristes vérités ?

C v

38- MERCURE DE FRANCE.

Aussi quels Rois ont joui de la gloire
De n'être pas un peu gâtés.

Le Poète a fait usage dans la Fable
suivante, du mot d'un Payfan à Phi-
lippe II, Roi d'Espagne.

Un Lion, en Monarque sage,
Voulant visiter les Etats,
Pendant le cours de son voyage,
Un jour qu'il se trouvoit fort las,
Il rencontra sur son passage
La taniere d'un ours. Il y porte ses pas ;
L'Ours se fût bien passé d'une telle visite ;
Du Sire il connoissoit l'humeur :
Jaloux, ombrageux, querelleur,
Implacable dans sa fureur,
Que la moindre vétille excite.
L'Ours lui fait grande chere, & de son mieux
s'acquitte
De ce qu'il doit à son Seigneur.
Après souper le Seigneur Roi repose.
Le lendemain, content de l'hospitalité,
Le Lion lit à l'Ours : Vous m'avez bien traité ;
Ça, demandez moi quelque chose.
Puisse les Dieux, dit l'Ours, de Votre Majesté
Combier les jours de gloire & de prospérité !

Sire ! & puisque votre bonté
 Veut bien d'une prière autoriser l'audace,
 Accordez moi l'immunité
 De ne plus me trouver avec vous face à face.

La fable de l'*Ours dansant*, nous fait
 voir que l'admiration est un sentiment
 pénible dont on cherche toujours à se
 venger ; & que celui qui desire la tran-
 quillité, sans laquelle il n'y a point de
 vrai bonheur, doit se mettre au niveau
 de la société dans laquelle il vit.

Un Ours, réduit long-temps à vivre de la danse,
 Las du métier, s'échappa de ses fers,
 Et regagna les lieux de sa naissance.
 Il fut reçu des Ours à bras ouverts ;
 La forêt retentit de leurs cris d'alegresse :
 Et, pendant tout le long du jour,
 Dès qu'un Ours à l'autre s'adresse,
 C'est pour crier : Brunet est de retour !

Brunet ne manqua point, ainsi qu'il est d'usage,
 De raconter l'histoire du voyage,
 Ce qu'il a fait, écouté, dit & vu
 Au pays qu'il a parcouru.

C v j

Et quand ce vint à parler de la danse,
 Le Baladin, dressé sur ses ergors,
 Au grand étonnement de toute l'assistance,
 Au milieu du cercle s'avance
 D'un pas élégant & dispos.
 Ours aussi-tôt d'admirer sa tournure
 Et de vouloir imiter son allure ;
 Mais au lieu, comme lui, de marcher, de danser,
 A peine pouvoient-ils seulement se dresser ;
 Et plus d'un essayant l'affaire
 Alla donner du nez en terre.
 Sire Brunet, les voyant en défaut,
 N'en faute que plus haut.
 Mais la trop grande suffisance
 Excita bientôt leur courroux.
 Au Diable! crierent-ils tous,
 Le sot qui vient, avec impertinence,
 Berner les gens de sa science,
 Et qui prétend en savoir plus que nous.
 Brunet tira sa révérence,
 Et se sauva de peur des coups.

Ce mot de l'Eléphant est plein de
 sens & de raison.

Un jour, à la Cour du Lion
 On agita la question,

Savoir , de justice ou vaillance ,
 Laquelle étoit de plus grande importance ?
 Chacun dit son opinion ,
 Et les vertus mises dans la balance ,
 On trouva , comme de raison ,
 Qu'il falloit , sans comparaison ,
 A la valeur donner la préférence ;
 C'étoit la vertu des Héros ,
 La qualité par excellence ,
 Témoin Hercule & ses douze travaux ,
 L'Eléphant gardoit le silence.

Je voudrois bien sur ce propos
 Savoir , dit le Lion , ce que Sa Grandeur pense :
 On connoît son bon sens & sa haute prudence.
 Je vais , dit l'Eléphant , vous l'apprendre en deux
 mots :

Si justice régnoit parmi les animaux ,
 Je crois que l'on pourroit se passer de vaillance.

Plusieurs des fables ou contes de ce
 recueil , ont une tournure épigrammati-
 que , & plaisent par cette brièveté même ,
 qui fait un des premiers mérites de l'épi-
 gramme.

Un Dervis se plaignoit un jour à des Derviches ,
 Qu'il étoit assailli des pauvres & des riches.

62 MERCURE DE FRANCE.

Refuse au pauvre , Ami , dit l'un , il s'en ira ;
Demande au riche , il te fuira.

L'Alouette au Coucou dit un jour : savez-vous
Pourquoi ces grandes voyageuses,
Ces Cigognes , malgré leurs courtes si fameuses,
N'en savent pas plus long que nous ?
Oui , c'est , dit le Coucou , parce que les voyages
Ne rendent pas les fots plus sages.

Le Bouquet Royal , ou Recueil des meilleures Pièces , adressées à Leurs Majestés , à Genève , & se trouve à Paris , chez Costard , Libraire , rue S. Jean de Beauvais , in-8° , avec fig. Prix 2 liv. 3 s. broché.

L'objet de ce Recueil doit le rendre cher au cœur de tout bon Français. Presque toutes les pièces qui le composent ont été imprimées à part , ou insérées dans les Journaux. En général , le choix en est assez bien fait. On y relira avec plaisir *le Nouveau Règne* , *Ode à la Nation* , & plusieurs autres Pièces de M. Dorat ;

J U I L L E T. 1776. 63
des *Vers au Roi*, par M. d la Harpe;
une *Epître à Henri IV*, par M. de Vol-
taire; plusieurs pièces de M. Imbert; une
Epître charmante de Madame la Mar-
quise d'Antremont, à la Reine; *Glicère
& Mirtil*, Eglogue, par M. Monvel.

Zémire mourante à sa Fille; traduction
libre d'une Ode Turque; par M F***.
Brochure in 8°. A Constantinople; &
se trouve à Paris, chez la Veuve Du-
chesne, Libr. rue St Jacques.

On nous dit ici que Zémire est le
nom de la chienne d'Eglé, Sultane favo-
rite d'Achmet; mais on se a porté à
croire que cette Sultane vivoit en France,
à en juger du moins par les instructions
que donne Zémire à sa fille. « Les âges ,
» lui dit elle , qui se succedent avec tant
» de rapidité , malgré nos vœux , ont
» déjà , d'une main vorace , emporté ton
» enfance ; tu te fortifies , tu grandis , &
» ma Zémire ! Que de charmes je dé-
» couvre en toi ! tes gentilleses & tes
» singeries font déjà l'amusement de ta
» jeune maîtresse. Sois espiég'le , folâtre ,
» réjouissante ; amuse Eglé , dissipe ses

64 MERCURE DE FRANCE.

» ennuis, chasse tous les chagrins. Va
» par sauts & par bonds; élance toi sur
» le lit. Que j'aime à te voir courir de
» sofas en sofas! Jette-toi sur le ca-
» napé, monte avec vivacité sur la ber-
» gère; descends, jappe, dessine une roue
» autour de ta queue, & , la tenant cap-
» tive entre tes dents, viens, de cul-
» butes en culbutes, rouler jusqu'à ses
» pieds, sur le tapis. Ces tours d'agilité,
» naturels en toi, la feront mieux sou-
» rire que les airs guindés & les grimaces
» de tous ces étourneaux futils que les
» femmes décorent des noms de *char-*
» *mans & d'agréables*. Prends garde ce-
» pendant de te rendre incommode. En
» tout il est un but que la prudence
» assigne; & les limites en sont toujours
» respectées par le Sage. Si ta maîtresse
» chante ou travaille, écoute & sois
» tranquille. On aimera quelquefois tes
» jeux innocens, d'autres fois on pestera
» contre ta turbulence; il faut étudier tes
» devoirs dans ses regards, dans ses dis-
» cours, & jusques dans ses moindres
» gestes.

» Ayez toujours l'oreille au guet, &
» fais soigneusement sentinelle. On ne

» te loge, on ne te nourrit que pour
 » cet emploi. Au moindre bruit, fais
 » rage; les gens mal intentionnés s'éva-
 » deront N'émousse point trop tes sens;
 » conserve la finesse de l'ouïe, & ménage
 » ton odorat. Tu auras besoin du premier
 » de ces organes pour distinguer la flat-
 » terie d'avec la louange équitable,
 » l'homme grossier d'avec l'homme poli,
 » l'homme corrompu d'avec celui qui a
 » des mœurs. Si tu entends dire à quel-
 » qu'un que ta Maîtresse est sage, dou-
 » ce, honnête, engageante, accable ce
 » quelqu'un de caresse : il dit vrai; qu'elle
 » a de Vénus les grâces & les appas; il
 » ne ment point encore; redouble pour
 » lui d'amitié. Mais si un fâ, un for,
 » un impudent, une coquette, ont l'au-
 » dace de calomnier ou de médire, de
 » railler ou de se louer en sa présence,
 » sans respect d'âge, de sexe, ni de
 » rang, abboye & mords. Ecarte cette
 » foule importune de gens sans honneur.
 » Ces gens sans ame, sans délicatesse &
 » sans foi; fais les fuir. Sois un dragon.
 » Sois pour eux pire que Cerbère, &c. »

Ce badinage auroit peut-être été plus
 piquant, si l'Auteur l'eût mis en vers, &

66 MERCURE DE FRANCE.

qu'il eût parodié quelques unes de nos élégies modernes, dont le ton méthodiquement langoureux, a paru si nuisible aux grâces & à la gaieté françoise.

Lettres critiques & dissertation sur le prêt du commerce; par M. Liger, Prêtre, Licencié ès Loix. A Paris, chez Moutard, Libr. rue du Hurepoix.

Cette matière, aussi importante que difficile, a été souvent l'objet de la dispute parmi les Théologiens. Les uns ont regardé comme usuraire tout ce qu'on exige au-delà du capital, en vertu d'un simple prêt. C'étoit, selon eux, blesser la loi naturelle que d'exiger un intérêt au delà de la juste valeur de la chose dont on a cédé la propriété avec l'usage; & ce sentiment, ils l'ont défendu comme un dogme puisé dans la révélation, qu'il n'étoit permis à personne de combattre. D'autres Théologiens ont distingué le prêt fait au pauvre ou à celui que le mauvais état de ses affaires oblige d'emprunter, de celui que l'on fait à un homme qui n'a aucun besoin, & qui n'emprunte que pour faire un plus grand

commerce, pour augmenter ses biens, pour avancer sa fortune. Autant ceux-ci ont soutenu que le premier prêt devoit être entièrement gratuit, & que tout intérêt, à cet égard, étoit également réprouvé par les sentimens de l'humanité & par la loi de l'Evangile, autant ils ont cru que les prêts de la seconde espèce, loin d'être onéreux à l'emprunteur, lui devenoient très utiles en lui fournissant les moyens de s'enrichir. Ces Théologiens, moins sévères que les premiers, ont insisté sur cette règle lumineuse, gravée dans le cœur de tous les hommes, laquelle consiste à traiter les autres de la manière que nous voudrions qu'ils nous traitassent ; & , par une alternative nécessaire , à ne leur point faire ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Ils ont prétendu, d'après cette règle, qui peut seule fixer tous les devoirs que la justice nous prescrit, qu'on ne pouvoit pas démontrer l'injustice du profit d'un prêt fait à un riche, ou de celui qu'on appelle prêt de commerce. S'il est certain que les préceptes de la morale même évangélique, sont conformes aux principes invariables que le Créateur a gravés dans tous les cœurs,

& qu'il n'y en ait point dont un homme, qui veut faire usage de sa raison, ne reconnoisse facilement la justice; & s'il étoit également vrai qu'aucun de ces principes ne démontre l'injustice d'un prêt fait à un riche, la question sur l'usure seroit bientôt terminée. L'Auteur des lettres critiques que nous annonçons ne soutient, comme il le fait, l'illégitimité de l'intérêt qu'on exige dans le cas du prêt du commerce, que parce qu'il le croit opposé aux règles immuables du droit naturel, contre lesquelles rien ne peut prescrire. Il est certain que Dieu ne commande rien, ou ne veut rien commander ou conseiller qui soit contraire à la droite & saine raison. Dans tout ce qui concerne la règle des mœurs, la Religion n'enseigne rien qui soit en contradiction avec la saine raison, & ne condamne rien par conséquent que ce que cette même raison, & non celle que les passions ont obscurcie, peut condamner. Selon ces mêmes Théologiens, on doit mettre une grande différence entre les mystères que la Religion nous propose, & les devoirs que la morale nous prescrit. Les mystères ne peuvent se prouver que par la révélation; & la raison n'a

plus rien à faire qu'à constater l'existence & la certitude de cette révélation. Il en est de même des œuvres de Dieu : il ne nous est pas permis également de demander à Dieu pourquoi avez-vous fait ainsi? Ma raison n'a qu'une seule démarche à faire, qui est de se bien assurer quand Dieu agit ou parle; mais expliquer les motifs de sa conduite, éclaircir ce qu'il y a d'incompréhensible dans ses paroles, lever toutes les difficultés dont l'ignorance humaine est si féconde, ma raison n'en est point chargée. Mais, continuent ces Théologiens, il n'en est pas de même quand il s'agit des préceptes de morale ou des maximes de droit naturel. Chacun doit trouver dans son propre fond, s'il le consulte de bonne foi, les principes pour se décider sur ce qui est permis ou défendu.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, s'est déclaré ouvertement contre tout intérêt exigé en vertu d'un simple prêt, même des prêts de commerce. Ses raisons méritent la plus grande attention. Son dialogue est pressant en même temps qu'il pique par sa variété.

Il seroit bien avantageux que la politique, qui doit faire fleurir le com-

merce, & à faciliter les moyens de satisfaire aux besoins sans cesse renaissans des sociétés, trouve enfin les moyens de se concilier avec la saine théologie, qui n'est occupée qu'à réprimer les excès de la cupidité. Au reste, nous laissons la solution de toutes ces questions délicates à leurs Juges naturels; & nous avouons sans peine que si l'on doit redouter sur cette matière les séductions de la cupidité, les excès du rigorisme ont aussi leurs inconvéniens.

Anecdotes du règne de Louis XVI, avec cette épigraphe :

Tout Citoyen est Roi sous un Roi Citoyen.

A Paris, chez J. F. Bastion, Libraire, rue du Petit Lion St Germain; 1 vol. in-12. 1776.

Cet Ouvrage est divisé en trois parties. La première contient un détail du sacre de Sa Majesté; la seconde renferme une notice de tous les Ouvrages qui ont paru à l'occasion de cette cérémonie; la troisième, qui est la plus considérable, & dans laquelle l'Ouvrage consiste princi-

palement , est intitulée : *Anecdotes du règne de Louis XVI.* L'Auteur s'y est proposé de commencer à rassembler une partie des matériaux qui serviront un jour à l'histoire de notre jeune Monarque, & de présenter un tableau vif & animé des principaux événemens des deux premières années de ce nouveau règne , dont les commencemens sont d'un présage si heureux pour la Nation. Quoiqu'il n'y ait sans doute aucun Lecteur, qui n'ait gravé dans sa mémoire & dans son cœur, les traits multipliés de bienfaisance de Louis XVI & de son auguste Famille, on ne les relira pas avec moins de plaisir dans ce recueil intéressant. On y a joint quelques traits concernant les Ministres employés sous le nouveau règne.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de rapporter le trait suivant, quoiqu'il se trouve dans plusieurs Ouvrages périodiques. « Dans une de ses courses, Sa
 » Majesté rencontra un enfant qui lui
 » demandoit l'aumône. — Que ferez-
 » vous de l'argent que je vous donnerai,
 » demanda le Monarque. = Hélas ! Mon-
 » sieur, répondit le jeune infortuné, je
 » le porterai à mon pauvre père, malade

72 MERCURE DE FRANCE.

» depuis plusieurs jours, & qui est sur le
» point de mourir, faute d'avoir du pain
» & du bois pour se chauffer. Le Roi
» desira de savoir si le récit de l'enfant
» étoit véritable, & lui dit de le con-
» duire chez lui. Arrivé dans la plus
» triste demeure, le Monarque vit en
» effet un vieillard infirme, couché sur
» la paille & dépourvu de tout, dans une
» saison où les riches même souffroient
» de la rigueur du froid. Le Prince, les
» yeux baignés de larmes, se hâta de
» prodiguer des secours à cet infortuné,
» & lui fit au plutôt apporter un lit, &
» tout ce qui pouvoit lui être nécessaire,
» pour adoucir son indigence ».

Si le trait que nous venons de citer est propre à faire chérir la bienfaisance du vertueux Prince, à qui de pareilles actions sont si naturelles, le suivant doit faire admirer sa sagesse. « Une personne
» de la première distinction présenta au
» Roi un jeune Abbé d'une famille très-
» illustre, & supplia Sa Majesté de le
» nommer à un Evêché vacant. — Mais,
» observa le Monarque, M. l'Abbé est
» bien jeune pour être en état de remplir
» les devoirs de l'Episcopat. = Oh !
» répondit le Protecteur, il y a dans
» l'Evêché

» l'Evêché que j'ai en vue, un Grand-
 » Vicaire d'un âge mûr, & qui dirigera,
 » par ses conseils le nouveau Prélat. =
 » Eh bien ! reprit le Roi, il n'y a qu'à
 » nommer Evêque le Grand-Vicaire, &
 » mettre à sa place M. l'Abbé, afin qu'il
 » ait le temps de s'instruire beaucoup
 » mieux des vertus qu'exige la Prélature.
 » Cet arrangement si sage fut en effet
 » exécuté ».

Heureuse la Nation dont le Souverain,
 en moins de deux ans de règne, peut
 avoir déjà fourni la matière d'un pareil
 recueil !

Contes des Fées, Nouvelles, &c. &c. &c.
 le tout dédié à la Volupté. Par M. de
 — V*** de G***. A Amsterdam ; & se
 trouve à Paris, chez Durand neveu,
 Libr. rue Galande ; le Jay, Libr. rue
 St Jacques ; Monory, Lib. rue de la
 Comédie Française ; Esprit, Lib. au
 Palais Royal ; & Bastien, Lib. rue du
 Petit-Lion, Fauxb. St Germain ; 1776.
 2 parties in-12. br. prix 2 l. 8' f.

La première de ces deux parties com-
 prend les Contes des Fées au nombre de
 deux, *l'Ours & le Chasseur, & la Chatte*
1. Vol.

D

merveilleuse. Il y a beaucoup d'imagination dans ces Contes, où les événemens merveilleux sont singulièrement accumulés.

Dans l'*Ours & le Chasseur*, un jeune homme nommé Tersandre, s'endort de fatigue étant à la chasse, après avoir inutilement poursuivi un Ours qu'il avoit blessé, & qui cependant avoit échappé aux chiens. L'Ours, ou plutôt l'Enchanteur Kakobraouf, réduit à cette métamorphose, par la loi que lui avoit imposée un autre Enchanteur, après l'avoir vaincu en combat singulier, transporte Tersandre, pendant son sommeil, dans l'Isle des Chimères, dont il étoit Souverain, pour lui apprendre à vaincre ses passions. Il lui suscite une foule de prestiges & d'aventures prodigieuses, propres à exercer sa patience : il le change lui-même en ours pendant un temps. Enfin, après des épreuves multipliées, Tersandre ayant appris à se vaincre, se trouve l'homme propre à remplir un oracle qui le destinoit au désenchantement de Kakobraouf. Cet Enchanteur le récompense par la main de sa fille, pour laquelle il avoit su lui inspirer de l'amour.

Candor, jeune homme persuadé de

l'existence des Génies & des Fées, & son ami Ranulphe, qui n'y ajoutoit aucune foi, sont les Héros du Conte de *la Chatte merveilleuse* ou *la Puce à l'oreille*.

La Chatte merveilleuse est une Fée qui, s'étant introduite chez Candor sous cette forme, le transporte, ainsi que son ami, au pays des Génies, pour récompenser l'un & corriger l'autre de son incrédulité. Après une foule d'aventures incroyables & périlleuses, Candor, revêtu du pouvoir magique, & destiné, en vertu d'un oracle, à délivrer une Princesse qu'un Génie malfaisant tenoit renfermée dans un Château inaccessible, y parvient, après s'être introduit auprès d'elle sous la forme d'une puce. Mais il retombe, avec la Princesse, dans un nouveau péril. Ils en sont tirés par Ranulphe, que l'oracle indiquoit également pour mettre fin à cette aventure. Les deux Amis sont élevés au rang des Génies, & Candor épouse la Princesse.

La seconde partie est composée d'une Nouvelle de *Rosémunde & Andro*, poëme traduit du Gaulois, & de *Mélindor*, Comédie en trois actes. Le fond du sujet de la Nouvelle n'est pas neuf. Ce sont deux Amans qui, après une séparation forcée,

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup de chagrins & de traverses, sont enfin unis ensemble. La traduction, vraie ou prétendue, du poëme de Rosémonde & Andro, est en prose, & fort courte. Andro, vaillant Chevalier, parvient à tirer la belle Rosémonde des mains d'un vieux jaloux, qui la tient renfermée dans un fort Château, dont l'entrée est défendue par un Géant, un lion & un dragon énormes. Le brave Andro n'ayant pas, comme le Héros de la *Chatte merveilleuse*, le don de se changer en puce pour entrer dans le Château, combat ces monstres à force ouverte, les défait, & réussit ainsi dans une entreprise qui avoit déjà coûté la vie à plusieurs Chevaliers, qui l'avoient inutilement tentée. La belle Rosémonde est sa récompense, & son rival se tue de désespoir.

La Comédie de Mélindor est d'une intrigue assez foible. Sophie aime Mélindor; mais sa mère la destine à un M. Wanderberg, Négociant, homme avare & grossier, à qui sa fortune fait donner la préférence. Le jour où ce mariage doit se terminer, Wanderberg apprend, par une lettre, qu'un vaisseau, qui contenoit toute sa fortune, vient d'être

J U I L L E T. 1776. 77
submergé. Il veut cacher cette nouvelle ,
afin de trouver une ressource dans son
mariage. Tout se découvre au moment
où il va épouser Sophie ; il est éconduit
honteusement , & Mélindor obtient la
main de sa Maîtresse.

Entretiens de Périclès & de Sully aux
Champs Elisées, sur leur administra-
tion ; ou balance entre les avantages
du luxe & ceux de l'économie.

Vix credas quantum vestigal sit parcimonia.

Pline , Ep.

A Londres ; & se trouve à Paris ,
chez Costard , rue Saint Jean de-
Beauvais , la première porte-cochère
au-dessus du Collège ; in-8°. br. 1 l.
16 s.

Les deux illustres Hommes d'Etat
qu'on fait parler dans ce dialogue , y
défendent chacun les avantages de leur
système d'administration. Ils entrent , à
ce sujet , dans des détails intéressans.
Une partie de ceux que l'Auteur met
dans la bouche de Sully , sont tirés des
Economies Royales ; & c'est d'après Plu-

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

tarque qu'il fait parler Périclès. On comprend aisément que l'avantage demeure au Ministre de Henri IV, qui défend victorieusement la cause de l'économie. Il conclut que les particuliers sont toujours à leur aise, quand l'Etat est riche sans eux; mais qu'un Etat n'est jamais riche de la richesse des Particuliers.

Sully, ou plutôt l'Auteur, propose, à la fin de l'Ouvrage, d'employer le trésor de l'Etat à former une caisse de prêt public. Il détaille les avantages d'un pareil établissement, & répond aux objections que lui fait à ce sujet Périclès.

Ces entretiens sont accompagnés de notes, la plupart historiques, & précédés d'un avertissement de l'Editeur, dans lequel il entre dans quelques détails sur la vie de Périclès & de Sully, & fait une espèce de parallèle entre ces deux grands hommes.

Lettres de Madame la Comtesse de la Riviere à Madame la Baronne de Neufpont, son amie; contenant les principaux événemens de sa vie, de celle de ses enfans, & de quelques-uns de ses parens : avec beaucoup de nouvelles & d'anecdotes du règne de Louis

J U I L L E T. 1776. 79
XIV, depuis l'année 1686 jusqu'à
1712. A Paris, chez Froullé Libr.
Pont Notre-Dame, vis-à-vis le quai
de Gêvres, 1776; 3 vol. in-12. prix
6 liv. br.

Ces lettres ont été publiées par M. le Comte de la Vanne, petit-fils de Madame la Comtesse de la Rivière, qui fait lui-même l'histoire de ces lettres dans une préface. Madame de la Rivière étoit également distinguée par sa naissance, sa beauté, les agrémens de son esprit & l'excellence de son caractère. Petite-fille d'une Amie de Madame de Sévigné, elle eut, dans sa jeunesse, l'avantage de connoître beaucoup cette femme célèbre. Vivant à la Cour de Louis XIV, elle se trouva plus ou moins liée avec la plupart des personnes illustres de son temps. Il paroît qu'elle recherchoit sur-tout la société des Gens de Lettres. Elle parle partout avec enthousiasme des Poëtes & Orateurs les plus célèbres du siècle passé, qu'elle a presque tous connus.

Le style de ces lettres est facile & agréable, sans être travaillé ni recherché. C'est le vrai style épistolaire. On y trouve à la fois de l'esprit, de l'enjouement,

D iv

& cette simplicité, cette candeur qui annoncent une belle ame. On y voit par tout une femme aimable, sage, vertueuse, bonne épouse, bonne mère, bonne amie, également passionnée pour le mérite & pour la vertu.

Indépendamment du grand nombre d'anecdotes relatives à l'histoire du règne de Louis XIV, dont ces lettres sont remplies, & qui suffiroient seules pour rendre la lecture agréable & piquante, l'histoire de Madame de la Rivière & de sa famille, qui en fait le fond, est très-attachante; on y trouve des incidens, des situations, enfin tout l'intérêt qu'on pourroit desirer dans un Roman. M. le Comte de la Vanne achève cette histoire dans une addition aux lettres. On versera des larmes d'attendrissement au récit de la fin cruelle & touchante de son père & de sa mère, fils & belle-fille de Madame de la Rivière, jeunes époux, morts à la fleur de leur âge & presque en même temps.

Au surplus, la plus grande partie des anecdotes historiques que renferment ces lettres, étoient plus ou moins connues. En voici une que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs. « M. de Lorges

» étoit prisonnier à la Bastille. La lon-
 » gueur de sa prison l'ennuya au point
 » d'appréhender d'y devenir malade , &
 » incapable de tout. On lui offroit des
 » livres ; il les refusoit , disant que ce
 » n'étoit pas de la lecture qu'il lui fal-
 » loit , mais de l'exercice. Enfin , après
 » avoir rêvé à différentes choses , il ima-
 » gina de se faire apporter un millier
 » d'épingles , & trois fois par jour il les
 » jetoit bien réglement au plancher , afin
 » qu'elles s'écartassent en tombant par
 » terre. Ensuite il les ramassoit toutes
 » avec tant d'exactitude , qu'il n'en man-
 » quoit pas une. On dit qu'il s'applau-
 » dit beaucoup d'avoir trouvé ce secret
 » pour se remuer & se tirer d'un ennui
 » qui le dévorait ».

Nous allons rapporter une autre anecdote. Un Jésuite s'avisa un jour de dire devant l'Abbé Boileau , frère du fameux Despréaux , que Pascal avoit fait des souliers à Port-Royal. « Je ne fais pas ,
 » répliqua sur le champ l'Abbé Boileau ,
 » s'il a fait des souliers , mais je fais
 » qu'il vous a porté de bonnes bottes ». Nous remarquerons , à l'occasion de cette répartie de l'Abbé Boileau , que Madame de la Rivière avoit une amitié & une

82 MERCURE DE FRANCE.

estime particulière pour Despréaux ; qu'elle voyoit fréquemment , & dont elle parle beaucoup. Elle nous apprend qu'en 1709 il avoit composé pour Mademoiselle de la Rivière, sa fille, depuis Comtesse de Livon, alors âgée de douze ans, un petit Ouvrage, qui sans doute a été le dernier sorti de sa plume ; intitulé : *Conseil d'un vieux Ami à sa jeune Amie*. M. le Comte de la Vanne n'a pu recouvrer cet Ouvrage, sans quoi, dit-il, il se seroit fait un plaisir de le donner au Public. Voici ce que Madame de la Rivière écrivoit à son Amie, en lui annonçant la mort de ce Poète célèbre.

« Il est regretté de tous les Savans & de
« tous les honnêtes gens, parce que lui-
« même étoit aussi honnête homme qu'il
« étoit grand. Chacun s'accorde pour
« dire du bien de lui. Le Roi l'aimoit,
« l'estimoit, & applaudissoit volontiers
« à sa liberté & à sa franchise. Un jour
« M. Despréaux critiquoit des vers ;
« quelqu'un lui dit que le Roi les trouvoit
« bons : ils ne valent rien, insista M.
« Despréaux, je m'y connois mieux que
« le Roi. Un Courtisan l'alla rapporter
« au Roi, & le Roi dit tout de suite :
« *Il a raison, il s'y connoît mieux que*

J U I L L E T. 1776. 83

» *moi*. Ce trait fait tout à la fois l'éloge
» du Poëte & du Monarque. M. Des-
» préaux étoit d'une humeur sévère, &
» cependant personne n'étoit plus com-
» pârissant que lui & meilleur ami. Rien
» n'étoit si satisfaisant que sa conversa-
» tion ; elle n'avoit rien de mielleux ;
» mais elle avoit, ce qui plaît davan-
» tage & qui n'ennuie jamais, de la
» vigueur, de la noblesse, de la majesté,
» de l'aisance, de la franchise ».

Histoire de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, depuis son incarnation jusqu'à son ascension ; dans laquelle on a conservé & distingué les paroles du texte sacré, selon la Vulgate ; par le Père de Ligny. A Avignon, chez Domergue.

Sous quelque face & de quelque côté qu'on envisage le chef & le fondateur de la Religion Chrétienne, on trouve en lui la vertu du Très-Haut ; en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse & de la science ; en lui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité. Non-seulement le ciel est attentif à lui rendre témoignage par une foule de

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

merveilles, qui se répètent ou qui se diversifient dans l'histoire de sa vie : mais il opère lui même les plus grands miracles avec une facilité toute puissante. Dans la majestueuse simplicité de ses mœurs & de sa conduite, on n'apperçoit aucun foible de l'humanité. Quand il ouvre la bouche pour instruire ceux qui s'attachent à ses pas, les Peuples s'écrient que jamais homme n'a parlé comme lui. Quelle doctrine est plus sublime & moins fastueuse que la sienne ? On sent qu'il n'a pas besoin de s'élever pour atteindre à la hauteur des plus grands mystères, & qu'*engendré dans la splendeur des Saints*, il voit sans étonnement *les profondeurs de Dieu*. Que son langage est différent de celui des Prophètes ! Ils sont presque toujours dans l'enthousiasme, parce que les vérités qu'une vision céleste leur découvre, sont pour eux d'admirables nouveautés, au-dessus de leurs expressions & de leurs pensées. La noble simplicité des discours les plus sublimes de Jésus Christ, nous fait juger au contraire qu'il est né dans le sein des merveilles dont il nous entretient, & qu'il est véritablement le fils pour qui il n'y a rien de caché *dans la*

maison de son père. Aussi connoît-il à fond tous les ravages que le péché a faits dans l'homme ; & il renferme conséquemment dans quelques maximes courtes, mais décisives, la morale la plus propre à les réparer. Où trouver ailleurs qu'à son école, les ressources qui nous sont nécessaires ? On voit en lui un auguste mélange de grandeur & de bonté, qui nous humilie & qui nous enlève, qui nous étonne & qui nous rassure. S'il a toute l'autorité du Fils unique de Dieu, il est le plus doux des enfans des hommes. Voilà comme les dignes Interprètes des Livres Saints nous parlent de Jésus-Christ. L'histoire qui renferme les actions de sa vie & les préceptes de sa morale, est le seul livre nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas. On ne peut se livrer à cette lecture sans desirer de devenir meilleur. La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur, dit l'éloquent Rousseau ; voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ?

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons a joint, au récit puisé dans les

88 MERCURE DE FRANCE.

» que font les autres. Elle a toujours
 » devant les yeux le précepte de Saint
 » Paul : *Qu'il n'y ait point de schisme ;*
 » *ni de division dans le corps : mais que*
 » *tous les membres conspirent mutuellement*
 » *à s'entraider les uns les autres.* Elle ne
 » voit dans cette multitude de Pasteurs
 » & de Fidèles répandus par tout l'Uni-
 » vers, qu'une seule & même famille,
 » où les biens & les maux sont com-
 » muns, où l'on partage les souffrances
 » de ses frères, le soin de leur pauvreté,
 » la crainte de leurs périls, l'inquiétude
 » de leurs combats, la reconnoissance de
 » leurs victoires, la douleur & l'hu-
 » miliation de leurs chûtes, la joie de
 » leur retour. Voilà ce qu'est l'Eglise
 » aux yeux de la charité; voilà ce qu'elle
 » a été pendant plusieurs siècles, & ce
 » qu'elle doit être toujours dans le plan
 » de son divin Fondateur ».

Discours prononcé à l'ouverture solennelle
du Cours de la matière médicale ; tra-
duction. A Paris, chez Quillau, Imp.
 Lib. rue du Fouarre; & Didot le jeune,
 Lib. quai des Augustins.

« Contempler les beautés de la Na-

» ture , admirer ses graces , détailler la
 » structure merveilleuse des plantes ,
 » connoître la vertu de chaque racine ,
 » quels sont les différens usages des
 » feuilles & des fleurs des simples : voilà
 » une source abondante de plaisirs pour
 » le Philosophe. Les jardins sont les
 » délices des Rois & des Philosophes ;
 » c'est pour cela que réunissant l'agréable
 » à l'utile , les Grands consacrent des
 » sommes immenses à la culture des
 » plantes : il manqueroit quelque chose
 » à la magnificence de leurs palais , s'ils
 » n'étoient décorés de vastes jardins , où
 » l'art déploie toutes ses ressources.

» Lorsque sorti des orages de la bouil-
 » lante jeunesse , & que délivré des desirs
 » ambitieux de l'âge viril , l'homme ,
 » recueillant ses sens , rentre en lui-
 » même , c'est alors qu'il aime les re-
 » traites paisibles , qu'il s'abandonne au
 » repos ; c'est alors que vivant pour lui
 » & pour ses amis , respirant le parfum
 » des fleurs de son jardin , mesurant de
 » l'œil ses allées d'arbres , & admirant
 » les merveilles de la nature & de l'art ,
 » son ame s'élève vers l'Auteur de
 » tous ces biens , & le révere dans un
 » silence respectueux. De plus , les jar-

90 MERCURE DE FRANCE.

» dins plantés pour le plaisir de la vue,
 » & qui offrent une promenade si agréa-
 » ble, ont des charmes pour tous les
 » âges, pour tous les états. Qui pourroit
 » se défendre du sentiment d'admiration
 » qu'inspirent cette diversité, cette abon-
 » dance de plantes, de fleurs & de fruits,
 » ces allées d'arbres qui s'accordent & se
 » répondent avec un si bel ordre, ces
 » planches & ces plates-bandes qui for-
 » ment des contours si variés & si gra-
 » cieux? Ici l'émail des fleurs & la ver-
 » dure du gazon nous inspirent une
 » douce volupté; là, des ruisseaux qui
 » fuient en serpentant, vous invitent,
 » par un doux murmure, à goûter de
 » leur eau; plus loin, s'élève un amphi-
 » théâtre couronné d'arbres; où les ten-
 » dres zéphirs se jouent, en agitant
 » leurs ailes. Le silence des bosquets n'est
 » interrompu que par les chants mélo-
 » dieux de mille oiseaux divers qui les
 » habitent. Quoi de plus puissant que ce
 » spectacle des beautés de la nature &
 » de l'art, pour récréer l'esprit, animer
 » le génie, dissiper les nuages de l'ame
 » & calmer ses inquiétudes » !

C'est ainsi que l'ancien Professeur de
 Botanique (M. Pajon des Moncets, Doc-

teur en Médecine) s'exprime sur les plaisirs qu'offre l'étude de la botanique. Il en fait connoître, dans la suite de son discours, l'excellence & les avantages, en prouvant que c'est du règne végétal que l'on tire la plus grande partie des médicamens, & que la pratique de traiter avec les simples, est plus amie de la nature que toute autre. L'Orateur fait un nouvel éloge de la botanique, en la comparant avec les autres arts. Voici ce qu'il dit de l'étude de l'anatomie. « Il » ne faut rien moins que le plus grand » courage & le plus grand amour du » bien de l'humanité, pour surmonter » les frissonnemens & l'horreur secrète » qu'inspire son appareil. Quelle révo- » lution n'éprouve pas l'ame de ceux qui » entrent, pour la première fois, dans les » amphithéâtres d'anatomie; & qui se » vouent à cet utile, mais lugubre mi- » nistère! Etre au milieu des débris de » l'humanité, parmi des cadavres, ob- » server la situation, la structure des » viscères, des vaisseaux, des nerfs, » leurs actions & leurs usages, creuser » d'un œil curieux dans leurs plus se- » crètes cavités, pour y découvrir les » causes & les principes de maladies.

92 MERCURE DE FRANCE.

» Quel spectacle rebutant pour l'imagi-
» nation ! quels dégoûts ! quelle répu-
» gnance ne ressent-on pas ? Il faut se
» familiariser avec l'image de la mort ;
» & si l'on n'étoit soutenu par le desir
» d'être utile à ses Concitoyens & au
» genre humain, qui s'adonneroit à cette
» science ? ».

L'Orateur n'a pas besoin d'étaler son éloquence pour prouver que l'étude de la botanique est plus agréable que celle de l'anatomie , & ne réunit pas l'inconvénient de la chimie qui , quoique très-utile , égare quelquefois dans des labyrinthes , les imprudens Argonautes qui courent après la toison d'or.

Avis au Peuple sur l'amélioration de ses terres & la santé de ses bestiaux ; 1 vol. in 12. A Avignon, chez J. J. Niel, Imprim.-Lib. ; & à Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, Libr. quai des Augustins.

Ce Recueil est tiré des différens Ouvrages qui ont paru sur cet objet, tels que la *Nature considérée*, qui se débite chez Lacombe, Libraire ; le *Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques*,

la *Médecine vétérinaire* de M. Vitet, & plusieurs autres, dont l'énumération seroit trop longue. L'Auteur avoue lui-même qu'il ne lui appartient rien dans cet Ouvrage que l'ordre & l'arrangement. Il le divise en deux parties : la première traite de l'amélioration des terres, des notions nécessaires pour y parvenir, du soin qu'on doit avoir des bestiaux, & de la manière de perfectionner, autant qu'il est possible, & de conserver les races des bêtes à laine. La seconde, renferme le détail des Auteurs qui ont écrit sur les bestiaux & leurs maladies; elle contient quelques observations générales & essentielles pour les connoissances & le traitement des maladies; elle donne une idée de la qualité & de l'éducation des quadrupèdes domestiques; elle traite en outre de leurs maladies & des symptômes qui les caractérisent, des remèdes dont les hommes les plus éclairés se sont servis, fondés sur l'expérience & l'observation; des maladies de la volaille, avec les remèdes convenables; & enfin le détail & la vertu des remèdes analogues aux animaux, & la manière de les administrer,

Histoire des Révolutions de Corse, depuis les premiers Habitans jusqu'à nos jours; par M. l'Abbé de Germanes. Tome III, in-12.

Sine ira & studio. Tac. Ann.

A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue St Severin, aux Armes de Dombes, 1776.

Ce troisième & dernier volume contient l'histoire du Généralat de Paoli, jusqu'à l'entière réduction de cette Isle par les Troupes Françaises. On se rappellera avec plaisir, en le lisant, les détails de cette conquête encore récente. Il n'a paru encore rien de plus propre, que ce volume, à faire connoître le célèbre Paoli, homme rempli de vues & de ressources dans le génie : mais plus politique que guerrier. Voici le portrait que trace, de ce Chef des Corfes, M. l'Abbé de Germanes. « Au défaut de bravoure, » il substituoit l'art d'en montrer. Feignant de chercher le péril au commencement d'une action, il trouvoit toujours des amis discrets qui arrê-

» toient son ardeur, & le supplioient
 » de ne point exposer sa vie, à laquelle
 » tenoit le destin de la Nation. Quoique
 » timide dans le combat, il étoit hardi
 » dans le conseil, & ferme dans ses pro-
 » jers. On peut dire, qu'à l'exemple d'Au-
 » guste, il n'étoit pas dénué de ce courage
 » qui fait braver la mort, laquelle, au mi-
 » lieu des factions, se présente à un Chef
 » de Parti, sous tant de faces différentes.
 » Si ne pouvant plus maintenir son Pays
 » dans la liberté dont il prétendoit être
 » le restaurateur, il fût mort les armes
 » à la main à la tête de ses Compatrio-
 » res, il passeroit pour un Héros. S'il se
 » fût accommodé avec la France, & que
 » renonçant à toute condition avanta-
 » geuse pour lui-même, il eût sacrifié à
 » l'avantage de son pays ses emplois &
 » son autorité, plus chère à un ambi-
 » tieux que la vie même, on le regarde-
 » roit comme un grand homme; ce
 » noble & sublime désintéressement l'eût
 » mis, dans l'esprit des Nations, à côté
 » de ces fameux Grecs, qui ont tout
 » fait pour le bonheur de leur patrie.
 » Mais l'envie de perpétuer son gouver-
 » nement, fut sa première raison d'Etat;
 » & il préféra toujours sa grandeur per-

„sonnelle à la liberté de sa Nation „

M. l'Abbé de Germanes a joint à son Ouvrage deux précis historiques, l'un sur l'Eglise, & l'autre sur la Noblesse de Corse; un mémoire sur les impositions, le réglemeut de l'Assemblée générale, & plusieurs autres pièces relatives à l'administration de cette Isle. L'Auteur a eu soin, dans toutes ses recherches, de ne rien avancer que de très authentique; on en trouve la preuve dans la citation qu'il fait de deux chartres de 10,0 & 1103, contenant des donations en faveur de l'Abbaye de Trimajor, par Albert & Hugues Ruffo, monumens respectables par leur ancienneté, & dont le suffrage ne sauroit être suspect. Elles ont donné lieu à M. l'Abbé de Germanes de faire, sur la Maison de Ruffo, une note curieuse que l'on peut consulter.

Recueil de deux Mémoires concernant le mariage des Protestans de France; 1776, in-8°. Prix rel. 4 l.

Ces deux Mémoires parurent, pour la première fois, il y a environ vingt ans. On examine dans le premier, s'il est de l'intérêt de l'Eglise & de l'Etat d'établir,

d'établir, pour les Calvinistes du Royaume, une nouvelle forme de se marier, & l'on y réfute un écrit intitulé : *Mémoire théologique & politique sur les mariages clandestins des Protestans de France*. L'Auteur décide en faveur de l'intolérance; il s'attache en particulier à réduire considérablement le nombre des Protestans qu'il suppose être en France, & celui des Réfugiés qui en sont sortis après la révocation de l'Edit de Nantes; il cherche aussi à affoiblir beaucoup l'idée des inconvéniens auxquels les suites de cette émigration ont donné lieu.

Le second Mémoire, intitulé : *La voix du vrai Patriote Catholique*, est une suite du premier, & tend au même but. L'Auteur conclut en assurant « qu'en » opposant sa voix à celle des faux Pa- » triotes tolérans, il plaide en même » temps la cause de la Religion, de la » Patrie & de l'humanité ».

Les Siècles Chrétiens, ou Histoire du Christianisme dans son établissement & ses progrès; par M. l'Abbé ***. Tomes V & VI in-12. Prix rel. 5 liv. A Paris, chez Moutard, Libr. de la Reine, de Madame & de Madame I. Vol. E

la Comtesse d'Artois, quai des Augustins, près du pont Saint Michel, à Saint Ambroise, 1776.

Ces deux nouveaux Tomes comprennent l'histoire des douzième, treizième & quatorzième siècles. Il n'y a guères de période où l'histoire de l'Eglise soit plus liée à la politique, & ait une plus grande part aux événemens de l'histoire générale, que pendant ces trois siècles. C'est dans cet espace que se trouve renfermée l'histoire des différentes Croisades contre les Infidèles, de celle contre les Albigeois, des dissensions des Guelfes & des Gibelins, de la plus grande partie des plus fameux démêlés des Papes avec les Empereurs & les Rois, enfin du grand schisme d'Occident.

Cet Ouvrage peut être regardé, non-seulement comme une excellente Histoire de l'Eglise, mais aussi comme une véritable histoire générale, puisque l'Auteur (M. l'Abbé Ducreux, Chanoine d'Auxerre) y a réuni à l'histoire des Papes, des Conciles, des Ordres Religieux, des hérésies & des schismes, &c. le tableau des révolutions des différens Etats d'Orient & d'Occident, & celui

J U I L L E T. 1776. 99

de l'état des lettres & des sciences dans chaque siècle. Tous ces objets sont traités avec beaucoup d'ordre & de sagacité. L'Auteur réunit le mérite du style aux lumières & à l'impartialité. Il fait répandre le plus grand intérêt sur toutes les parties de son histoire. On trouve à la fin de son sixième volume un Bief que le Pape régnant lui a adressé, qui contient des éloges flatteurs & mérités.

Système nouveau sur l'origine des fiefs, pour servir à la connoissance de l'histoire & à l'intelligence des coutumes; par M. Marchand, Licencié-ès Loix, Notaire-Royal à Chartres. A Chartres, chez Jouenne, Libraire, près la Porte Châtelet; & se trouve à Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue St Jean de-Beauvais, 1776; in-8°. br. prix 1 l. 4 s.

Si les Loix d'un Etat tiennent au génie de la Nation & à ses usages privés, l'origine des liens qui les unissent & de leurs rapports successifs, ne peut manquer d'être une chose avantageuse à connoître, puisqu'elle instruira les Citoyens, les uns de ce qu'ils peuvent demander, les

Eij

100 MERCURE DE FRANCE.

autres de ce qu'ils peuvent refuser, selon les règles puisées dans les sources de la matière : ces connoissances, bien développées & approfondies, ne laisseront plus d'espérance de réussir, à la faveur de l'incertitude, dans un refus injuste ou dans une demande outrée; les Plaigneurs téméraires ne trouveront plus dans les Tribunaux qu'une condamnation certaine de leurs injustes prétentions; l'arbitraire, inévitable dans les questions compliquées de notre Droit coutumier, disparaîtra de lui même, & le repos public s'affermira sur les fondemens les plus solides de sa constitution primitive. C'est, suivant l'Auteur lui-même, tout le but de cet Ouvrage, divisé en 120 paragraphes.

Réponse à la brochure intitulée : l'ordre profond & l'ordre mince, considérés par rapport aux effets de l'artillerie. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez L. Cellot & Jombert, fils jeune, Libraires, rue Dauphine, 1776; in-8°. br.

La grande question de l'ordre profond & de l'ordre mince, partage aujourd'hui

la plupart des Tacticiens. L'Auteur de cette Réponse est un défenseur de l'ordre profond. C'est aux Militaires instruits à examiner son Ouvrage & à décider de la solidité de ses raisons. Il s'attache particulièrement à diminuer la crainte des effets du canon, qui ont été trop exagérés, selon lui, par les partisans de l'ordre mince.

Cet Ouvrage, précédé d'un Discours préliminaire, est divisé en deux parties. La première contient diverses observations sur la tactique. Dans la seconde, l'Auteur répond aux objections de l'Ouvrage qu'il combat, sur les effets du canon & de la mousqueterie. Il a joint à son Ouvrage deux Mémoires intéressans, dont le premier, contenant quelques observations sur l'effet du canon, est d'un ancien Officier d'Infanterie de grande distinction, qui lui a permis d'en faire usage; le second lui a été envoyé par un Anonyme.

Mémoire sur le cours des eaux; les avantages qu'on peut tirer des crues d'eau; qualités des eaux stagnantes, des eaux souterraines.

Flabit spiritus ejus & fluent aquæ. Pl. 147.

E iij

102. MERCURE DE FRANCE.

A Châlons, chez Mercier, Imprim.-
Libr. dans la grande rue; & à Paris,
chez Lotrin, Imprim.- Libr. rue St
Jacques, au Coq, vis-à-vis St Yves,
1776; in-12.

Cet Ouvrage, resserré dans les bornes
d'une très-petit volume, est peu suscep-
tible d'extrait. L'Auteur s'attache d'abord
à établir comment les eaux se retirèrent
après le déluge; il examine ensuite ce
qui a pu donner naissance aux monta-
gnes, & quelle est l'influence que la
rapidité des courans a dû avoir, selon
lui, dans leur formation, par des exca-
vations & des vallées profondes; & com-
ment enfin les eaux ont dû se rendre à
l'Océan, leur bassin commun. « Les
» montagnes, dit il, sont coupées de
» manière, que la vallée la plus reculée
» a toujours ménagé des pas à l'échappe-
» ment des eaux; ce qui prouve incon-
» testablement que le déluge a été uni-
» versel, & que la disposition des lieux
» décrits sur notre globe, n'a pu se faire
» par le déplacement des mers, tel qu'on
» l'avoit supposé ». Il faut voir dans
l'Ouvrage même comment l'Auteur dé-
veloppe ces principes. Il s'oppose au

J U I L L E T. 1776. 103
sentiment de Brunet, Naturaliste Anglois, & de ceux qui l'ont suivi.

Florello, Histoire méridionale ; par M.
Loaisel de Treogate, ci-devant Gen-
darmerie du Roi.

*Rura mihi & rigni placeant in vallibus amnes
Flumina amem Sylvasque inglorius.*

VIRG.

A Paris, chez Moutard, Libr. de la
Reine, rue du Hurpoix ; in-8°.

Sur les bords de l'Orenoque, dans l'Amérique méridionale, un bon vieillard, nommé Kador, vivoit depuis quarante ans dans la solitude. Un soir il rencontre, près de la grotte qu'il habitoit, un jeune homme dont l'extérieur annonçoit l'infortune, & que le hasard venoit de jeter sur ces bords. C'étoit Florello, jeune Européen, dont toute la vie n'avoit été, depuis plusieurs années, qu'un tissu de malheurs. Le repos, la douceur du climat, les soins du bon vieillard, remettent bientôt le calme dans son ame. Il raconte ses aventures à Kador, qui le console ; & , en lui pei-

E iv

gnant le bonheur dont il a joui dans sa solitude, le détermine à la partager. Au bout de quelque temps, le vieillard meurt, & Florello, après avoir donné la sépulture à son bienfaiteur, continuoît à vivre dans ce désert. Il ignoroit qu'à peu de distance de là, le pays étoit habité. Un jour qu'il avoit franchi, contre son ordinaire, l'espace borné de sa solitude, il voit au pied d'un arbre une jeune sauvage endormie, d'une beauté ravissante. A son réveil, elle est effrayée de sa vue, & s'enfuit. Florello, devenu amoureux d'elle, & la cherchant dans toute l'étendue de cette plaine, la retrouve peu de jours après. Il lui exprime sa passion par signes, & s'apperçoit, dans une nouvelle entrevue, de celle que la belle sauvage ressent, de son côté, pour lui. Il s'unissent ensemble. Elle le conduit dans une grotte où ils peuvent se voir tous les jours. En peu de temps, l'Amante de Florello parvient à lui faire entendre sa langue. Elle lui fait connoître alors le danger qu'il court s'il est découvert, & qu'elle n'avoit pu que lui faire comprendre par signes. Elle se nomme Eurimale. Elle lui raconte comment des hommes armés & venus d'un autre monde, avoient fondu

sur l'habitation des sauvages; comment ils avoient enlevé leurs troupeaux, pillé & massacré tout, & comment sa mère Nadine avoit perdu la vie en voulant sauver son époux. Depuis ce temps, Thoal (c'est le nom du vieux sauvage) a conçu une haine cruelle contre les Européens, & s'est fait une loi d'immoler à sa vengeance tous ceux qu'il rencontreroit.

Ce père redoutable surprend sa fille & Florello dans la grotte: il veut tuer l'Européen; mais il se laisse bientôt désarmer par les prières d'Eurimale & par le discours de Florello. Il emmène ce dernier chez lui, & consent, quelques jours après, à l'unir à sa fille, quoiqu'il l'eût déjà promise à Orabski, sauvage féroce, qui, furieux du manquement de parole de Thoal, profite d'un moment où Florello étoit absent, pour massacrer l'infortuné vieillard & enlever Eurimale. Florello, de retour, trouve Thoal baigné dans son sang; le sauvage expire dans ses bras, en lui nommant le ravisseur d'Eurimale, & lui laisse son arc & ses flèches, en lui recommandant de les employer à sa vengeance. Rempli de fureur, il erre long-temps sur les traces

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

de son rival. Après avoir inutilement épuisé ses forces à la poursuite, accablé de fatigue & de désespoir, il se retire dans un antre obscur, & prend la résolution d'achever ses jours dans cette solitude affreuse. Ses austérités le conduisent bientôt aux portes du tombeau. La tendre Eurimale, qui, échappée à son ravisseur, cherchoit par-tout son époux, le retrouve enfin au moment où il est près d'expirer. Cette fidèle Amante a la douleur de lui fermer les yeux, sans que ses soins ni ses caresses puissent le rappeler à la vie. Il meurt en exhortant Eurimale de modérer son désespoir, & de lui survivre.

Il y a de l'intérêt & de la chaleur dans ce petit Roman, qui porte par tout l'empreinte d'une imagination vive & sensible, mais mélancolique & sombre.

Esprit de Saurin, ou extraits analysés de ses sermons; 2 volumes in-12. Prix rel. 5 l. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue St Jean-de Beauvais; 1776.

Les Sermons de Saurin sont estimés avec raison. On y trouve de l'élévation

dans les idées, de la justesse & de la profondeur dans les raisonnemens; mais il falloit prémunir les Lecteurs contre les écueils que présentent ces sermons. Il falloit séparer la morale excellente dont ils sont remplis, des erreurs de la Religion Protestante sur le dogme, dont on découvre des traces fréquentes; faire disparaître une foule de sorties peu décentes contre la Religion Catholique; élaguer enfin beaucoup d'inutilités & de discussions, aussi sèches que prolixes. C'est ce qu'a fait l'Editeur, qui est parvenu, par ce moyen, à présenter en deux volumes, tout ce que plus de douze, qui composent les Œuvres de ce fameux Prédicateur, renferment de vraiment beau & intéressant. C'est de l'or pur, dégagé de toute espèce d'alliage.

L'Editeur extrait le quart ou le tiers des meilleurs sermons, très rarement la moitié; d'autres sont réduits à très-peu de pages. Il en est enfin, & la moitié environ sont dans ce cas, dont il n'a tiré que quelques traits rapides & isolés, qu'il a placés, sans ordre, à la fin de l'Ouvrage, sous le titre de *Pensées détachées*. Nous allons en transcrire quelques morceaux qui nous ont paru intéressans.

E vj

» Dans la vie la plus occupée, le
 » fidèle doit avoir des momens destinés
 » au silence & à la retraite. Malheur à
 » celui qui est toujours hors de lui-
 » même, toujours dans le bruit & le
 » tumulte du monde. Une dévotion qui
 » a sans cesse besoin de secours extérieurs
 » pour se soutenir, n'est pas bien pro-
 » fonde. Ces secours sont utiles; mais
 » une ame fidèle, quand elle ne les a
 » pas, quand elle seroit dans un désert
 » écarté, fait y prier, fait s'y unir à son
 » Dieu. La retraite est un essai de la
 » mort. La séparation de tous les objets
 » du siècle, prépare le cœur à la sépara-
 » tion universelle du tombeau.

» Les maximes que les hommes se
 » forment sur les plaisirs, sont plus ou
 » moins relâchées, selon que leur grade
 » est plus ou moins éminent. La licence
 » croît avec le crédit & la fortune. Tel
 » qui cachoit ses excès dans un état mé-
 » diocre, en fait trophée depuis que son
 » rang lui assure la gloire & l'impunité.
 » Tout ce que la Religion nous inspire,
 » le détachement du monde, l'humilité,
 » l'esprit de pénitence, l'image de la
 » mort, le plan d'une félicité future;
 » ces idées ne sont guères compatibles

» avec les richesses & les grandeurs.

» Notre fortune n'est point à nous.

» Les maisons les plus opulentes, les

» mieux affermies, croulent dans un

» instant. Notre réputation n'est point à

» nous. Une simple foiblesse ternit quel-

» quefois la plus belle vie, & réduit pres-

» que à n'oser paroître devant les hommes,

» celui qui jouissoit de la plus éclatante

» estime. Notre raison n'est point à nous.

» Que faut-il pour changer le génie

» même en stupidité & folie ? Le déran-

» gement d'un fibre. Notre santé, notre

» vie ne sont point à nous ; tout conspire

» à nous la ravir : tous les êtres qui nous

» environnent, sont nos ennemis. Pas

» un homme qui puisse répondre d'une

» année, d'un jour de vie ; mais aussi

» nul de nous ne meurt pour lui-même ;

» en quittant la vie, il rentre dans l'em-

» pire de Dieu. Quelque absolu que soit

» l'empire d'un homme sur un autre,

» un moment les rend égaux : c'est celui

» de la mort.

» Que ferois-je, sans la Religion ;

» dans l'adversité ? Je me livrerois à

» l'éclat de mes murmures, à toute

» l'amertume de mes larmes ; je n'aurois

» ni soutien, ni consolateur. Que ferois-

110 MERCURE DE FRANCE.

» je à la mort ? Je serois enveloppé de
» ténèbres épaisses , déchiré par mes
» perplexités , en proie à de noires ter-
» reurs. J'entierois sans guide & sans
» lumières dans une nuit éternelle , sans
» savoir ce que c'est que l'avenir , sans
» savoir si je vais cesser d'être , ou entrer
» dans un sort affreux. La Religion tire
» ce rideau : elle me découvre une autre
» vie , un autre monde ; elle m'ouvre le
» sein d'un père , & le trône d'un Dieu
» des miséricordes ».

Le Mentor moderne, ou instructions pour
les garçons & pour ceux qui les élè-
vent ; par Madame le Prince de Beau-
mont. 12 parties rel. en 6 vol. A Paris,
chez Nyon l'aîné, Libraire , rue Saint
Jean-de Beauvais ; 1776. Prix 12 l.

Cet Ouvrage, divisé par journées ou
dialogues entre un Instituteur & ses Elè-
ves, est fait à-peu près sur le même plan
que le *Magasin des Enfans*, & les autres
Ouvrages que Madame de Beaumont a
publiés sur l'éducation, dont le mérite
& l'utilité sont reconnus, & qui sont
entre les mains de tous les enfans.

L'Auteur paroît s'être proposé principa-

lement d'établir, pour base de l'éducation des jeunes gens, l'étude de l'histoire & celle de la morale; la plus grande partie de cet Ouvrage n'est même qu'un cours de ces deux sciences importantes, combinées ensemble. Ce plan, très bien conçu, sert, d'une part, à faire étudier avec fruit l'histoire aux enfans; &, de l'autre, à graver dans leur esprit, d'une manière ineffaçable, les principes de la morale.

Madame de Beaumont a fondu presque en entier dans cet Ouvrage, un abrégé de l'histoire ancienne, par demandes & par réponses, qu'elle publia, il y a quelques années, sous le titre d'*Education complète*, Ouvrage très-propre à faciliter l'étude de l'histoire aux Commençans, & dont plusieurs Instituteurs avoient fait usage avec succès.

On a reproché à l'Auteur une trop grande négligence dans le style : elle répond à cela, dans un *Avis*, que son Ouvrage étant fait pour des enfans entre l'âge de six ans & celui de douze, il a fallu se mettre à leur portée. Quant aux répétitions trop fréquentes des principes de morale, qu'on lui a également reprochées, elle s'excuse sur la nécessité

112 MERCURE DE FRANCE.

d'imprimer des traces profondes de ces principes dans la tête des enfans.

Madame de Beaumont promet encore au Public une douzaine de volumes pour servir de suite à cet Ouvrage, qui gagneroit, peut-être, à être un peu plus resserré : mais qui renferme beaucoup de choses également utiles aux enfans & à ceux qui sont chargés de leur éducation.

Grammaire Latine, contenant le Rudiment, la Syntaxe & une Méthode françoise-latine; précédée d'une introduction aux langues, mise à la portée des enfans. A Paris, chez Louis Cellot, Libr.-Imprim. rue Dauphine, 1776; 1 vol. in-12.

On s'est attaché principalement, dans cette nouvelle Grammaire, à épargner de la peine aux enfans, en simplifiant les règles, & en les exprimant d'une manière qui fût davantage à leur portée. Pour mieux faciliter l'intelligence de ces mêmes règles, on a beaucoup multiplié les exemples.

Cette Grammaire latine est précédée d'une *Introduction aux langues*, ou expli-

J U I L L E T. 1776. 113

cation des termes de la Grammaire. On ne peut exposer les premiers principes de cette science d'une manière plus claire. Les pères & mères, ceux même qui n'auront point étudié, pourront l'apprendre eux-mêmes à leurs enfans, sans aucun secours, avant de les envoyer au Collège. Il n'est pas même absolument nécessaire de la leur faire apprendre par cœur, la simple lecture doit suffire pour en concevoir & retenir les principes. C'est, suivant l'Auteur, l'affaire de deux ou trois semaines pour eux, & de deux ou trois heures pour des hommes faits. Il a jugé inutile de charger d'abord la mémoire des enfans de toutes les particularités de la langue, & n'a renfermé, par cette raison, dans ce petit abrégé, que des idées générales. Cet Ouvrage nous a paru mériter l'attention de tous ceux qui instruisent des enfans en bas âge, étant très-propre à abréger leurs travaux ainsi que ceux de leurs élèves.

Tablettes historiques & chronologiques ;
contenant les faits les plus mémorables de notre Monarchie, avec les noms des personnes qui se sont distinguées dans les sciences & dans les arts, jusqu'à nos jours. A Paris, chez

114 MERCURE DE FRANCE.

Nyon l'aîné, Libraire, rue St Jean-de-Beauvais, 1776; in-16. Prix 18 f. rel. en parchemin.

Il paroît que ce petit Ouvrage n'a que le titre de nouveau; mais ceux qui l'y ont adapté, n'ont pas fait attention qu'il ne lui convenoit pas, puisque ces *Tablettes* renferment la chronologie de l'histoire universelle depuis la création du monde, & non celle de l'histoire de notre Monarchie en particulier. Cette méprise n'empêche pas que l'Ouvrage ne soit d'un usage très-commode, puisque toutes les époques principales de l'histoire s'y trouvent rassemblées dans leur ordre chronologique, en 150 pages, d'un très-petit format. On y a joint à la fin de chaque siècle, une liste des principaux Ecrivains, Artistes, Philosophes & autres Hommes célèbres. Ces listes doivent nécessairement être très-défectueuses. Nous avons cependant été surpris de ne pas voir le Tasse parmi les noms célèbres du seizième siècle, & Cicéron parmi les Ecrivains latins de celui d'Auguste.

I. K. L. *Essai Dramatique*; Ouvrage posthume de Léonard Gobemouche,

J U I L L E T. 1776. 115
publié par Marc-Roch-Luc Pic-Loup
Citoyen de Nanterre, des Académies
de Chaillot, Passy, Vanvres, Au-
teuil, Vaugirard, Suresne, &c. der-
nière édition.

Fari quæ sentiam.

A Montmartre; & se trouve à Paris,
chez L. Cellot, Impr.-Libr. rue Dau-
phine, 1776; in 8°.

Cet *Essai Dramatique* n'est autre chose
qu'une espèce de calembourg sur les vingt-
quatre lettres de l'alphabet, plaisanterie
dont le fond n'est pas neuf, & connue
depuis long-temps de ceux qui se piquent
de quelque érudition dans ce genre su-
blime. Il est vrai que dans cet Ou-
vrage, comme en beaucoup d'autres,
le fond est peu de chose, & paroît
n'y tenir sa place que pour donner lieu
aux accessoires, qui sont une Epître dédi-
catoire à mon Cordonnier, un Discours
préliminaire, un Eloge de Léonard Go-
bemonche, un Commentaire sur l'*Essai
Dramatique*, & des notes sur le Discours
préliminaire. Ces notes sont presque
toutes littéraires. En voici une au sujet
des détracteurs de M. de V. " Si lorsque

FIG MERCURE DE FRANCE.

» Zoïle crut avoir découvert des défauts
» essentiels dans Homère , il eût été traité
» par ses compatriotes avec tout le mé-
» pris que méritoit son audace , il seroit
» encore enseveli dans les ténèbres, où
» son nom devoit croupir éternellement ;
» il n'auroit point été suivi de cette foule
» de singes , qui se sont traînés sur ses
» traces. Les G. les Des. & leurs dignes
» successeurs , seroient encore inconnus
» aujourd'hui , & la perte ne seroit pas
» grande. Mais quel inconvenient néan-
» moins que ces noms fameux , graces à
» l'impudence de ceux qui les portent ,
» passent à la postérité , même la plus
» reculée. Les Ouvrages qu'ils ont atta-
» qués y passeront aussi , & déposeront
» éternellement contre eux. L'opprobre
» les suivra d'âge en âge , & la faux du
» temps , qui détruit tout , se brisera
» contre leur infamie ».

Catéchisme de l'homme social ; par M.
l'Abbé Duval Pirrau. A Francfort sur
le Mein , chez les Héritiers d'Eichen-
berg.

Il y a long temps qu'on desire qu'un
Ecrivain sage & impartial rassemble ,
avec choix & avec précision , tout ce

que les différens Moralistes nous ont tracé sur les devoirs de l'homme en société avec Dieu , avec soi-même & avec ses semblables. Jamais compilation ne fut plus utile ni plus nécessaire. Tel est le but que l'Auteur du Catéchisme s'est proposé en écrivant , pour quiconque a des semblables à respecter , une patrie à servir & un Dieu à aimer. « Dis-
 » poser son cœur , ou le tenir ouvert au
 » bien ; le fermer au mal , ou l'en éloigner plus encore ; mettre sous ses yeux
 » & devant ses actions , le flambeau qui
 » montre le bonheur de la société & la
 » gloire des Empires ; l'éclairer enfin sur
 » les moyens foibles ou dangereux que
 » ses mains , mal sûres , pourroient employer pour atteindre la vertu ou pour
 » la défendre ». L'homme n'est pas uniquement destiné à croire & à adorer des mystères. Il est obligé encore à pratiquer une multitude de devoirs , dont l'accomplissement fait le bonheur de la société & des individus qui la composent. Si l'homme , ajoute cet Auteur , doit souvent s'élancer dans les cieux , n'est-ce pas pour en imiter le Dieu , autant que pour baisser ses regards & s'humilier ? C'est une vérité capitale que Dieu est la pro-

mière loi, la raison souveraine & le modèle parfait que nous avons à suivre. En effet, qui peut refuser de se soumettre à cette loi éternelle, qui est la justice même; de suivre cette raison, qui est la lumière & la sagesse originale; d'imiter ce modèle, qui est la bonté infinie? Peut-il y avoir rien de plus digne de la créature que d'étudier le Créateur dans ses perfections, dans sa conduite, dans sa parole, pour en tirer les règles de notre vie? Dieu a fait des créatures pour leur faire porter les traits de ses autres perfections divines; mais il a adopté des enfans pour avoir des objets & des imitateurs de sa sagesse & de son amour. Or cette sagesse, qui a formé l'homme pour la société, lui a fourni aussi elle-même les leçons & les exemples les plus propres à l'exciter aux vertus, qui sont le principal ornement de la société.

L'Auteur divise son Ouvrage en deux parties. La première comprend les devoirs de l'homme : l'autre, ceux du Citoyen. Nous nous bornerons à faire des observations sur quelques points qui nous ont paru importants. Nous convenons, avec l'Auteur, que la conscience ne nous

trompe jamais ; mais il est essentiel d'ajouter qu'il faut qu'elle soit éclairée. Une subite horreur que nous cause l'idée du crime que nous sommes prêts à commettre, une joie secrète que nous produit l'idée du bien que nous sommes prêts de pratiquer, nous tiennent lieu du meilleur de tous les Casuistes. Quand nous perdons ce sentiment, nous perdons notre meilleur guide. Alors nous sommes exposés au malheur infaillible d'aller d'erreur en erreur, & de précipice en précipice. Malheureusement il existe aussi une conscience erronée, qu'il n'est nullement permis de prendre pour règle de conduite ; c'est celle que suivent les fanatiques, en se portant aux plus grands excès. Ceux-ci croient faire des actions non-seulement permises, mais commandées & agréables à Dieu, en commettant de très grands crimes, parce que la conscience leur représente ces crimes comme de grandes vertus. Faudra-t-il les absoudre, en disant que la conscience ne trompe jamais ? Et ne doit-on pas, au contraire, avouer que la conscience nous trompe souvent, & qu'il n'est pas toujours permis de la suivre indistinctement ? C'est encore une vérité d'expérience, que dans l'état pré-

Y20 MERCURE DE FRANCE.

sent, l'homme est incliné au mal, & que ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts, qu'il pratique la vertu avec persévérance. Il suffit de rentrer en soi même, & de jeter les yeux sur tout ce qui arrive dans les différentes sociétés, pour reconnoître cette vérité, qui est d'ailleurs le dogme fondamental du Christianisme. Les ténèbres de l'esprit humain, & les passions qui nous maîtrisent si souvent, ne permettent pas de croire que la moralité de nos actions soit dans le jugement que nous en portons nous même. L'adultère ne seroit donc qu'une action indifférente ou même louable pour un Peuple qui auroit adopté le jugement que Platon avoit porté sur la communauté des femmes. Les plus horribles excès deviendroient légitimes, dès que des scélérats fanatiques auroient réussi à se persuader que ce sont pour eux des entreprises justes & nécessaires. Et depuis quand la règle de nos devoirs est-elle dans les ténèbres ou les passions des hommes? Ce Catéchisme insiste sur plusieurs vérités de morale, qui ne se concilient nullement avec ces assertions, qui n'ont nul besoin d'être réfutées.

On ne conçoit pas clairement ce que
c'est

c'est que cette nature distinguée de Dieu, & des mains de laquelle tombent ou s'échappent le mal physique & moral. La saine philosophie n'entend, par le mot de nature, que l'ordre qu'il a plu à Dieu de mettre entre les différentes parties de cet Univers, ou les loix selon lesquelles il le gouverne. Comme il est souverainement maître de suspendre ou de changer cet ordre, il le fait aussi quelquefois pour exécuter ses desseins de justice ou de miséricorde; & il est vraiment la cause des maux physiques qui sont dans sa main des fléaux pour châtier les méchans ou pour purifier les bons. C'est lui qui appelle, quand il lui plaît, la stérilité, la famine, les débordemens, la contagion, pour punir l'abus que les hommes ont fait de ses bienfaits. On contredit formellement la raison & le témoignage des Ecritures, en soutenant que Dieu n'envoie point les maux physiques. Voilà les vérités qu'un Catéchiste doit enseigner, afin d'inspirer aux hommes une crainte religieuse pour la Divinité, & leur apprendre à faire un usage salutaire des différens maux dont la vie est semée. Nous ne pousserons pas plus loin nos remarques; rien de si aisé que de per-

122 MERCURE DE FRANCE.

fectionner l'Ouvrage annoncé. Il suffit pour cela de puiser dans les bonnes sources, & de consulter sur-tout les Ecrivains sacrés qui exhortent tous les hommes à *vivre dans la tempérance, dans la justice & dans la piété.*

Jezennemours, Roman-Dramatique ; 2 vol. in-12. A Amsterdam ; & se trouve à Paris chez les Libraires qui débitent les nouveautés.

Jezennemours, né d'un père qui, par son état, ne pouvoit l'avouer pour son fils, fut confié, en naissant, à des mains étrangères. L'honnête homme qui se chargea de son éducation, employa, suivant la routine ordinaire, le fouet de la crainte pour le façonner à la vie, & lui faire adopter une foule d'idées basses & rampantes, fruit des préjugés & de la superstition. La lecture, l'observation, & une logique naturelle, aidèrent Jezennemours à secouer une partie de ces préjugés. Voilà à peu-près l'histoire de la plupart des hommes ; ils passent leur vie à rectifier les erreurs dont l'ignorance ou la bassesse de leurs Instituteurs a nourri leur enfance.

L'amour ou le besoin d'aimer, qui se fait sentir à un certain âge, fit, de son côté, recouvrer à Jezennemours cette sensibilité si naturelle à l'homme, & dont cependant on avoit cherché à dépouiller Jezennemours enfant, par des châtimens journaliers, & par les portraits les plus tristes qu'on lui avoit faits des autres hommes. Son parrain vouloit, pour lui procurer une subsistance assurée, lui faire contracter des vœux dans un Monastère de Strasbourg, où il étoit lui-même revêtu d'un des premiers emplois. Il lui avoit en conséquence fait prendre l'habit du Couvent; il cherchoit à lui en faire aimer les règles; il s'appliquoit sur-tout à lui peindre les femmes sous les couleurs les plus propres à l'éloigner de leur société. Mais que peuvent les fausses craintes & tous les préjugés contre deux beaux yeux! Suzanne, c'est le nom de la jeune Strasbourgeoise qui, la première, fit connoître à Jezennemours l'ascendant impérieux de l'amour, n'étoit pas, de son côté, dans une situation plus heureuse que son Amant. Contrainte par un père avare & dur de se soumettre au joug d'un hymen qu'elle détestoit, elle n'en étoit que plus portée

124 MERCURE DE FRANCE.

à partager les sentimens que Jezennemours, à peu-près de son âge, cherchoit à lui inspirer. Elle fit même plus que les partager; après avoir reçu les sermens de fidélité de son Amant, elle l'engagea à fuir avec elle des lieux où des parens inhumains vouloient porter atteinte à une liberté aussi inaliénable, que l'est celle de se choisir un époux. Suzanne avoit une tante établie en Allemagne, à plus de quatre-vingt lieues de Strasbourg. Son projet fut de l'aller trouver, de se mettre avec son Amant sous sa protection, & de l'intéresser à leurs amours. Ce voyage n'étoit pas sans danger; on étoit en guerre; des hussards infestoient les chemins, & ils n'étoient pas hommes à se laisser toucher par les soupirs d'un Amant, comme ne l'éprouva que trop l'infortuné Jezennemours. Assailli par cette soldatesque, il se vit dépouillé de ses effets & séparé de sa chère Suzanne. Les barbares, pour mieux insulter à sa douleur, l'avoient laissé attaché tout nud à un arbre. Jezennemours, le corps serré sous des cordes étroites, immobile dans ce supplice, & prêt à périr de faim, n'étoit cependant occupé que du sort de son Amante. Il attendoit la mort pour terme

de tous ses maux, lorsqu'un voyageur assis dans sa chaise de poste, entendant les soupirs plaintifs d'un homme souffrant, envoya de ses gens pour le délivrer ; il le fit couvrir d'un manteau, lui procura tous les secours dont il avoit besoin, & le fit placer avec lui dans sa chaise. Cet homme humain poussa même l'attention jusqu'à ne point fatiguer cet infortuné de questions. Le lendemain, comme Jezennemours lui témoignoit la crainte qu'il avoit de rester plus longtemps à sa charge, Monval, c'est le nom de son bienfaiteur, riche Financier, qui voyageoit pour son plaisir, lui répondit, d'un ton amical, qu'il le retenoit avec lui pour toujours, & l'emmenoit dans son Hôtel à Paris. Jezennemours ne savoit ce qui pouvoit l'exciter à tant de générosité ; il étoit muet, toujours soupirant, & ne songeoit qu'à Suzanne. Il prononça ce nom si fréquemment, que Monval crut devoir chercher à distraire cet Amant de sa douleur ; mais Jezennemours lui répondit qu'il avoit perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde, son Amante, qu'il alloit épouser à trente lieues de-là ; qu'il l'adoroit, & que sans elle la vie lui étoit affreuse. Monval

126 MERCURE DE FRANCE.

sourit, en lui disant qu'il falloit enfin se consoler, s'il n'y avoit plus d'espoir; que chez lui il trouveroit autant de Suzannes qu'il en voudroit. Monval montre ce caractère dans toute la suite de cette histoire; officieux, humain, doux, libéral: mais regardant comme des préjugés les idées les plus faites pour établir ces mêmes vertus. Jezennemours, au contraire, nous est représenté agissant toujours d'après des principes; mais on ne remarque que trop souvent dans ses réflexions, un observateur qui se plaît à voir les objets à travers les teintes d'une sombre mélancolie. Les Parisiens sur tout n'auront pas lieu d'être satisfaits du portrait qu'il fait d'eux. Il nous les peint comme une race moutonnière, comme des hommes dégénérés, amoureux de petites jouissances, adorateurs d'un luxe puéril, & qui, tournant dans un cercle de froides habitudes, ont perdu les grandes idées comme les vrais plaisirs. Il ne voit en eux que des espèces de fantômes revêtus de clinquans, ayant un idiôme conventionnel, qu'ils appliquent également aux mœurs, aux sciences, aux arts, tous apperçus sous le côté poli, & dégénérant en petitesse à force de grâce.

Les autres traits que Jezennemours ajoute à ce portrait, dénotent un homme qui, pendant son séjour à Paris, étoit travaillé d'une affection hypocondriaque. « Le » Théâtre François, après lequel je sou- » pirois, continue-t-il, & où je courus » avidement, me parut si inférieur à » l'idée que je m'en étois formée, que » j'aimai mieux bientôt livrer la pièce » à mon imagination qu'à l'art de ses » Acteurs. Leur front étoit dur ou ina- » nimé. Monotones, froids & compassés » dans leurs mouvemens, on voyoit qu'ils » avoient affaire à un peuple tiède, chez » qui les grandes passions étoient étein- » tes, & qui demandoit aux recherches » combinées de l'art, ce qu'il ne savoit » plus reconnoître dans les tableaux naïfs » & énergiques de la nature. Je crus » toujours voir la même tragédie; car » elle ne sort pas, en France, de la » même forme qui lui fut imprimée » dans l'origine. Des tirades de vers, de » foibles & de petits moyens, des pa- » roles à la place de l'action, tout an- » nonce le champ étroit où les Poètes » ont choisi leurs personnages. Ils n'ont » jamais que six pieds carrés pour se pro- » mener & pour agir ».

F i v

128 MERCURE DE FRANCE.

Cette singulière diatribe contre le Théâtre François, suffit pour faire connoître à quelle plume on doit le Roman dramatique de Jézernemours. La scène de ce Roman est successivement à Strasbourg, en Allemagne, à Paris, dans les Isles de l'Amérique. Le Héros, après avoir éprouvé différentes situations, plus tristes ou plus pathétiques les unes que les autres, trouve enfin le bonheur dans les bras de sa chère Suzanne, qui devient son épouse. Le Romancier termine là son Roman; car *il faut finir, de peur d'ennuyer plus long temps*. C'est le titre que porte le dernier chapitre de ce Roman, qui en a 73. Chacun de ces chapitres a une inscription dont on ne devine pas toujours le vrai sens. Mais ceci est peut-être un art pour rendre la lecture du chapitre plus piquante. Au reste ce Roman porte l'empreinte des autres Ouvrages de l'Auteur, & peut très bien figurer à la suite de ses Drames tragiques.

*Selectæ Fabulæ ex libris Metamorphoseon
Ovidii Nasonis, capitibus & notis
gallicis enucleatæ, quibus accesserunt exi-
mia quædam ex Virgilii Georgicis loca.
Ad usum scholarum inferiorum, editio*

J U I L L E T. 1776. 129
altera , recognita , & locupletior priore.
Volume in-12 de 180 pages. Prix rel.
en parchemin 1 l. 5 f. A Paris , chez
Colas , Libr. Place de Sorbonne.

On connoît assez l'utilité de ces sortes de collections , pour faciliter à la jeunesse l'étude de la langue latine. Nous en avons plusieurs en prose , qui sont d'un bon choix. Les Instituteurs desiroient d'en avoir une en vers ; & l'accueil qu'ils ont fait à la première édition de la collection que nous annonçons , prouve assez que l'Editeur a rempli leurs vœux à cet égard. En effet Ovide , quoique du domaine des hautes classes , contient des morceaux qui peuvent être à la portée des basses classes , sur-tout lorsqu'ils se trouvent éclaircis , comme dans ce recueil de fables , par quelques notes utiles. Quel Poète d'ailleurs plus capable de plaire à la jeunesse qu'Ovide ? Tout parle aux sens dans ses Ouvrages. C'est le Poète de l'imagination. Les sujets les plus stériles deviennent riches , gracieux & fleuris entre ses mains. Le volume que nous annonçons présente les morceaux qui peuvent le plus réveiller l'attention des jeunes gens ; mais le sage Editeur a eu le plus

F v

130 MERCURE DE FRANCE.

grand soin d'en écarter les peintures des amours des Dieux & des hommes, & tous ces tableaux de passions, d'autant plus dangereux, qu'Ovide y emploie un pinceau tendre & touchant.

Des morceaux détachés des Bucoliques & des Géorgiques de Virgile, ajoutent à l'utilité de ce Recueil, dont la nouvelle édition est beaucoup plus ample que la première.

Traité de l'Eau bénite, ou l'Eglise justifiée sur l'usage de l'eau bénite, Ouvrage historique, polémique & moral. Par le R. P. Collin, Docteur en Théologie, Chanoine régulier de l'étroite observance de Prémontré. A Paris, chez Demorville, Impr. Libr. rue St Severin.

La cérémonie de l'eau bénite a été attaquée par les différens Hérétiques : c'étoit, selon les Vaudois, une chose tout à-fait digne de risée; selon les Flagellans, chaque goutte de cette eau étoit une étincelle de l'enfer. L'usage de cette eau étoit, selon les Wiclefites, une pratique de nécromantie. Les Centuriateurs de Magdebourg l'ont traitée de rit entia-

tement payen. Brentius, Luthérien, & chef des Ubiquitaires, a prétendu que c'étoit une ombre qui avoit dû disparaître au flambeau de l'Evangile. D'autres l'ont tournée en ridicule. Mais cette eau n'en est pas moins, pour les Chrétiens Catholiques, un élément sanctifié, une eau salutaire pour l'ame & pour le corps, une eau de bénédiction qui, préparée par les exorcismes, & sanctifiée par les bénédictions de l'Eglise, devient elle-même une source de bénédictions, & a produit, comme l'Auteur le montre par plusieurs faits bien attestés, une foule de miracles, qui forment autant de réponses victorieuses aux Hérétiques & aux Moqueurs. Un miracle bien prouvé renverse tous les sophismes, & supplée à tous les raisonnemens que le simple Fidèle n'est pas souvent en état de faire. Aussi l'Auteur ne manque point d'en faire usage dans son Traité, où tout ce qui a rapport à cette vénérable cérémonie est discuté à fond.

Traité de l'Usure, servant de réponse à une lettre sur ce sujet, publiée en 1770, sous le nom de M. Prost de Royer, Procureur-Général de la Ville

Fvj

de Lyon ; & au *Traité anonyme* sur le même sujet , imprimé à Cologne en 1769. Par M. Etienne Souchet , Avocat au Parlement & au Siège Présidial d'Angoumois. A Paris , chez Bastien , Libr. rue du Petit-Lion , F. St G.

Le terme d'usure est interprété de tant de manières , il est accompagné de circonstances si différentes , qu'on l'emploie aussi souvent pour déshonorer des Citoyens , que pour exprimer des intérêts usuraires qu'on croit très-licites. Rien n'est donc plus important que de donner des notions claires sur une matière que les disputes n'ont pas toujours assez éclaircie. Le desir du gain fait souvent adopter de faux principes , qui égarent les consciences de ceux même dont les vues sont droites. D'un autre côté , une sévérité outrée traite d'usure tout intérêt qu'exige un Citoyen qui prête son argent , & ne fait nulle attention aux motifs & aux circonstances qui engagent le prêteur à recevoir cet intérêt. L'Auteur de cet Ouvrage , qui marche entre ces deux écueils , explique d'abord ce que c'est que l'usure ; prouve ensuite qu'elle est

J U I L L É T. 1776. 133
condamnée par le droit naturel, & par les loix divines & humaines; & prétend démontrer que l'état des choses ou les événemens, ne peuvent l'autoriser, & qu'il est de l'intérêt public de la proscrire & de déraciner les maux qu'elle produit. Il termine son Ouvrage en vengeant la mémoire de Benoît XIV, à qui on avoit attribué, sur cette matière, une opinion aussi opposée aux préceptes de Jésus Christ & à la doctrine de l'Eglise. Il faut laisser aux habiles Jurisconsultes & aux profonds Théologiens, le soin de discuter des questions qui intéressent autant la Religion que l'Etat; & l'on doit, en attendant l'éclaircissement que les nouvelles objections semblent exiger, conserver le respect le plus religieux pour les loix divines & les loix civiles auxquelles tout bon François est soumis.

Discours sur l'Etude, pour un Pasteur des ames; par M. l'Abbé Roy, Docteur en l'Université de Bourges. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, quai des Augustins, près le Pont St Michel.

Les Scribes & les Prêtres de la Loi;

134 MERCURE DE FRANCE.

persuadés que la connoissance de ses préceptes & de ses ordonnances étoit inséparable du sacerdoce, affectoient de porter attachés à leurs vêtemens, & étoient avec ostentation leurs phylactères, qui n'étoient que des rouleaux amples de la loi, dont ils bordoient le bas de leurs robes. C'étoit, à la vérité, comme l'observe le Prélat le plus éloquent de l'Eglise Gallicane, une affectation pharisaïque & ridicule. Mais ils nous apprennent du moins qu'un Prêtre ne doit jamais marcher & paroître nulle part sans porter avec lui la loi, non pas attachée à ses vêtemens, mais gravée profondément dans son esprit & dans son cœur. Dans le Paganisme même, les Prêtres des Idoles n'avoient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables & des extravagances de leur Mythologie; ils vivoient retirés dans l'obscurité de leurs Temples, pour répondre aux Peuples abusés qui venoient les consulter sur leurs mystères impurs & insensés, avant de s'y faire initier. Si les Ministres de l'erreur se faisoient un devoir de s'instruire, combien plus les Interprètes d'une doctrine sainte & divine doivent-ils la méditer & l'approfondir,

afin de pouvoir l'enseigner avec succès à ceux qu'ils sont chargés de conduire dans les voies de la justice ? Si chacun doit s'appliquer à acquérir la science de son état , pour qui cette obligation est-elle plus indispensable , si ce n'est pour un Pasteur des ames ? *Il est la lumière du monde.* Ses élèves doivent donc être les dépositaires de la science. Mais de quelle science , & comment se la procurer ? De-là trois questions intéressantes , que l'Auteur du Discours traite d'une manière solide & claire. 1°. Jusqu'où s'étend l'obligation de l'étude pour un Pasteur des ames ? 2°. Quels en sont les objets ? 3°. Quelle est la meilleure manière d'y réussir ? Sujet important , dans un siècle où le goût de l'étude semble par-tout s'être refroidi. « Il n'y a plus d'études » que par extraits , dit si bien le célèbre » Ganganelli. Pourvu qu'on ait l'épiderme des sciences , on se croit un grand » Docteur. Je ne fais pas où cela nous mènera ; mais je crains bien que nous ne retombions insensiblement dans l'ignorance du dixième siècle ».

L'Ami philosophe & politique ; Ouvrage où l'on trouve l'essence , les espèces ,

136 MERCURE DE FRANCE.

les principes, les signes caractéristiques, les avantages & les devoirs de l'amitié : l'art d'acquérir, de conserver, de regagner le cœur des hommes. A Paris, chez Dumoulin, Libr. au bas du Pont St Michel.

Rien de si essentiel pour l'homme destiné à vivre en société, que de bien connoître ce que l'on appelle amitié, & de tirer de cette liaison si douce, tous les avantages qui peuvent en résulter.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul,
» dit le plus éloquent de tous les Mora-
» listes ; les ames humaines veulent être
» accouplées, pour valoir tout leur prix ;
» & la force unit des amis, comme
» celle des lames d'un aimant artificiel
» est incomparablement plus grande que
» la somme de leurs forces particulières.
» Divine amitié ! c'est là ton triomphe....
» Rien n'a tant de poids, dit-il dans un
» autre endroit, sur le cœur humain,
» que la voix de l'amitié bien reconnue ;
» car on fait qu'elle ne nous parle jamais
» que pour notre intérêt. On peut croire
» qu'un ami se trompe, mais non qu'il
» veuille nous tromper. Quelquefois on
» résiste à ses conseils, mais on ne les
» méprise pas.

» L'attachement peut se passer de retour :
 » jamais l'amitié. Elle est un échange ,
 » un contrat comme les autres ; mais elle
 » est le plus saint de tous. Le mot d'ami
 » n'a point d'autre corrélatif que lui-
 » même. Tout homme qui n'est pas l'ami
 » de son ami , est très-sûrement un four-
 » be ; car ce n'est qu'en rendant ou fei-
 » gnant de rendre l'amitié , qu'on peut
 » l'obtenir ».

L'Auteur de ce nouveau traité de l'amitié a eu raison de croire qu'on pouvoit encore en parler après les Sénèque , les Plutarque , les Cicéron , les Sicy. On trouvera dans son Ouvrage des réflexions qui ont échappé aux autres Moralistes , & sur-tout une saine métaphysique , si précieuse dans le siècle où nous vivons. Il ne se borne pas à découvrir jusqu'aux nuances les plus légères de cette belle passion , qui unit les hommes entre-eux , & qui fait le bonheur de leur vie. Il remonte jusqu'à l'origine des premiers mouvemens de l'ame , & distingue l'amour-propre bien entendu , qui est naturel & essentiel à l'homme , de celui qui est essentiellement vicieux , parce qu'il ramène tout à soi , & qu'il ne consulte en rien la loi primordiale , qui

138 MERCURE DE FRANCE.

nous conduit à l'Être-Suprême, la fin de tout, comme il en est le principe, & qui nous prescrit de regarder tous les hommes comme nos frères, à qui on ne doit jamais cesser de souhaiter & de faire du bien. « Dieu ne favorise t-il pas notre » amour propre, dit cet Auteur, quand » il nous ordonne d'aimer notre prochain » comme nous-mêmes? Ce qui est la » règle de notre charité pour nos frères, » peut-il être dérégulé? Dieu engage notre » amour propre à la pratique du bien par des » promesses & des menaces. Il veut donc » nous faire entendre que la meilleure » façon de nous aimer nous-mêmes est » de faire ses volontés. N'opposons pas » l'amour de nous-mêmes bien réglé, à » l'amour de Dieu. Aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même comme il faut; & s'aimer soi-même comme il faut, c'est aimer Dieu. L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de nous-même... Je poursuis par tout l'intérêt de l'amour-propre, & je le trouve toujours innocent, quand il est bien entendu. Je vois des hommes qui font métier de penser, de donner des leçons de sagesse, de faire la guerre aux préjugés, mettre leurs noms à la tête de leurs écrits. Je

» vois des Artisans habiles graver les
 » leurs sur ceux de leurs ouvrages qu'ils
 » jugent les meilleurs. Le Laboureur,
 » sous le chaume, pleure son fils unique,
 » qui n'eût hérité de lui que sa misère,
 » mais qui eût fait revivre son nom. Le
 » Navigateur hardi se console de ses tra-
 » vaux pénibles & des dangers affreux
 » auxquels il s'expose, en laissant son
 » nom à quelques îles inconnues avant lui.
 » Je lis dans les cieux les noms de ceux qui
 » se sont appliqués à découvrir & à faire
 » connoître les astres. Enfin, jusques
 » dans les bras destructeurs de la mort,
 » je trouve des noms, conservés en dépit
 » de sa rigueur, sur la pierre & sur l'ai-
 » rain. Que veut dire ce penchant géné-
 » ral des hommes à se tirer de l'oubli ?
 » Pour moi, je crois que c'est une image
 » & un gage naturel de l'immortalité que
 » Dieu nous promet, & que c'est pour
 » nous garantir en quelque façon sa pa-
 » role, qu'il a inspiré ce desir à toute la
 » nature pensante ».

L'Auteur de l'Ouvrage que nous an-
 nonçons, avoue qu'il n'a pas suivi avec
 exactitude la génération la plus immé-
 diate des idées, & qu'il s'est contenté
 quelquefois de nuancer légèrement les

transitions. Il a voulu omettre les pensées triviales & insipides, qui forment ordinairement la liaison des paragraphes ; il a mieux aimé faire des découvertes nouvelles que de présenter les anciennes, & dérober à la philosophie & à la politique, tout ce que ces sciences ont de plus analogue à la matière qu'il traite. Si la marche n'est pas toujours également réglée & suivie dans ces sortes d'excursions, il en résulte au moins des réflexions neuves & une variété qui plaît toujours au Lecteur. Cet Ouvrage facilite l'étude de soi-même, & apprend en même temps à discerner & apprécier les qualités des autres. L'ami éclairé & vrai ne suit jamais l'instinct seul ; il n'engage jamais son cœur témérairement ; il porte devant lui le flambeau de l'expérience & de la philosophie ; il s'arrête, il discute, il examine. Il met à profit toutes les connoissances qu'il a prises dans l'étude de l'homme, avant que de se livrer aux doux sentimens de l'amitié ; enfin, il veut connoître avant que d'aimer, de peur d'être dupe & de faire de fausses démarches.

Si le cœur fait un choix, la raison l'examine ;

C'est elle qui le fixe & qui le détermine;
 Et le penchant du cœur, conduit par la raison,
 Est ce qui des amis forme la liaison.

C'est ainsi que l'Abbé de Villiers s'exprime sur la prudence qui doit diriger l'amitié. Si la morale de ce Poëte est bonne, sa poésie ne ressemble en rien à celle de l'Ecrivain qui a le mieux su embellir la morale & même la métaphysique.

Pour les cœurs corrompus, l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! Félicité parfaite !

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
 Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis ;

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
 Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,

Multiplier son être & vivre dans autrui.

Défense de la doctrine de l'Eglise sur le Jubilé, ou Entretien d'Eudoxe & d'Erigene sur les Indulgences. Par M. Massuau, ancien Maire d'Orléans. Nouvelle édition. A Orléans, chez

142 MERCURE DE FRANCE.

Courret de Villeneuve, Imprimeur du
Roi.

Cet Ouvrage est une réponse faite aux Auteurs de deux pièces intitulées : 1°. *Lettre d'un Curé de campagne à un de ses Confrères, sur le Jubilé*; 2°. *Lettre d'un Curé, pour répondre à la Lettre de son Confrère sur le Jubilé*. Ces deux écrits réduisoient presque à rien la valeur des Indulgences, depuis la cessation des pénitences canoniques. Ils sont réfutés d'une manière simple & victorieuse dans la brochure. L'Auteur éclaircit la matière des Indulgences, en combattant ses Adversaires avec la modération qui convient à la vérité. On est surpris de voir qu'un Laïc qui a passé la plus grande partie de sa vie dans l'exercice des charges publiques, employe, avec autant de succès, les armes de la théologie.

Cette doctrine consolante, que des Novateurs ont cherché à obscurcir, un Prélat respectable * vient de l'établir dans son Mandement sur le Jubilé, d'une manière lumineuse & éloquente. Après avoir rappelé tout ce qui peut donner

* Monseigneur l'Evêque de Lescar.

de justes idées sur la nature, l'origine, les effets de l'indulgence, qui n'est qu'une suite & l'exercice du pouvoir qu'a l'Eglise de remettre & de retenir les péchés; il exhorte ses ouailles à puiser dans ce trésor de grâces & de commisération, & à remplir, pour cet effet, les conditions préalables, qui peuvent seules leur en faire recueillir le fruit. » Ne » nous flattons pas, dit-il, M. T. C. F. » que pour remporter le prix, ce soit » allez d'entrer dans la carrière; qu'il » suffise de s'être accusé pour être absous, » d'être absous pour être justifié, & » d'avoir accompli quelques œuvres prescrites pour n'avoir plus rien à expier.

» L'indulgence est une grâce qui ne » s'accorde qu'au pécheur converti, & » qui le suppose déjà dans le chemin de » la justice; mais l'homme juste ne s'enfante point sans douleur; la pénitence ne sera jamais qu'un baptême laborieux..... L'essentiel de cette vertu, » le difficile de son grand ouvrage, c'est » que le pécheur soit converti; l'essentiel de ses œuvres, c'est que le pécheur soit puni & que Dieu soit vengé. » L'Eglise regrette sans doute ces heureux temps où le coupable se dénon-

144 MERCURE DE FRANCE.

„ çant lui-même, s'avançoit au devant
 „ du châtiment, & sollicitoit la pénitence
 „ comme les pécheurs d'aujourd'hui la rejettent. Mais en les regret-
 „ tant, ces temps heureux, elle les rap-
 „ pelle; elle entend qu'à ces peines
 „ légères, dont sa clémence veut se con-
 „ tenter, vous en ajoutiez de votre choix,
 „ qui suppléent à ce qui leur manque;
 „ que vous entriez dans une sainte indi-
 „ gnation contre le péche, pour le punir
 „ autant qu'il le mérite; & que plus elle
 „ ménage votre foiblesse, moins vous
 „ abusiez de sa condescendance... Mais
 „ malheur à vous-même, si, par un juste
 „ jugement de Dieu, vous trouvez le
 „ prévaricateur que vous cherchez, un
 „ de ces hommes imbus d'une fausse sa-
 „ gesse, animés d'un faux zèle, parés
 „ d'un vain dehors de vertu, qui possé-
 „ dant l'art funeste d'applanir les fausses
 „ routes, d'élargir les consciences, de
 „ calmer les remords, vous justifiera sans
 „ vous connoître, presque sans vous en-
 „ tendre, & qui, de votre juge devenu
 „ votre complice, marchera à vos côtés
 „ dans le chemin qui conduit à l'abyfme,
 „ & s'y précipitera avec vous... Ministres
 „ de la pénitence, qui veillez aux bar-
 „ rières

» rières du sanctuaire, écarter ces pro-
 » fanes qui voudroient les franchir ;
 » qu'ils frappent à la porte , mais
 » qu'ils ne la brisent pas ; qu'ils se pré-
 » sentent à l'entrée du Temple, mais
 » qu'ils n'avancent pas ; qu'ils deman-
 » dent avec humilité, qu'ils attendent
 » avec patience, qu'ils sollicitent par
 » leurs œuvres la grâce dont le dépôt est
 » remis entre vos mains.

» Si le ciel, dans sa miséricorde, vous
 » adresse un pécheur touché des premiers
 » traits de la grace, & qui, plus foible
 » que méchant, combat & cède, se re-
 » lève & retombe, vaincu par la force
 » de l'habitude du penchant ; tendez-lui
 » une main secourable, soutenez ses pre-
 » miers pas, mêlez la force & la dou-
 » ceur ; en lui appliquant la rigueur de
 » votre ministère, qu'il sente vos entrai-
 » les s'émouvoir ».

Après avoir rappelé les paroles de la
 Lettre Encyclique , où le Pape Pie VI
 décrit de la manière la plus forte & la
 plus touchante, les maux de l'Eglise, le
 Prélat ajoute ces paroles : » Nous ne crai-
 » gnons pas, M. T. C. F., que les efforts
 » de l'Enfer prévalent jamais contre
 » l'Eglise, & tendent vaines les pro-

146 · MERCURE DE FRANCE:

» messes de son auteur; nous craignons
» que le flambeau de la foi ne change
» de place, que le Royaume de Dieu,
» établi parmi vous, ne vous soit ôté,
» & ne passe à d'autres Peuples, qui en
» connoîtront mieux le prix ».

Cette vérité effrayante a toujours été présentée aux Fidèles, sur-tout dans les crises propres à réveiller le zèle des Pasteurs. M. de Fénelon, dans son sermon prêché le jour des Rois, s'exprime ainsi :
« Que sont-elles devenues ces fameuses
» Eglises d'Alexandrie, d'Antioche, de
» Jérusalem, de Constantinople, qui en
» avoient d'innombrables sous elles ?
» Que reste-t-il sur les côtes de l'Afrique ?
» L'Angleterre rompant le lien
» sacré de l'unité... Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, & qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.
» L'Eglise, il est vrai, répare ses pertes, de nouveaux enfans qui lui naissent au-delà des mers, essuyent ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité; & nous, qu'avons nous, M. F., sinon des menaces qui nous montrent à chaque

» pas l'abyfme ouvert fous nos pieds ?
 » Le fleuve de la grace ne tarit point , il
 » eft vrai ; mais fouverit , pour arrofer
 » de nouvelles terres , il détourne fon
 » cours , & ne laiffe dans l'ancien canal
 » que des fables arides. La foi ne s'étein-
 » dra point , je l'avoue : mais elle n'eft
 » attachée à aucun des lieux qu'elle
 » éclaire ».

M. l'Archevêque de Lyon ne s'eft pas borné à nous mettre fous les yeux ces menaces terribles , renfermées dans les Livres Saints. Il nous y fait auffi envoir les promeffes confortantes faites à l'Eglife pour les derniers temps. Il nous annonce dans fa dernière Inftruction Pastorale , dont on multiplie de toute part les éditions , l'heureufe époque du retour d'Ifraël , qui doit « être celle d'un grand
 » renouvellement dans l'Eglife ; & , pour
 » nous fervir des expreffions même de
 » Saint Paul , *d'une heureufe réfurreôion*.
 » Nous devons auffi attendre ce mo-
 » ment , dit ce Prélat , avec une ferme
 » efpérance , & le hâter par nos gémiffe-
 » mens & nos prières.... Car , fuivant
 » la doctrine de Saint Paul * , quoique
 » les Juifs foient maintenant ennemis ,

* Inftruction Pastorale ; 24 Décembre 1762.

» par rapport à l'Evangile qu'ils ont re-
 » jetté, & à cause de nous autres Gentils,
 » qui avons été substitués à leur place,
 » ils n'en recueilleront pas moins un
 » jour les effets les plus abondans de la
 » grace. Lorsque le bandeau qu'ils ont
 » à présent sur les yeux sera ôté; lors-
 » que déplorant le crime de leur incréd-
 » dulité, & touchés d'une vive com-
 » ponction, ils tourneront leurs regards
 » sur celui qu'ils ont percé; lorsque,
 » selon l'expression de l'Apôtre, ils se-
 » ront entés sur la tige d'olivier-franc
 » des Patriarches, dont ils sont les bran-
 » ches naturelles; lorsqu'enfin comme
 » le petit nombre d'entre eux que Dieu
 » s'est réservé à la naissance du Christia-
 » nisme, a été la richesse du monde,
 » le corps entier de la Nation, éclairé,
 » converti & sauvé par une foi vive,
 » deviendra la ressource & le renouvel-
 » lement du monde entier ».

Œuvres complètes d'Alexis Piron, pu-
 bliées par M. Rigoley de Juvigny,
 Conseiller Honoraire au Parlement de
 Metz, de l'Académie des Sciences &
 Belles-Lettres de Dijon; 7 volumes
 in-8°. A Paris, de l'Imprimerie de
 Michel Lambert, rue de la Harpe,

J U I L L E T. 1776. 149
près St Côme. Avec approb. & privil.
du Roi.

On a donné dans cette collection toutes les *Pièces que M. Piron a fait jouer sur le Théâtre François*, & dans le même ordre qu'il les publia, avec de nouvelles Préfaces, en 1758. On y a ajouté une Pastorale lyrique en un acte, intitulée *la Fausse Alarme*, & la Comédie de l'*Amant mystérieux*.

M. Piron travailla d'abord pour les Théâtres de la Foire, & sur tout pour celui de l'Opéra Comique, spectacle qui avoit alors la plus grande vogue, par la gaieté & la malignité du vaudeville, qui en étoit l'ame. Les *Opéra comiques* de ce Poète n'avoient point encore été imprimés, & c'est pour la première fois qu'ils voient le jour; quoiqu'ils ne soient pas tous également bons & de la même force, l'Editeur a cru n'en devoir rejeter aucun, parce que ces productions ne sont pas, dit-il, assez sérieuses pour influencer sur la réputation de l'Auteur, qui ne les a pas regardés lui même comme des titres propres à l'établir.

Les *Contes* ne sont pas la partie la moins intéressante de ce recueil. M.

G iij

Piron, ajoute son Editeur, a excellé dans ce genre, où il est le seul qui approche de la Fontaine, sans être son imitateur. Sa manière de raconter est à lui; il n'a pas les heureuses négligences de son inimitable Prédécesseur; mais il en a toutes les grâces & toute la naïveté.

Ce qu'on a dit des Contes de M. Piron doit s'appliquer, continue l'Editeur, à ses *Epigrammes*. « Je les ai toutes
 » rassemblées avec soin; j'autois voulu
 » pouvoir supprimer entièrement celles
 » qui sont dirigées contre quelques Au-
 » teurs estimés; mais outre qu'elles sont
 » trop connues, & que l'on m'autoit
 » reproché mon infidélité; une raison
 » plus forte m'a déterminé à les insérer
 » toutes dans cette édition. Je n'ai pas
 » voulu enhardir la haine, la vengeance
 » ou l'audace de quelques Ecrivains ob-
 » curs, lesquels se feroient joués de la
 » crédulité du Public, en lançant leurs
 » traits à l'abri du nom de Piron ».

Quant aux *Poësies fugitives* de M. Piron, quoiqu'elles soient en grand nombre, il y en a très-peu de connues. La légèreté, l'aisance, l'harmonie, les grâces les caractérisent presque toutes. Il est, dit M. R. de J., agréable dans ses *Epîtres*,

sublime dans ses *Odes*, plein de force & de choses dans ses *Poèmes divers*. Il a parcouru tous les genres, & jusques dans ses *Chansons*, tout est marqué au coin du génie.

La *Traduction des sept Pseaumes de la Pénitence*, termine les Poésies de M. Piron; elle ne se ressent point de l'âge avancé dans lequel il l'a composée. Elle est encore animée, suivant l'Editeur, par ce feu poétique qu'il a conservé, pour ainsi dire, jusqu'au dernier moment de sa vie.

Enfin, on a ajouté à cette collection quelques *Productions en prose* de M. Piron, dont plusieurs sont déjà connues, & ont été bien reçues du Public.

Indépendamment des Ouvrages que nous venons de citer de M. Piron, l'Editeur a ajouté, dans ce recueil, un discours préliminaire, dans lequel il rend compte de son travail & de ses motifs; avec la vie d'Alexis Piron, & quelques notes critiques, historiques & littéraires.

La partie typographique de cette édition est bien exécutée, sur de beau papier, & fait honneur aux presses de M. Lambert. Nous espérons pouvoir revenir.

G iv

152 MERCURE DE FRANCE.

sur cette collection très remarquable & très-variée.

Shakspeare, traduit de l'Anglois, dédié au Roi. Tomes I & II in-8°. Par MM. le Comte de Catuelan, le Tourneur & Fontaine Malherbe. Ceux qui n'ont pas souscrit, peuvent se procurer cet Ouvrage chez la veuve Duchesne, le Jay & Cloufier, Libraires, rue Saint Jacques; Musier, rue du Foin; Nyon, rue St Jean-de-Beauvais; Lacombe, rue Christine; & Ruault, rue de la Harpe.

On annonce aussi une souscription de cent-quatre-vingt une gravures, par les meilleurs Artistes (MM. le Bas, Aliamet, Saint-Aubin, le Mire, Prevost, Choffard, de Launay, &c. sur les dessins de M. Moreau) pour orner chaque acte des trente six Pièces de Shakspeare. On payera en souscrivant, pour la première livraison de seize planches, 12 livres; pour la seconde livraison 15 liv. &c. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin d'Août de cette année, chez M. le Tourneur, rue Notre-Dame des Victoires; & chez les Libraires ci-dessus.

Ces deux premiers volumes contiennent *Othello*, ou le More de Venise, Tragédie ; la *Tempête*, Tragédie dans le genre de Féerie ; & la *Mort de Jules-César*.

Shakespéare est un génie libre, qui n'a jamais voulu s'asservir ni aux modèles des Anciens, ni aux loix du Théâtre ; il a étudié la Nature, & l'a imitée avec une franchise heureuse & souvent imposante. Il a connu le cœur humain, & en a fondé toute la profondeur. Ce Poëte est d'autant plus étonnant, qu'il a créé son art ; & que, sans guide, sans secours, il s'est frayé une route nouvelle, dans laquelle il a marché à pas de Géant. On sent combien il étoit difficile de faire connoître & de saisir dans une traduction, la beauté sauvage & fière d'un tel homme. Nous offrons, disent les Traducteurs, Shakespéare lui-même, avec ses imperfections, mais dans sa grandeur naturelle ; jusqu'ici on ne l'avoit montré que dans une sorte de travestissement ridicule, qui défiguroit ses belles proportions.

Il est sans doute difficile d'analyser Shakespéare ; il faut lire ses Ouvrages pour s'en faire une idée. Louer ce Poëte

Gv

154 MERCURE DE FRANCE.

par des citations isolées, ce seroit, comme on le remarque dans le discours préliminaire, imiter le Pédant d'Hiéroclès, qui ayant une maison à vendre, en portoit sous son manteau une pierre, qu'il présentoit comme l'échantillon de sa maison. Cependant nous ne devons pas nous contenter de cette simple annonce, & nous nous proposons de revenir sur cet Ouvrage, & de le faire connoître dans un extrait plus développé.

La science & l'art de l'équitation démontrées d'après la nature, ou Théorie & pratique de l'équitation, fondées sur l'anatomie, la mécanique, la géométrie & la physique. Par M. Dupaty de Clam, ancien Mousquetaire, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux.

Solertia crevit

Artibus & secere gradum melioribus artis.

Savary. Hippodromi leges.

In-4^o. avec fig. prix br. en carton, 18 liv. per. pap. & 36 liv. en gr. pap. A Paris, de l'Imprimerie de Fr. Ambr. Didot, rue Pavée St André.

Ce Traité de l'art de l'équitation est le plus approfondi, le mieux raisonné, celui qui est fondé sur les principes les plus certains, sur les loix même prescrites par la nature. M. Dupaty a fait concourir les connoissances qu'il a des sciences, à la démonstration en quelque sorte de sa méthode.

Tant que la pratique manuelle, dit M. D., a été le seul talent de l'Ecuyer, parce que l'ignorance étoit générale, on pouvoit lui pardonner son peu d'érudition; mais depuis que les arts perfectionnés ont porté la lumière par-tout, depuis que l'on a commencé à raisonner sur tout, pourquoi n'exigeroit-on pas des hommes de cheval qu'ils soient instruits de ce qui peut accélérer leurs progrès? Il est malheureux pour les Elèves, qui desirerent d'opérer avec jugement, & d'être dirigés d'après des principes réfléchis, qu'aucun livre ne leur facilite les premiers pas, pour les conduire à voir la nature en Ecuyers; car la parfaite connoissance de l'anatomie de l'homme & du cheval, l'étude des loix, du mouvement, de la physique, &c. sont d'un foible secours, si on ne les accompagne des observations relatives à l'art dont il

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

s'agit. Une pratique ancienne & réfléchie a dû fixer les points de vue qui conviennent à l'équitation, & l'homme instruit a dû se former un système dont l'ensemble soit la nature même, & dont toutes les parties seront les faits particuliers qui la composent. La meilleure méthode sera donc celle qui n'aura rien d'arbitraire, & dans laquelle on rendra raison de tout, en employant ce que l'on sait déjà des faits de la nature, que personne ne conteste ; elle sera courte, simple & très-facile à mettre en usage.

Tel est le plan fidèlement suivi dans ce Traité.

L'étude de l'anatomie de l'homme & du cheval, donne les principes de l'équitation. Celle de l'homme prescrit les règles de sa position, de ses mouvemens & de ses actions à cheval. Aussi dans la première partie du premier livre, qui traite de la théorie relativement à l'homme, M. Dupaty s'est uniquement occupé de ce qui contribue à sa sûreté, à sa tenue sur l'animal. Dans la seconde partie, il établit, d'après la construction de l'homme, les moyens de lui apprendre à monter à cheval, & à opérer d'une manière qui soit facile pour lui & utile pour l'animal.

J U I L L E T. 1776. 157

Dans le second livre, M. D. considère le cheval indépendamment de l'équitation. Il traite de sa beauté & de sa bonté, du mécanisme de ses mouvemens, de sa conformation, de ses sensations, de la bonne attitude de ses membres, en un mot de tout ce qui peut donner des principes pour son éducation. Il cherche à le faire bien connoître avant que d'enseigner à le dresser. Enfin, M. D. après avoir exposé ce qui fait le cheval dans l'état de nature, après avoir développé toutes les observations qui ont dirigé le choix de sa méthode, enseigne les opérations par lesquelles on assouplit le cheval, & par lesquelles on le conduit à une parfaite obéissance.

La science de l'équitation est exposée dans cet Ouvrage & démontrée en rigueur. Tous les articles sont liés entr'eux par une chaîne de principes & de conséquences qui se suivent & se fortifient graduellement. Des figures dessinées avec précision, ajoutent encore à l'intelligence de cet excellent Traité. Il est précédé par un discours lu par M. Dupaty à sa réception à l'Académie de Bordeaux, sur les rapports de l'équitation avec l'anatomie, le mécanisme, la géométrie & la physique.

Recueil des Pièces relatives à la députation des Etats de Béarn; imprimé par ordre des Etats & aux frais de la Province.

Ce recueil renferme les Lettres Patentes du Roi, contenant l'acte du serment que Sa Majesté a fait aux Députés des trois Ordres du Pays de Béarn, & de celui que les Députés ont prêté à S. M. comme Seigneur Souverain de Béarn, au nom de la Province; & le procès-verbal de la Députation, avec les discours prononcés au Roi & à la Famille Royale par M. l'Evêque de Lescar, qui portoit la parole. Nous allons rapporter le discours que ce Prélat adressa au Roi, qui lui en témoigna sa satisfaction de la manière la plus sensible. Nous rapporterons aussi le discours à la Reine.

A U R O I.

« Sire, vos fidèles Sujets de la Souveraineté de Béarn suivent le sang de leurs anciens Maîtres; ils viennent révéler sur le Trône où vous êtes monté, la postérité du grand Henri, recevoir de votre

bouche le serment que ce Roi, l'ami de son Peuple, fit à nos pères, & jurer à Votre Majesté l'obéissance & l'amour dont nous avons hérité pour votre Personne sacrée ».

» Nos vœux, Sire, hâtoient ce moment désiré ; & sitôt que Votre Majesté eût fait entendre que ses fidèles Sujets de la Souveraineté de Béarn pouvoient voter pour le choix de leurs Représentans, une joie vive s'empara de tous les cœurs ; & , dans le premier transport, on eût dit que Votre Majesté venoit elle même recevoir notre hommage, ou que le grand Henri, reparoissant au milieu de son Peuple, vouloit jurer de nouveau la confirmation de nos loix & de nos privilèges ».

» La première de ces loix, Sire, & la seule qui n'ait pas besoin du concours de votre autorité, c'est l'amour de nos Maîtres ; le plus beau de nos titres, c'est celui de vos premiers sujets ; le plus précieux de nos droits, celui d'offrir à Votre Majesté, comme un don volontaire, la meilleure portion de nos biens, & de devoir à votre protection la jouissance paisible du reste ; d'être jugés selon nos loix & par nos Juges ; de combattre

pour la défense de nos foyers, sous les enseignes de la patrie & sous les yeux de nos Concitoyens ».

» Sire, des montagnes nous séparent de nos voisins; le sang & les traités nous unissent; Votre Majesté n'aura jamais besoin de notre courage, mais nous aurons sans cesse besoin de votre protection. Eloignés des regards du Souverain, depuis que nous faisons portion d'un grand Empire, nous craignons de n'être plus connus de nos Maîtres; nos maux sont vus de loin, nos plaintes parviennent tard.... Un fléau destructeur se répand sur nos campagnes, porte la désolation pour le moment & pour l'avenir; l'homme a perdu le compagnon de ses travaux, l'instrument nécessaire de sa culture. L'inclemence du ciel se joint à la mortalité, & nous ravit un reste d'espérance; la terre en deuil n'offre plus à ses habitans, que la triste nécessité de périr ou de chercher une autre Patrie; mais Votre Majesté s'attendrit sur leur sort, & bientôt ils cesseront d'être à plaindre; ranimé par vos dons, le courage a remplacé la force; l'homme a fait lui seul un travail qu'il commandoit aux animaux; nos champs, trempés de nos

ſueurs, ſe couvrent encore d'une moiſſon, & donnent le temps à vos nouveaux bienfaits d'arriver au ſecours de notre indigence ».

» Depuis dix ans, Sire, nous regrettons nos Magiſtrats frappés du coup qui préludoit au renverſement de la Magiſtrature entière. Votre Majesté, en fixant ſes regards ſur les débris des Tribunaux épars dans ſon Royaume, n'a pas oublié ſa Souveraineté de Béarn; elle n'a pas voulu qu'à côté du berceau de Henri IV, on vit un monument des malheurs de la France. Votre Edit du mois d'Octobre dernier va chercher dans leur retraite les anciens Miniſtres des loix, les ramène dans le ſanctuaire de la Juſtice, & les rend aux vœux de leurs Concitoyens ».

» Sire, vous êtes Roi par le droit de votre naiſſance, vous réglez par les bienfaits, & vous voulez ajouter encore à tant de titres, les liens ſacrés du ſerment; nous jurons, Sire, d'aimer, de ſervir de nos biens & de notre ſang un Roi qui ſe montre le père de ſes ſujets, qui reſpecte leurs droits, qui ne cherche point à étendre les ſiens, & qui ſe croit aſſez grand, ſi les Peuples ſont heureux ».

162 MERCURE DE FRANCE.

» Nos zélés Compatriotes répandus dans la Capitale, se joignent à nous, Sire, pour vous répondre de nos Concitoyens absens; ceux-là, retenus dans le sein de leur patrie, ne s'occupent pas moins de ce grand jour; & maintenant, les yeux tournés vers votre Trône, les mains levées vers le Ciel; ils lui adressent les mêmes vœux, font les mêmes sermens, & partagent l'attendrissement de cette cérémonie.

» Nos pères se souviennent à peine d'en avoir vu une pareille: puissent nos neveux, Sire, n'en jamais voir de semblable, & la laisser attendre à la dernière postérité ».

A. L. A. R. E. I. N. E.

» Madame, vos sujets de la Souveraineté de Béarn partagent, avec la France, la gloire de vous obéir: mais ils envioient aux Peuples qui vous environnent, le bonheur d'être vus de Votre Majesté; admis en votre présence, ils contemplent l'auguste Fille des Césars, partageant le Trône de leur Henri. Si l'éclat dont brille Votre Majesté les intimide, le charme de votre bienfaisance

J U I L L E T. 1776. 163
& de votre affabilité les rassure ; ils
croient voir leurs anciens & premiers
Maîtres , qui s'offroient aux regards de
nos pères sous la seule garde de l'amour
& du respect ; enhardis par cette ressem-
blance , ils osent présenter à vos yeux le
tableau de leurs calamités. D'un regard ,
Votre Majesté suspend le sentiment de
leurs maux ; d'une parole , Elle les fera
finir. Heureux de tenir tout de vos mains
bienfaisantes , ils se pareront des dons
de Votre Majesté , & seront toujours
plus sensibles à votre bienveillance qu'à
vos bienfaits ».

Traité sur la Cavalerie , par M. le Comte
Drummond de Melfort , Maréchal-
de Camp ès Armées du Roi , & Ins-
pecteur-Général des Troupes Légères.
A Paris , de l'Imprimerie de Guillaume
Desprez , Imprimeur ordinaire du Roi
& du Clergé de France , rue S. Jacques ,
1776 , 2 vol. *in-fol.* , très bien imprimés ,
dont un sur papier grand-raisin ,
avec beaucoup de planches gravées :
prix 120 liv.

Cet ouvrage est un des plus beaux
monumens , que le génie & l'esprit d'ob-

servations aient consacré à l'honneur de la nation, à l'utilité de la jeune noblesse, à la connoissance de la Cavalerie, & au progrès de la science de la guerre. C'est un Traité raisonné qui réunit tout ce qu'un homme, à commencer depuis le simple Cavalier jusqu'au Lieutenant-Général, doit indispensablement savoir pour être en état de faire son service & de s'y distinguer. Nous ne pouvons mieux faire connoître cet ouvrage important, qu'en nous servant de l'esquisse simple & fidèle qui en est tracée dans le Prospectus.

Cet ouvrage embrasse également toutes les connoissances qui peuvent être utiles au service journalier des Cavaliers, en temps de paix & en temps de guerre, ainsi qu'à celui des Officiers supérieurs & autres.

Il comprend en outre des détails sur la composition qu'on juge la plus solide à donner à un Escadron, ainsi qu'à un Régiment; après quoi l'on traite, dans le plus grand détail, tous les principes sur lesquels la plupart des Officiers de Cavalerie diffèrent d'opinions, & cela d'une manière d'autant plus satisfaisante, que, pour rendre les choses plus frap-

pantes , les planches dont ce Traité est enrichi , au moyen des hommes à cheval qui y sont vus en action , représentent , d'un côté , un Escadron agissant , d'après l'un des principes qui sont en discussion ; & vis-à-vis , en opposition , un autre Escadron manœuvrant sur les principes que l'on préfère ; & de la supériorité desquels on donne la preuve dans le discours ; ce qui joint à la démonstration dont le tableau fournit l'exemple , met ce travail à la portée de tout homme , non-seulement du métier , mais de ceux même qui n'autoient que du bon sens & des yeux.

Après avoir discuté tous les objets sur lesquels le sentiment des Officiers de Cavalerie est partagé , on approfondit également tous les principes des manœuvres de détail , pour un ou plusieurs Escadrons , auxquels on juge que la Cavalerie ne peut mieux faire que de s'exercer pendant la paix.

De ces détails , qui font la seconde partie de ce Traité , & qui ne sont que la théorie du métier , on passe dans la troisième & dernière à ceux des opérations de la Guerre , tels que sont les Camps , les Grandes-Gardes , les con-

vois défendus ou attaqués, les dispositions d'arrière Gardes composées de Troupes mêlées, les détachements, les embuscades, les découvertes, les déploiements de colonnes, les reploiements de ligne, les marches en bataille, les combats enfin d'une aile entière de Cavalerie; tous sujets appuyés de principes & des exemples qu'offrent les différents tableaux où ils sont exposés, & dans le dessein desquels on a mis assez de correction & d'exactitude, pour qu'on puisse dire que ce sont autant de démonstrations.

Enfin, on peut ajouter que ce travail est le fruit de quinze campagnes de guerre, faites sans négligence, & le résultat d'une étude suivie de plus de trente années, de la part d'un Officier qui, pendant tout ce laps de temps, n'a pas cessé d'avoir de la Cavalerie à exercer pendant la paix, & d'en avoir de toutes les espèces à conduire à la guerre.

Les Planches dont il est question dans cet ouvrage, sont gravées sur du papier grand-Aigle, de trois pieds de long sur deux pieds de large. Il faut avouer qu'on n'a rien vu jusqu'ici, en fait d'Ouvrages militaires, qui puisse approcher de la netteté & de la clarté dont elles sont.

Elles démontrent d'abord l'Ecole du Manège, où chaque homme est destiné à cheval, dans une attitude aussi exacte qu'elle est analogue à ce qu'on lui enseigne.

Elles embrassent l'instruction, & fournissent l'exemple de toutes les manœuvres qu'il est avantageux à la Cavalerie d'apprendre dans les temps de repos.

Enfin elles représentent une infinité d'actions des plus importantes de la guerre, & dont la vue seule, qui seroit jointe à une beaucoup plus courte explication que celles dans lesquelles on est entré, suffiroit pour instruire, en très-peu de temps, la plupart des Officiers de Cavalerie, qui n'auroient pas eu la possibilité de joindre la pratique à la théorie du métier.

Elles sont au nombre de trente-deux, dont plusieurs renferment chacune quatre tableaux, & elles sont gravées par les plus célèbres Artistes en ce genre.

Il faut aussi faire attention à la belle Estampe servant de frontispice, où l'on a tracé la disposition de deux Armées combattantes, avec des accessoires analogues à la science militaire & à la gloire de la France.

A Paris, ce 1 Mars 1776.

Monsieur, je vous prie de vouloir bien insérer dans le Mercure prochain la traduction ci jointe, d'un article de la Gazette de Milan. C'est l'extrait d'un excellent Ouvrage dont, à la vérité, vous avez déjà parlé, mais auquel, permettez moi de vous le dire, vous n'avez point assez rendu justice. En effet, le Lecteur qui ne connoîtra l'Histoire de l'Astronomie ancienne que par ce que vous en avez dit dans le Mercure du mois de Mai, sera fort éloigné de regarder cet Ouvrage comme le plus parfait que l'on ait jusqu'ici publié sur cette matière; comme un Ouvrage rempli de science & d'érudition, également intéressant par les idées neuves qu'il renferme, & par la manière dont elles sont présentées. Telle est cependant l'idée que l'on doit en avoir, telle est du moins celle que j'allois essayer de faire adopter au Public, lorsque la Gazette de Milan est tombée entre mes mains. J'ai reconnu la plume habile qui a produit l'article que j'ai l'honneur de vous communiquer; & dès-lors, j'ai abandonné mon projet, & préféré à faire connoître au Public le jugement d'un savant illustre & d'un étranger tel que M. l'Abbé Fisi; jugement qui doit sans doute vous paroître moins suspect que celui d'un confrère & d'un ami.

Je suis très parfaitement, Monsieur,

Votre très-humble serviteur, DE CASSINI
Fils, de l'Acad. Roy. des Sciences.

Histoire

Histoire de l'Astronomie ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'Ecole d'Alexandrie; par M. Bailly, Garde des tableaux du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, & de l'Institut de Bologne. Paris, 1775; in-4°. p. 526. (Article de la Gazette de Milan).

L'Auteur de cet Ouvrage avoit mérité un rang distingué parmi les Géomètres, par sa Théorie des Satellites de Jupiter : & son Eloge de Leibnitz l'avoit déjà fait reconnoître pour un des meilleurs Ecrivains de notre siècle. Il nous donne aujourd'hui la première partie de l'Histoire générale de l'Astronomie, contenant les découvertes des premiers siècles.

« J'ai osé, dit-il, dans une lettre qu'il écrit à M. l'Abbé Frizi, regarder comme modernes des Peuples qui datent de trois mille ans avant l'ère vulgaire, & appercevoir au-delà une époque plus ancienne, où les arts & les sciences étoient soigneusement cultivés, & furent ensuite détruits par une grande révolution, qui ne laissa après elle que les débris des connoissances précédemment acquises; & ce sont ces débris qui ont servi de base à la science des Indiens, des Chinois & des Egyptiens ».

Voilà principalement ce que l'Auteur s'attache à démontrer dans le premier livre, qui traite des Inventeurs de l'astronomie & de son antiquité. Il y relève le synchronisme singulier qui se trouve entre les Auteurs & Chronologistes, tant anciens que modernes, qui font tous remonter à 3000 ans avant l'ère vulgaire, les premières observations dont on ait conservé la mémoire. Ce synchronisme

I. Vol.

H

devient plus frappant, si l'on réfléchit aux différentes manières de compter les années, soit par la révolution diurne du soleil en 24 h. soit par celle de la lune en un mois, soit par la durée d'une entière saison, soit par l'intervalle entre les retours d'un solstice à l'autre. Les observations anciennes rapportées par Ptolomé viennent à l'appui de ces conjectures. Une entre-autres marque le lever héliaque de sirius pour la haute Egypte, au quatrième jour après le solstice d'été, ce qui se rapporte & convient à l'an 2550 avant l'ère vulgaire. Or les Caldéens ont commencé à compter les années solaires 2473 ans avant cette ère. Ptolomé rapporte encore un lever héliaque des Pleyades, qui eut lieu sept jours avant l'équinoxe d'automne, ce qui remonte encore à 3000 ans; époque où, selon les Histoires Chinoises & Tartares, vivoit Fohi, qui cultiva l'astronomie & contribua tant à ses progrès. Il est parlé dans les anciens livres Persans d'un temps où quatre belles étoiles répondoient, dans le ciel, aux quatre points cardinaux. Notre Auteur remarque que cette époque remonte encore à 3000 ans avant l'ère vulgaire. Il s'attache ensuite à faire voir que les connoissances astronomiques de ce temps-là, étoient plutôt les débris que les élémens d'une science. Parmi un grand nombre de preuves, il cite le sars caldéen, période de 223 mois lunaires, qui ramène les conjonctions du soleil & de la lune à la même distance du nœud & de l'apogée, & presque au même point du ciel. Ensuite la période luni solaire de 600 ans, que J. D. Cassini a trouvé si exacte, & dont Joseph attribue la découverte aux Patriarches. Or, pour reconnoître une semblable période, il faut au moins en avoir

vu s'écouler deux ; c'est à-dire avoir amassé une suite de 1200 ans d'observations ; & ces observations elles mêmes ont dû nécessairement être précédées d'autres observations préliminaires ; cet argument est repris dans le troisième livre , qui regarde l'astronomie antédiluvienne. L'Auteur y traite plus particulièrement du cycle de 600 ans , d'une ancienne division du zodiaque , & d'une autre période de 144 années , attribuée anciennement aux fixes , à l'occasion de laquelle s'offre une particularité très-curieuse ; c'est que si par le nom d'années dans cette période , on avoit entendu la révolution de 180 années solaires , qui étoient familières & usitées parmi les anciens Tartares , on auroit précisément les 25920 qui , selon nos observations les plus modernes , sont la révolution des fixes , causée par la précession des équinoxes. L'Auteur parle encore des plus anciennes déterminations de l'année solaire , & des premières tentatives sur la mesure de la terre , & de la grandeur de la lune & du soleil.

Le second livre présente le développement des premières connoissances astronomiques : on y suit l'ordre & la gradation avec lesquels l'homme est parvenu peu-à-peu à la connoissance entière du ciel. Les Métaphysiciens nous ont fait connoître l'enchaînement & le développement de toutes nos idées , ou plutôt ils nous ont appris quelques-unes des manières variées & multipliées dont ces idées peuvent successivement s'acquérir. Mais peut être y a-t il plusieurs de ces idées qui se présentent naturellement , sans que l'une dérive de l'autre. Quant aux connoissances astronomiques , la recherche de leur enchaînement est d'autant plus

172. MERCURE DE FRANCE.

intéressante, que ces connoissances subtiles & délicates, sont toujours le fruit de l'observation & du raisonnement.

Le quatrième livre traite des premiers temps immédiatement après le déluge, & de l'astronomie des Indiens & des Chinois. L'Auteur fait voir que les sciences sont descendues du nord au midi, ce qui est absolument contraire à l'opinion reçue jusqu'à présent. En effet, outre l'analogie des fables du Phénix, de Janus, d'Osiris, d'Adonis, &c. l'Auteur cite le Temple que les Chinois ont élevé à Pékin aux étoiles du Nord; les pèlerinages que les Indiens font en Sibérie jusqu'à Selinginskoi; & cette circonstance particulière que l'on lit dans les Ouvrages de Zoroastre, où il est dit que le plus long jour d'été est double du plus court jour de l'hiver, ce qui ne peut avoir lieu que sous la latitude de 49° qui est précisément celle de Selinginskoi.

En parlant de l'astronomie des Indiens, l'Auteur appuie particulièrement sur leurs méthodes du calcul des éclipses, méthodes cachées, réduites à quelques règles pratiques, par le moyen desquelles M. le Gentil est parvenu à calculer deux éclipses aussi exactement qu'avec les Tables de Mayer. Au sujet de l'astronomie des Chinois, l'Auteur cite particulièrement de très-anciennes observations de l'ércile polaire, la construction d'une espèce de sphère, & l'invention des cycles de 12, 19 & 60 ans.

Le cinquième livre regarde l'astronomie des Persans & des Chaldéens; le sixième, l'astronomie des Egyptiens. L'Auteur donne aux Orientaux & aux Chaldéens une supériorité générale sur les Egyptiens; il ne trouve chez ces derniers

que la position des pyramides, la connoissance ancienne de l'année de 365 jours un quart, & la découverte des mouvemens de Mercure & de Vénus, qui supposent la connoissance des méthodes astronomiques. Mais chez les Chaldéens il vante l'antiquité & la continuité de leurs observations, la détermination exacte de la longueur de l'année & des différens mouvemens de la lune, leur période lunisolaire, la connoissance du mouvement des fixes & du cours des comètes.

Les trois autres livres de cet Ouvrage traitent de l'astronomie des Grecs, des Philosophes des sectes Jonienne, Pythagoricienne, Eleatique; de Platon, d'Endoxe & des autres Philosophes. L'Auteur fait voir que tout ce que la Grèce alors pouvoit avoir de connoissances en astronomie, ne lui appartenoit nullement. La fameuse période de Méton, l'obliquité de l'écliptique, la sphère, l'ordre & le mouvement des planètes; elle avoit tout emprunté de l'Egypte ou de l'Asie. Les Grecs n'ont été aucunement observateurs; Méton, Aristote ne font qu'une légère exception. L'Auteur trouve dans l'esprit national des Grecs, la raison du peu de progrès qu'ils ont fait en astronomie: ils s'attachoient plus à inventer des systèmes qu'à rassembler & à observer les faits; plus d'imagination chez eux que de raisonnement.

A tout ceci est jointe une excellente dissertation sur l'origine de l'astrologie; & le livre est terminé par des notes, où se trouvent amplement discutés tous les faits & les détails particuliers qui, dans le cours de l'Ouvrage, auroient interrompu le fil des raisonnemens & des réflexions. Nous regardons en conséquence cet Ouvrage

comme le fruit précieux, non-seulement d'une profonde érudition, mais de la méditation, du raisonnement & du génie : aussi nous désirons vivement que l'Auteur s'acquitte, le plutôt possible, de l'engagement qu'il a contracté vis-à-vis du Public, en donnant incessamment la continuation de l'Histoire de l'Astronomie jusqu'à nos jours.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

Dictionnaire Dramatique, contenant l'Histoire des Théâtres, les règles du genre dramatique, les observations des Maîtres les plus célèbres, & des réflexions nouvelles sur les spectacles, sur le génie & la conduite de tous les genres, avec les notices des meilleures Pièces, le catalogue de tous les Drames, & celui des Auteurs dramatiques; 3 vol. grand in-8°. Prix rel. 15 liv. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine, 1776.

Ce nouvel Ouvrage présente, dans l'ordre alphabétique, tout ce qui a été dit de plus essentiel & de plus intéressant sur le génie & le goût dramatique,

J U I L L E T. 1776. 175
avec des notices suffisantes pour la con-
noissance de toutes les Pièces de Théâtre ,
& un catalogue des Auteurs qui ont écrit
pour la scène ; ce recueil doit être d'au-
tant mieux accueilli , qu'il manquoit dans
le nombre des livres utiles , qu'il n'y en
a point eu sous ce double aspect de la
théorie unie à la pratique du Théâtre ,
qu'il est exécuté avec soin , & qu'il étoit
desiré.

*Lettre du Frère François , Cuisinier du
Pape Ganganelli , sur les Lettres de ce
Pontife , à un Parisien de ses amis ; prix
12 s. chez Monory , Libraire , rue & vis-
à-vis l'ancienne Comédie Française ,
1776.*

On trouve chez Lottin l'aîné , Impr.-
Libr. du Roi , rue St Jacques , au coq &
au livre d'or :

*Instructions sur les principales vérités de
la Religion , & sur les principaux devoirs
du Christianisme ; 1 vol. pet. in-8°. rel.
3 liv.*

*Instructions Chrétiennes en forme de
lectures & de méditations ; 1 vol. petit
in-8°. rel. 3 l.*

H iv

Méthode nouvelle pour apprendre facilement le plain-chant, avec quelques exemples d'hymnes & de prose; par M. Oudoux, Prêtre, Chapelain & Musicien de l'Eglise de Noyon. Seconde édition, revue, corrigée & augmentée.

L'Ecole des Mœurs ou les suites du libertinage, Drame en cinq actes & en vers, représenté à la Comédie Française le 13 Mai 1776. Par M. de Falbaire de Quingey.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt.

HOR.

A Paris, chez la veuve Duchesne, Lib. rue St Jacques; & Ruault, Lib. rue de la Harpe.

Traité théorique sur les maladies épidémiques, dans lequel on examine s'il est possible de les prévoir, & quels seroient les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès; Ouvrage qui a été couronné, en Novembre 1772, par la Faculté de Médecine de Paris, & auquel on a depuis ajouté quelques vues relatives à la pratique; par M. le Brun,

J U I L L E T. 1776. 177
 Docteur en Médecine à Meaux en Brie;
 in-8°. br. 2 l. 8 s. A Paris, chez Didot
 le jeune, Libr. quai des Augustins.

L'Erreur d'un moment, traduit. de
 l'Anglois par Madame ***; in-12. br.
 prix 36 s. A Paris, chez Demonville,
 Impr. de l'Académie Française, rue St
 Severin, aux Armes de Dombes.

*Divi Aurelii Augustini Hipponensis
 Episcopi Confessionum, Libri tredecim; ad
 calcem addita sunt varia lectiones.* A Pa-
 ris, chez Ph. D. Pierres, Impr.-Libr. rue
 St Jacques.

Cette nouvelle édition en latin est
 très-soignée, tant pour la correction que
 pour l'impression; mais ce qui en fait
 le principal mérite, ce sont les variantes
 recueillies d'après les meilleures édi-
 tions, & d'après les manuscrits précieux
 de la Bibliothèque du Roi, de celle de
 Sainte Geneviève, &c. Elles sont en
 très-grand nombre.

Cette édition est de format in-32. &
 se vendra:

maroquin, filets	4 l. 10 s.
veau doré sur tranche, filets,	3 12
reliure ordinaire	2 15

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

En feuilles 2 l. 5 s.

On en a tiré quelques exemplaires sur très-beau papier, avec des cadres de format petit in-18, à la tête duquel sera le portrait de Saint Augustin, supérieurement gravé par M. de Saint-Aubin, Graveur du Roi, d'après le dessin de M. Monnet.

Maroquin, filets 6 liv.

Veau doré sur tranche, filets, 5

En feuilles 4 s.

Les personnes qui desireroient avoir le portrait de Saint Augustin à part, le payeront 1 liv.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

M. DE LA HARPE ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M. Colardeau, y vint prendre séance le Jeudi 20 Juin 1776. Jamais Assemblée ne fut plus nombreuse ni plus brillante. On étoit empressé d'entendre l'homme de Lettres, tant de fois couronné lorsqu'il célébroit de grands talens, exprimer lui-même les sentimens de son cœur, élever sa voix qu'il a consacrée à

la gloire, & justifier enfin le choix de l'Académie. M. de la Harpe a satisfait aux espérances de Public; il a rempli les vœux de toutes les ames honnêtes, & répondu à l'idée qu'il avoit donnée de son éloquence, par le beau discours où il s'acquitte avec tant de noblesse des hommages de sa reconnoissance, où il rend une justice solennelle aux talens qu'il admire, où il répand avec un tendre intérêt des fleurs sur la tombe des deux Académiciens ses prédécesseurs; où il trace, avec autant d'énergie que de vérité, le caractère & les devoirs de l'homme de Lettres. Nous ne rapporterons que quelques morceaux de ce discours, qu'il faudroit citer tout entier.

Voici son début :

« Le talent qui distingue les hommes;
 » le génie qui s'élève au-dessus du talent,
 » la vertu enfin si supérieure à l'un &
 » à l'autre, se réunissant dans un même
 » Sanctuaire, à la voix de la gloire
 » qui les couronne, & sous les auspices
 » de la Patrie qui les appelle;
 » l'amitié, faite pour leur imprimer un
 » plus touchant caractère, resserrant en-
 » core les nœuds de cette union si ho-
 » norable; telle étoit depuis long temps
 » l'idée que je me formois de cette As-

H v j

» semblée , & ce rémoignage que j'aime
 » à vous rendre , vous ne le devez , j'ose
 » le dire , ni aux excusables illusions de
 » la reconnoissance , ni au plaisir si légi-
 » time & si pur , qu'a dû faire naître en
 » moi la réunion de vos suffrages. En-
 » traîné de bonne heure vers les arts de
 » l'esprit & de l'imagination , par ce
 » goût irrésistible qui commande tous
 » les sacrifices , enflammé de cet amour
 » des talents , qui ne peut exister sans
 » quelque enthousiasme , j'ai fait con-
 » noître assez les sentimens qui m'ani-
 » moient. Mes premiers regards se sont
 » tournés vers cette classe d'Hommes
 » choisis , qui me donnoit une idée plus
 » noble de mon état & de mes travaux ,
 » vers ceux chez qui j'ai cru voir la di-
 » gnité des Lettres conservée comme un
 » dépôt dont ils sont responsables à la Na-
 » tion , & qui fait partie de leur propre
 » gloire. J'ai regardé comme le but de
 » mes efforts , cette adoption qui en de-
 » vient aujourd'hui la récompense.

Tel est le tableau qu'il fait d'un homme
 de Lettres.

» C'est celui dont la profession princi-
 » pale est de cultiver sa raison , pour
 » ajouter à celle des autres. C'est dans

» ce genre d'ambition , qui lui est par-
 » culier , qu'il concentre toute l'activité ,
 » tout l'intérêt que les autres hommes
 » dispersent sur les différens objets qui
 » les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'é-
 » tendre & de multiplier ses idées , il re-
 » monte dans les siècles , & s'avance au
 » travers des monumens épars de l'Anti-
 » quité , pour y recueillir , sur des traces
 » souvent presque effacées , l'ame & la
 » pensée des Grands Hommes de tous
 » les âges. Il converse avec eux dans leur
 » langue , dont il se sert pour enrichir
 » la sienne. Il parcourt le domaine de la
 » Littérature étrangère , dont il remporte
 » des dépouilles honorables au trésor de
 » la Littérature nationale. Doué de ces
 » organes heureux , qui font aimer avec
 » passion le beau & le vrai en tout genre ,
 » il laisse les esprits étroits & prévenus
 » s'efforcer en vain de plier à une même
 » mesure tous les talens & tous les carac-
 » tères , & il jouit de la variété féconde
 » & sublime de la nature , dans les dif-
 » férens moyens qu'elle a donnés à ses
 » favoris pour charmer les hommes , les
 » éclairer & les servir. C'est pour lui sur-
 » tout que rien n'est perdu de ce qui s'est
 » fait de bon & de louable ; c'est pour une

182 MERCURE DE FRANCE.

» oreille telle que la sienne que Virgile
 » a mis tant de charmes dans l'harmonie
 » de ses vers; c'est pour un Juge aussi
 » sensible, que Racine répandit un jour
 » si doux dans les replis des âmes ten-
 » dres, que Tacite jeta des lueurs affreu-
 » ses dans les profondeurs de l'âme des
 » tyrans; c'est à lui que s'adressoit Mon-
 » tesquieu, quand il plaidoit pour l'hu-
 » manité, Fénelon quand il embellissoit
 » la vertu. Pour lui toute vérité est une
 » conquête, tout chef-d'œuvre est une
 » jouissance. Accoutumé à puiser égale-
 » ment dans ses réflexions & dans celles
 » d'autrui, il ne sera ni seul dans la re-
 » traite, ni étranger dans la société.
 » Enfin, quel que soit le travail où il
 » s'applique, soit qu'il marche à pas me-
 » surés dans le monde intellectuel des
 » spéculations mathématiques, ou qu'il
 » s'égare dans le monde enchanté de la
 » poésie, soit qu'il attendrisse les hom-
 » mes sur la scène, ou qu'il les instruisse
 » dans l'histoire, en portant ses tributs
 » au Temple des Arts, il ne cherchera
 » pas à renverser ses Concurrans dans sa
 » route, ni à déshonorer leurs offrandes
 » pour relever le prix de la sienne; il
 » ne détournera pas des triomphes d'au-

» trui son œil consterné ; les cris de la
 » renommée ne seront pas pour son ame
 » un bruit importun ; & au lieu que la
 » médiocrité, inquiète & jalouse , gémit
 » de tous les succès , parce que le champ
 » du génie se rétrécit sans cesse à ses foi-
 » bles yeux , le véritable Homme de
 » Lettres , le parcourant d'un regard plus
 » vaste & plus sûr , y verra toujours &
 » un monument à élever , & une place à
 » obtenir.

M. de la Harpe considère ensuite
 l'homme de Lettres dans la retraite ou
 dans le monde. On a beaucoup applaudi
 à la vérité & à la vivacité des traits avec
 lesquels il le représente sous ce double
 aspect.

L'Orateur finit par ces hommages aussi
 » justes que bien exprimés. Je ne crains
 » pas que mes louanges ne paroissent
 » qu'une vaine cérémonie d'usage, ni même
 » un simple tribut de reconnoissance pour
 » les bienfaits que notre jeune Souverain
 » a daigné répandre sur moi. Quel Ci-
 » toyen , quel Patriote ne partageroit pas
 » mes sentimens ? Quel spectacle plus
 » intéressant que la Royauté & la jeu-
 » nesse , que la vertu sur le Trône , assise
 » à côté des grâces ? Je ne m'étendrai

» point sur tout ce que doit déjà la France
 » à un Prince de cet âge , qui n'a parlé
 » aux Peuples que pour leur assurer des
 » soulagemens & des espérances , aux
 » Courtisans que pour leur donner des
 » leçons. Je ne m'arrête que sur un seul
 » point , qui sans doute ne vous aura pas
 » échappé : c'est que sous le Règne de
 » Louis XVI l'autorité a pris un ca-
 » ractère qu'elle n'avoit pas encore eu ,
 » celui de la persuasion ; heureux augure ,
 » s'il est vrai que le pouvoir ne consente
 » à persuader que lorsqu'il est sûr de con-
 » vaincre ! Ce grand caractère se retrouve
 » aujourd'hui dans tous les Actes de l'Ad-
 » ministration. Par-tout on y remarque
 » ce langage d'une raison supérieure , qui
 » établit le bonheur des Peuples sur des
 » principes durables & sur la base de la
 » législation. Dans la bouche d'un Sou-
 » verain , ce ton de bonté si aimable , est
 » un exemple fait pour influencer sur tous les
 » états , & que les meilleurs esprits s'em-
 » pressent de suivre. Me sera-t-il permis
 » d'observer que , dans le même-temps , un
 » grand Prélat , assis parmi vous , qui ho-
 » nore le premier Siège de France par
 » la supériorité de ses talens & de ses
 » lumières , dans un Ecrit vraiment Apô-

» tolique , fait pour ramener les esprits
 » rebelles à la foi , ne leur a parlé qu'avec
 » cette éloquence affectueuse & persuasive,
 » avec cette tendresse paternelle , digne
 » du Ministre d'une Religion bienfaisante,
 » digne du Dieu de l'Evangile ? Oh ! puis-
 » sent s'étendre par-tout ces principes de
 » douceur & d'indulgence , & que le Rè-
 » gne de Louis XVI soit le Règne de
 » l'humanité ! Qu'au milieu des orages
 » de l'Europe , qui ébranlent les deux
 » hémisphères , la paix soit le glorieux
 » partage de cette Monarchie , qui doit
 » être toujours assez puissante , assez res-
 » pectée pour ne se mouvoir qu'à son gré !
 » C'est dans ce calme favorable que se
 » maintiendra l'honneur des Beaux Arts ,
 » ornemens de la prospérité. La France
 » ne perdra point cette espèce de domi-
 » nation si glorieuse qu'elle a obtenue sur
 » les Peuples éclairés. La lumière des
 » vrais talens , ne s'éteindra point dans
 » les ténèbres du mauvais goût. Si d'un
 » côté l'on s'efforce de les épaisir , vous
 » combattez de l'autre pour les dissiper.
 » L'astre , qui a long temps éclairé les
 » Arts , se soutient sur le penchant de sa
 » course , & brille encore à son déclin.
 » Il survit à soixante ans de travaux ce

186 MERCURE DE FRANCE.

» Vieillard célèbre, le prodige du siècle
 » qui l'a vu naître, & le désespoir des
 » âges suivans, qui ne le verront point
 » égaler. Ce n'est point ici sans doute,
 » ce n'est pas dans ce Lycée, fait pour
 » attester les richesses de la nature, que
 » j'oserais douter de son inépuisable fé-
 » condité. Mais peut-être ne lui est-il
 » pas donné de produire deux fois cet
 » assemblage de tous les dons de l'esprit,
 » & , ce qui n'est pas moins rare, l'acti-
 » vité nécessaire pour les mettre tous en
 » valeur. Peut être aussi doit-elle être
 » unique en tout genre, cette singulière
 » destinée, qui, prolongeant au-delà des
 » bornes ordinaires des jours si laborieux
 » & si remplis, a mené ce Grand Homme
 » sur les débris de quatre générations en-
 » sevelies, jusqu'à ce Trône élevé par
 » l'Opinion toute-puissante, d'où il exerce
 » sur tous les Peuples policés la Dicta-
 » ture du Génie? Il ne lui manque que
 » d'entendre vos acclamations. Quel mo-
 » ment, Messieurs, si nous pouvions le
 » voir, à la fin de sa carrière, jouir à la
 » fois de sa gloire & de sa Patrie! s'il
 » pouvoit, sur ce Théâtre qu'il a tant de
 » fois embelli de ses chef d'œuvres, s'a-
 » vancer courbé sous l'amas de ses cou-

» ronne; répondre par des larmes de
 » joie aux cris de la France assemblée,
 » & plus heureux que Sophocle, survi-
 » vre encore à son triomphe! »

M. Marmontel, Chancelier de l'Académie Française, a répondu au Discours de M. de la Harpe. Ses éloges de M. le Duc de Saint-Aignan & de M. Colardeau, font honneur à cet Académicien.

« L'heureuse destinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bienfaisant, que vous avez, Monsieur, dignement célébré, de ce Génie à qui le Ciel avoit si éminemment accordé le don de rendre la vérité intéressante, la sagesse aimable, & la vertu facile.

« Est ce dans cette source que le Duc de Saint Aignan avoit puisé ses lumières & ses principes? Est ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans son ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable sérénité, cette modestie indulgente qui composoient son caractère? Etoit ce à Fénelon que

» d'être assis parmi vous ; qui tournoit
 » ses regards mourans vers cette place
 » qui l'attendoit , & dont vous l'aviez
 » jugé digne ; que cet infortuné jeune
 » Homme vienne expirer , en vous ten-
 » dant les bras , sur le seuil de ce Sanc-
 » tuaire , sans que l'impitoyable mort
 » lui permette d'y pénétrer , c'est un
 » malheur d'autant plus cruel qu'il étoit
 » encore sans exemple ».

M. de la Harpe a lû dans cette même
 séance , une Imitation en vers du septième
 Livre de la Pharsale de Lucain , qu'il
 a beaucoup abrégé , & qu'il a beaucoup
 embelli. Le mérite de cette traduction a
 été vivement senti , & applaudi avec
 transport.

M. d'Alembert , Secrétaire perpétuel
 de l'Académie , a fini la séance par la lec-
 ture de l'Eloge de M. de Sacy , Traduc-
 teur des Lettres de Plin. On a entendu
 avec le plus grand attendrissement la
 peinture qu'il a faite de la douleur &
 de l'abandon de cet Académicien , à
 la mort de la Marquise Lambert , son
 amie , dont l'union respectable lui étoit
 devenue délicieuse & nécessaire par le
 même rapport des vertus , des goûts &
 des sentimens. On a été d'autant plus

J U I L L E T. 1776. 191
touché de ce tableau intéressant, qu'il
étoit facile de voir que la sensibilité du
Panégyriste venoit d'en saisir les circon-
stances, & exprimer sa douleur par celle
de l'Académicien qu'il célébroit.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
continue de donner alternativement des
représentations d'*Alceste*, Tragédie-Opéra
en trois actes, & de l'*Union de l'Amour
& des Arts*, Ballet héroïque en trois
entrées.

COMÉDIE FRANÇOISE.

IL y a eu de nouveau à la Comédie
Françoise plusieurs débuts.

M. DORIVAL a débuté, le samedi
8 Juin, par le rôle de *Polieuète*; il a joué
le lendemain le *Myfanthrope*, le *Procureur*

192 MERCURE DE FRANCE.

arbitre ; & les jours suivans , plusieurs rôles dans la Tragédie & dans le haut comique. Cet Acteur a beaucoup d'acquis du Théâtre ; il joue avec feu & avec intelligence.

M. VALVILLE a débuté, le 17 de Juin , par le rôle de *Commandeur* dans le *Père de Famille*. On a trouvé de la facilité dans son organe , beaucoup de naturel dans son jeu , & un grand usage du Théâtre. Il falloit sans doute des talens marqués pour mériter , dans un rôle dont le personnage est si odieux , tous les applaudissemens avec lesquels le Public l'a accueilli. Il a continué ses débuts , avec un égal succès , dans les rôles d'*Orgon* du *Tartuffe* , de *Forlis* dans les *Deliors Trompeurs* , du *Grondeur* , &c. Il les a rendus tous avec la plus grande vérité. Il paroît également fait pour jouer les rôles à manteau , les Financiers & les Payfans. On espère que la Scène Française se fera un jour honneur des talens de cet Acteur.



COMÉDIE

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le Mercredi 12 Juin, la première représentation des *Mariages Samnites*, Dramé lyrique en trois actes, en vers, paroles de M. de Rozoi, musique de M. Gretry.

La seconde représentation a été différée jusqu'au Samedi 29, à cause de l'indisposition du principal Acteur, dont le rôle a été changé.

Parmenon & Agathis, deux jeunes Samnites unis par la plus tendre amitié, se félicitent de pouvoir aller venger leur patrie, de signaler leur courage contre les Romains, & de mériter enfin, par quelques actions éclatantes, de choisir la Beauté qui les a charmés; mais ils craignent en même temps d'être rivaux, & d'aimer l'un & l'autre, l'objet que l'amour leur représente comme le plus digne de faire leur bonheur. La loi défend de se communiquer leur secret; loi sacrée qu'ils n'osent enfreindre. Ils peuvent seulement découvrir leurs sentimens aux auteurs de leurs jours. Agathis a du moins la douceur de déclarer à Eumene son père, les feux de son

I. Vol.

I

cœur, & de l'entendre les applaudir. La belle Céphalide rend pareillement Euphémie la confidente de ses amours; mais Parmenon, privé de ses parens ainsi qu'Eliane, n'ont point cette consolation. Cependant ils célèbrent, sans le nommer, l'objet de leur inclination. Les Filles Samnites, toutes ambitieuses de plaire, s'assemblent; les Guerriers font secrètement leur choix, & le feu de leur courage s'animant par celui de leur passion, ils volent au combat. Les Samnites adressent leur prière à l'Amour. Céphalide, Amante soumise, attend paisiblement que la gloire lui ramène son Amant. Eliane, plus impatiente & plus fière, s'indigne au contraire d'une loi trop sévère, qui lui impose le silence & l'obéissance. Elle fait éclater son dépit; elle condamne la tyrannie exercée contre son sexe, & elle prétend aux mêmes avantages que les braves défenseurs de la patrie. Tant d'audace la fait condamner par ses Compagnes; on la prive de l'honneur de mériter un choix, & d'être présente à l'assemblée des Filles Samnites, lorsque les Guerriers reviendront vainqueurs. Elle projette dès-lors de réparer sa gloire par quelque action brillante. La tendre Céphalide pleure son amie, &

n'espère plus de bonheur, si elle ne peut voir son amie heureuse. Eumene qui, malgré son grand âge, a voulu suivre son fils au combat, a été renversée ; & près de périr, il est enlevé par Agathis & entraîné loin du danger. Il déplore alors le destin de son fils, qui a préféré à la gloire de se signaler contre l'ennemi, le devoir de sauver les jours d'un vieillard. Agathis sent toute la grandeur de son sacrifice ; mais la tendresse filiale le console même de son amour. Cependant un parti des Samnites, repoussés par les Romains, est en fuite ; Agathis les voit, les rallie & les ramène au combat, laissant son père aux soins d'Euphémie. Eumene fait des vœux pour son fils. Enfin les Samnites reviennent triomphans. On proclame les vainqueurs qui se sont le plus distingués. Un des guerriers s'est élancé devant le fer qui alloit frapper le Général des Samnites ; il l'a sauvé, en opposant son corps au fer ennemi ; ce guerrier est inconnu. Un autre, pour se venger de l'offense d'un Samnite, l'a défié d'enlever le drapeau du Général Romain. Il a sauvé lui même le Samnite qui l'avoit insulté, le voyant sous le glaive ; il a en même temps remporté l'étendart : ce guerrier est Parmenon. Un troisième,

qui attiroit tous les regards par ses exploits, a tout-à-coup abandonné les intérêts de la patrie; oui, répond Eumene, s'il a quitté le champ de bataille & la gloire, c'est pour conserver les jours d'un père malheureux qui alloit périr; mais mon fils a réparé sa faute, si c'en est une d'être sensible; il a rendu le courage à des soldats effrayés, il les a ramenés en présence des Romains, & il a décidé la victoire par son commandement & par sa valeur : on proclame Agathis. Ces deux amis ont l'un & l'autre le droit de choisir la Beauté qui les a charmés; mais ils craignent d'être rivaux; & si leur choix est le même, l'Amour doit faire leur malheur. On leur permet alors de sortir de l'enceinte, & de se faire en particulier la confidence de leurs feux. Ce moment fatal cause la plus grande inquiétude & le plus vif intérêt. Les deux amis appréhendent de nommer chacun l'objet qu'il aime. Le nom d'Eliane échappe à Parmenon; son ami lui dit avec transport, ce n'est donc point Céphalide qui fait l'objet de tes vœux. Ils ne peuvent contenir leur joie : ils déclarent leur choix, & les Chefs le confirment. Mais Eliane est absente : on ignore sa destinée. Céphalide ne veut pas consentir d'être unie à

son Amant, si son amie n'est pas heureuse comme elle. Les deux amis partagent le même sentiment. Alors Elian paroît en guerrier, & l'on reconnoît à son armure le Héros qui a sauvé le Général de l'armée. Ce trait de courage efface sa faute; la Patrie comble ces Amans de gloire, & l'amour & l'amitié font leur bonheur. Agathis & Parmenon, & tout le chœur avec eux, chantent:

Objet sacré de notre hommage,
 Sexe trop cher réglez sur nous:
 Nos arts, nos loix sont votre ouvrage,
 Talens, vertus, tout naît par vous.

Du monde entier formez la chaîne;
 C'est commander que vous servir;
 Quand on a la beauté pour reine,
 Tout est devoir, tout est plaisir.

Ce simple exposé suffit pour donner l'idée d'un spectacle intéressant & varié. La gloire & l'amour animent les sentimens des Samnites; ce qu'ils disent & ce qu'il font, sont des leçons de générosité & de vertu. On desireroit une action dont l'intérêt fût moins divisé; cependant l'unité, si essentielle dans une Pièce de Théâtre déclamée, est peut-

195 MERCURE DE FRANCE.

être moins favorable à la musique qu'une action variée, qui présente différens tableaux, avec beaucoup de mouvement & d'oppositions. Le sujet est imité d'un conte de M. de Marmontel; mais le Poëte a inventé le caractère d'Eliane; dont le noble orgueil, la fierté, le courage contrastent heureusement avec les mœurs douces & tendres de Céphalide. La scène du père sauvé par son fils, celle des Samnites ramenés au combat, celle de la proclamation des vainqueurs qui ont le plus mérité de la patrie, l'incertitude du sort d'Agathis, le combat de générosité des deux amis, la confidence qu'ils craignent tant de se faire du secret de leur cœur, le retour d'Eliane en guerrière, toutes ces situations sont très-intéressantes; ajoutez à cela une musique qui anime tout, qui embellit tout, qui prend toutes les formes de la passion, du sentiment, des caractères, qui a toujours l'expression propre, qui est toujours pittoresque, éloquente & sensible; dont les chants sont si variés, si neufs, si brillans, si intéressans, & ce spectacle paroîtra digne de son succès. M. Grétry n'a jamais porté si haut l'art de la composition musicale que dans cette nouvelle

J U I L L E T. 1776. 199

Pièce, qui atteste la richesse inépuisable de son génie. Nous nous contenterons de citer l'air à la fois tendre & martial chanté par Agathis, *Quand mon cœur vole à la victoire*, &c. Le quatuor, où les à parté sont si heureusement ménagés & les chants si délicieux, entre Agathis & son père, entre Céphalide & sa mère; le chœur des Guerriers qui vont au combat, la marche militaire, celle des filles Samnites, dont le chant est si naïf, si délicat. Le récitatif obligé & l'air d'Eliane, musique de la plus grande énergie & de l'effet le plus important; le duo enchanteur entre Eliane & Céphalide, le chant passionné entre Eliane & le chœur des filles Samnites, le magnifique duo des deux amis, les beaux airs de Céphalide, les couplets des filles Samnites & ceux de la fin.

Les principaux rôles de cette Pièce ont été parfaitement joués & chantés par M. Julien, dont on connoît le goût & le talent; par M. Michu, bon acteur & agréable chanteur; par M. Narbonne, excellent musicien; par M. Meunier, plein de feu & d'intelligence. Madame Trial intéresse infiniment par la beauté de son organe, par la délicatesse de son

goût, par la juste & brillante expression de son chant; Mademoiselle Colombe étonne, enchante par la noblesse de son jeu, par l'étendue de sa voix, par le grand caractère de son chant. Tant d'avantages réunis sont les plus sûrs garants d'un plaisir durable pour les Amateurs qui sont sensibles & sans prévention.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Collection de Dessins Italiens, Flamands, Hollandois & François, ainsi que de plusieurs Tableaux, Estampes, Volumes d'antiquité, &c.

CETTE collection, dont la vente est annoncée pour le 8 du présent mois de Juillet, est particulièrement riche en dessins Flamands & Hollandois. Les dessins de Berghem, Ostade, Rembrandt, Ruysdaal, Potter, K. du Jardin, Van-

Velde, Van-Huyfum, Moucheron, Layresse, &c. y sont en grand nombre. Plusieurs de ces dessins sont très-capitaux & préférables, peut-être, à plusieurs tableaux de ces mêmes Maîtres, par leur rareté, leur conservation, & la touche tout-à-fait spirituelle avec laquelle ils sont exécutés. L'Amateur Hollandois, M. Neyman, qui a formé cette collection, en a fait dresser le catalogue par F. Basan, Graveur & Marchand d'estampes, demeurant à Paris, rue & Hôtel Serpente. On le distribue chez lui, & chez Prault, Imprimeur-Libraire, quai de Gèvres; prix 3 l. 12 s.

Ce catalogue curieux, de format in-8°. est orné d'un frontispice du dessin de M. Choffard, & enrichi de quatorze estampes gravées à l'eau-forte, d'une pointe fine & légère, par M. Weisbrood & autres Artistes, d'après les principaux dessins de la collection.

I L

La joyeuse Bacchante, estampe de forme ovale, ayant 6 pouces de haut sur 4 $\frac{1}{2}$ de large, gravée par Guttinberg, d'après la gouache peinte par Madame

I v

202. MERCURE DE FRANCE.

Le Sueur. Cette petite estampe est gravée, avec beaucoup de soin, par un jeune homme dont le talent n'est pas encore connu, & qui donnera incessamment le pendant, dont le sujet, très-agréable, sera exécuté avec la même attention.

Elle se trouve chez Isabey, Marchand d'estampes, rue de Gêvres; prix 12 s.

I I I.

Les Poules aux Guinées, de 8 pouces environ de hauteur sur $5\frac{1}{2}$ de largeur; estampe allégorique, inventée, dessinée & gravée avec beaucoup de talent par F. Godefroi; prix 24 s. A Paris, chez l'Auteur, rue des Francs-Bourgeois Saint Michel, vis-à-vis la rue de Vaugirard.

Le sujet est tiré de la fable de *la Poule aux œufs d'or* de la Fontaine :

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Un homme armé, tenant d'une main le symbole d'un gouvernement, désigné par trois léopards, poursuit des Poules, qui abandonnent le nid où elles pondroient parmi les roseaux, & s'envolent vers des

J U I L L E T. 1776. 223
fortifications. On voit au loin le tonnerre
sillonner des nuées orageuses.

I V.

Hommage des Arts, estampe de treize
pouces de hauteur sur neuf & demi de
largeur, dessinée par Ch. N. Cochin, de
l'Académie Royale de Peinture & Sculp-
ture, gravée par B. L. Prevost, de l'Acadé-
mie Impériale & Royale de Vienne.
La composition en est ingénieuse, & la
gravure d'un effet pittoresque. Le mé-
daillon de la Reine y est représenté avec
les Arts qui l'environnent & lui font
hommage. Cette estampe sert de frontis-
pice à un recueil de musique présenté à
Sa Majesté par le Sieur Botti, de la Cha-
pelle du Roi. On trouve l'estampe chez
M. Prevost, rue St Jacques, porte Saint
Jacques; prix 4 liv.

V.

Portrait de Clément XIV. Ganganelli,
né en 1705, Religieux Mineur, Conven-
tuel en 1723, Cardinal en 1759, Pape
en 1769, mort en 1774. Ce Portrait est
très-ressemblant & bien gravé, par M.

I vj

204 MERCURE DE FRANCE.

Bradel, d'après le tableau original apporté de Rome: il est de format in-12, & peut être placé au devant des Lettres de ce Pontife. Prix 1 liv. 4 s. A Paris, chez l'Auteur, rue des Septvoies, au Collège de Fortet, près Ste-Geneviève. Les personnes de Province recevront ce portrait par la poste, franc de port, sur leur demande, en affranchissant leur lettre & l'argent.

V I.

Les Amans Curieux, Estampe de 19 pouces de longueur sur 16 & demi de largeur, gravée avec beaucoup de soin & de talent, d'après M. Aubry, par M. Levasseur, pour servir de pendant de l'Amour Paternel. Prix 6 liv.

V I I.

L'Heureuse Union, Estampe de 17 pouces de hauteur, sur 12 de largeur: gravée par Bosse, d'après le dessin de Frendenberg, d'une composition agréable, & d'une exécution pittoresque. On la trouve chez M. Moreau, Dessinateur du Roi, cour du Palais. Prix 3 l.

V I I I.

Portrait en Médaillon de François de la Peyronie, premier Chirurgien du Roi Louis XV, gravé par Pruneau. A Paris, chez l'Auteur, porte S. Jacques, Maison de Mde. Augier, Apothicaire, & aux adresses ordinaires. Prix 1 liv. 4 s.

I X.

Les Citrons de Javotte, Estampe de 14 pouces de hauteur & 16 de largeur, gravée d'une manière large, & d'un bon effet, d'après le tableau de M. Jeaurat, par M. Levasseur. Prix 2 liv.

M U S I Q U E.

I.

Six duo pour un alto & un violon, composés par M. Prox, Œuvre I Prix 7 liv. 4 s. A Paris, chez M. de la Chevardière Éditeur, rue du Roule, à la

206 MERCURE DE FRANCE.

Croix-d'or. A Lyon chez M. Castaud ;
& en Province , chez tous les Marchands
de Musique.

I I.

L'Amant malheureux ; Ariette à quatre parties obligées : deux violons , alto & basso , par M. Prot , dédié à Mlle F. L. 1 liv. 16 s. A Paris , chez l'Auteur , rue Cadet , Fauxbourg Montmartre , la seconde porte-cochère à droite. Et chez Mlle Girard , rue du Roule , à la Nouveauté.

I I I.

Premier Concerto à flûte traversière , premier & second violon , alto & basse , arrangé sur des morceaux connus ; dédié aux Amateurs ; par M. Amé , Maître de flûte. Prix 3 liv. 12 s. A Paris , chez Bignon , place du vieux-Louvre , & aux adresses de Musique.

I V.

S O U S C R I P T I O N .

Sida Musique d'abord consacrée à jouer.

ter de la grandeur & de la solennité aux cérémonies tant religieuses que profanes, est ensuite entrée dans les systèmes d'éducation, il faut convenir que c'est à cette double fin qu'elle doit ses progrès.

Les différens caractères donnés à cet Art agréable, fait pour maîtriser l'ame en charmant les sens, ont été variés suivant les circonstances, ou réglés par l'usage auquel il étoit destiné. De-là la multitude d'Œuvres publiées par des Maîtres célèbres & accueillis avec empressement.

Sans se mettre au même rang, mais non moins jaloux de se rendre utile, le sieur Benaur, Maître de Clavecin, déjà connu par des Ouvrages propres à l'Orgue, au Clavecin & au *Forte Piano*, offre les fruits d'un travail qu'il vient d'entreprendre d'après les demandes répétées qui lui ont été faites dans ces deux genres.

Il propose deux abonnemens, l'un pour l'Orgue, & l'autre pour le Clavecin & le *Forte Piano*.

Le premier consistera chaque année en douze cahiers, conformément à la division suivante.

Trois *Messes*, composées chacune de

208 MERCURE DE FRANCE.

cinq versets pour le *Kyrie* ; huit pour le *Gloria* ; grande *Sonate* ou Chasse, avec *Tempo di Minuetto* ou Fanfare pour l'Offertoire ; deux Versets pour le *Sanctus*, Pièces en rondeau mineur & majeur pour l'Élévation ; Verset pour le premier *Agnus*, & grande Pièce pour le troisième, & d'un plein jeu pour le *Deo Gratias*.

Le prix séparé de ce cahier, sera de 3 liv. 12 s.

Trois *Magnificats* de huit Versets chacun, Prix séparé 2 liv. 8 s. chaque.

Trois Hymnes, de six Versets chacune. Prix séparé, 1 liv. 16 s. chaque.

Trois Livres de Versets, composés de douze Versets ordinaires ou vingt-quatre petit Versets. Prix séparé, 2 liv. 8 s. sols chacun.

Chaque exemplaire contiendra de plus, des Fugues & autres Pièces de Caractères, avec un Avertissement pour l'Exécuteur.

Toutes ces Pièces seront dans toutes sortes de tons en mineur ou en majeur, dans le genre moderne.

Le prix de cet Abonnement est de 30 liv. pour la Province, & de 24 liv. pour Paris, franc de port.

Le second Abonnement pour le Cla-

vecin & le *Forte Piano*, sera composé de douze cahiers successivement par mois.

On y trouvera quatre ouvertures avec accompagnement d'un Violon & Violoncelle *ad libitum*. Le prix séparé est de 3 livres.

Quatre Recueils d'Ariettes choisies en Pièces de Clavecin, composés de douze Ariettes chacun, avec accompagnement d'un Violon en jouant le premier dessus à l'unisson. Prix séparé 3 liv. chaque.

Quatre Recueils d'Ariettes choisies, avec accompagnement de deux Violons, la Basse chiffrée; chaque Recueil composé de six Ariettes. Prix séparé, 1 liv. 16 s. chaque.

Le prix de l'Abonnement est de 30 liv. pour la Province, & de 24 pour Paris, rendu franc de port.

Ces deux Abonnemens commenceront au premier Octobre 1776, pour finir à pareille époque 1777; & l'Auteur se propose de la continuer ensuite.

On s'adressera au sieur Benaut, Maître de Clavecin, à Paris, rue Gist le-Cœur, la seconde porte-cochère, à gauche, en entrant par le Quai des Augustins: & l'on est prié d'affranchir le port des Lettres &

210 MERCURE DE FRANCE,
de l'argent. On pourra s'abonner en tout
temps.

V.

*Six Quatuor dialogués pour deux Vio-
lons, Alto & Violoncelle, dédiés à M.
Savalette de Lange, par M. Paisible;
Œuvre troisième. Priv 9 liv.*

V I.

*Quatrième Recueil d'Ariettes d'Opéra-
Comiques, & autres jolis Airs, avec ac-
compagnement de guitarrre : Mennets
variés, Allemandes & pièces, par M. Vi-
dal, Maître de Guitarrre : Œuvre neu-
vième. Prix 6 liv.*

V I I.

*Trente-neuvième Recueil d'Ariettes d'O-
péra-Comiques, & autres, arrangées pour
le piano-forte & le clavecin, par M. Pou-
reau, Organiste de Saint-Martin-des-
Champs, & Maître de Clavecin. Prix
1 liv. 16 sols. Ce Recueil est le troisième
en la quatrième année de l'abonnement
par l'année 1776. Ces trois Ouvrages,
mis aujour par M. Bouin, se vendent à*

J U I L L E T. 1776. 211
Paris chez l'Éditeur, Marchand de Musique
& de Cordes d'instrumens, rue Saint-
Honoré, près S. Roch, au Gagne-petit.

V I I I.

Le Danger des Soupçons, duo italien
(paroles françoises), avec accompage-
ment de deux violons, alto & basse; à
Paris, au Bureau du Journal de Musique,
rue Montmartre, vis-à-vis celle des vieux-
Augustins. Prix 24 s.

Ce Duo, dont on ignore l'Auteur, a
été communiqué aux Auteurs du Journal
de Musique, par un Amateur aussi dis-
tingué par sa naissance que par son goût
pour les Arts. Il paroît être du même
style que le duo italien des *Sermens de
l'Hymen*, qui parut il y a deux ans à la
même adresse.

I X.

Le Choix Raisonnable, Romance de
M. d'Arnaud, mise en Musique, avec
accompagnement de deux violons &
basse, par M. Gresset, Maître de Chant;
à Paris, à la même adresse ci-dessus.
Prix 24 s.

212 MERCURE DE FRANCE.

Cette Jolie Romance est tirée du **Recueil des Odes Anacréontiques** de M. d'Arnaud. La musique est agréable & légère, & a été fort applaudie dans les Concerts particuliers.

X.

Ouverture des deux Avars, arrangée pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement d'un violon & violoncelle, *ad libitum*, par M. le Baron P. * *. Prix 2 liv. 8 s. A Paris, chez le sieur Benaut, Maître de Clavecin, rue Gît-le-Cœur, & aux adresses ordinaires.

X I.

Dixième Recueil d'Ariettes choisies, arrangées pour le clavecin ou le forte-piano, avec accompagnement de deux violons & la basse chiffrée, dédié à Mademoiselle Langlé de Schoebeque, par M. Benaut. Prix 1 liv. 16 s. : aux mêmes adresses.

X I I.

*Pièces d'Orgues. Messe & Noël*s avec variations, flamands, françois, italiens,

J U I L L E T. 1776. 213
en re mineur: dédiées à Madame de Mont-
morency Laval , Abbessé. de l'Abbaye
royale de Montmartre , composées &
arrangées par M. Benaut. Prix 3 l. 12 s.
aux mêmes adresses.

X I I I.

*Romance nouvelle : la Fidélité de Lu-
crèce.* Prix 18 sols , chez Mlle Girard ,
Marchandé de musique , rue du Roule ,
à la Nouveauté.

A R C H I T E C T U R E.

PORTE DE VILLE , composée dans le
goût Romain , enrichie d'attributs mili-
taires , avec deux Fontaines publiques de
chaque côté , dans une portion de cercle ,
faisant décoration à ladite porte dans son
arrière corps.

L'original est dessiné à la plume par tou-
tes lignes verticales & circulaires , suivant
le cas , sans être croisées : ce qui rend les
objets plus doux , plus naturels , & moins
durs à l'œil ; exécutée sur cuivre par l'Au-

214 MERCURE DE FRANCE.

teur, dans le même genre que l'original.

La feuille a 14 sur 16 pouds & demi, y compris la Dédicace : & chaque exemplaire se vend 3. liv., chez le sieur Baudry, Ingénieur pour la levée des plans, rue des Nonaindières, près celle de la Mortellerie.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

Industrie.

LLe sieur Doucet est parvenu à trouver un remède à tous les inconvéniens qu'entraîne l'usage des batteries de Cuisine, de cuivre ou de fer battu, en imaginant, pour le même usage, un métal sain & peu dispendieux, avec lequel on n'aura à craindre ni rouille, ni verd-de-gris, ni aucun effet préjudiciable à la santé ou au goût. Sans avoir subi aucune préparation dangereuse, les ustensiles de ce métal factice sont plus blancs en dedans qu'en dehors. Ils n'ont jamais besoin d'être

éramés. Il ne faut , pour les tenir propres, que les écurer souvent en dedans & en dehors , avec du vinaigre & du sable fin. Plus on les nétoiera , plus ils seront unis & brillans. Une casserolle de ce métal doit durer douze ou quinze ans , en servant journellement ; pourvu qu'on ne la laisse pas trop long-temps sur le feu sans y jeter quelque liquide , & qu'on ne s'en serve pas pour faire des fritures , tant à l'huile qu'au beurre ; car dans le premier cas elle casserait , & dans le second elle entreroit en fusion.

I I.

Le sieur Rivey , de Lyon , a inventé un nouveau métier à tricoter , au moyen duquel il exécute des étoffes à dessin & à fleurs nuées pour habits ou autres usages. Ce métier a eu l'approbation des Académies des Sciences de Paris & de Lyon. Le sieur Rivey a même eu l'honneur de travailler devant Leurs Majestés & la Famille Royale ; & les Princes , pour lui marquer leur satisfaction de cette invention nouvelle , ont fait choix sur les échantillons qu'il leur a présentés , de quelques étoffes pour se faire des habits.

I I I.

Le sieur Nicolas Duboy , Marchand & Géomettre à Saint-Quentin , en Picardie , a trouvé une méthode générale pour diviser ou partager un quadrilatère ou figure de quatre côtés inégaux : savoir , en deux , trois ou quatre parties égales , &c. ou telle superficie que l'on voudra prendre dans ledit quadrilatère , par des lignes droites en longueur ou en largeur , & dont les côtés opposés soient porportionnels auxdites superficies que l'on voudra prendre ; le tout démontré par les Élemens d'Euclide ; & aucun Auteur , que l'on sache , n'a pas encore jusqu'à présent traité cette partie de Géométrie.

I V.

On débite à Paris , rue Saint-Honoré , vis-à-vis l'Oratoire , à la Rose , un Fumoir ou Soufflet mécanique , à l'usage des Cultivateurs , propre à étouffer dans les trous les familles entières de rats , mulots , taupes , souris , loirs , & généralement tous les animaux ennemis de la culture , ainsi que les chenilles aux arbres ,

arbres , sans danger pour les fleurs ni les fruits. Ce soufflet est soumis à l'examen du public par l'expérience journalière ; on offre même aux acheteurs incrédules d'en faire l'expérience devant eux sur un animal vivant.

V.

Le fleur Foerster , Teinturier de Breslau , en Silésie , a trouvé le secret d'un rouge de Turquie , composé avec des ingrédiens fournis par le sol du Pays. Les Commissaires nommés pour en faire l'épreuve , en ont attesté la bonté , la beauté & la solidité ; il est même plus fin , plus brillant & plus agréable à l'œil , que le vrai rouge de Turquie.

A N E C D O T E S.

L

LA liberté Angloise a paru dans toute sa licence dans la représentation du *Nègre devenu Blanc*, Opéra-Comique , joué à Londres au mois de Février

K

218. MERCURE DE FRANCE.
deinter, sur le Théâtre de Drury-Lane. Cette Pièce qui, après avoir été bien reçue aux deux premières représentations, avoit été assez mal accueillie à la troisième; les Acteurs furent sifflés & assaillis de toutes parts de pommes & d'oranges. Au milieu du tumulte, un Anglais brisa les lustres à coups de bâton, sauta sur le théâtre & déchira les décorations; quelqu'un du parterre jeta sa grosse canne à celui qui causoit tout le désordre sur le théâtre, & le blessa à la mâchoire & à l'épaule; le blessé furieux ramasse la canne, la jette au milieu du parterre, & frappe cinq ou six têtes. Dans le moment plus de cinquante personnes s'élancent sur le théâtre, & se battent à coups de poing; il ne resta ni lustres, ni bougies, ni décorations; tous les ornemens de la salle furent détruits. M. Garrick, désespéré de ce tintamarre, parut & harangua le Public. Il l'assura que, puisque la pièce lui déplaisoit, elle ne feroit plus jouée davantage. La dispute s'apaisa, & les auteurs du désordre passèrent la nuit à la taverne. Le lendemain ils allèrent offrir deux cents guinées de dédommagement à M. Garrick pour les lustres & les décorations; il les refusa.

JULLET 1776. 219
& les pria d'être plus honnêtes à l'a-
venir.

I I.

Fait singulier.

Un particulier d'une grande Ville d'Al-
lemagne, vient de faire un testament
singulier. Entre autres effets qu'il laisse
à sa famille, il y a une collection de plus
de mille tabatières de toute espèce & de
différens métaux ; il a assigné une certaine
somme pour entretenir & augmenter
cette bizarre collection, qui ne pourra
jamais être divisée ni aliénée. Enfin, il
a légué en faveur d'un gros chien, dont
il vante la fidélité, la somme de cin-
quante écus à celui qui en aura le plus
grand soin.

I I I.

Le Philosophe Aristippe demandant
grace pour un de ses Amis, se jeta
pour l'obtenir, aux pieds de Dénys le
Tyran ; quelqu'un l'ayant repris de cette
bassesse : *ce n'est pas ma faute*, répondit-
il, *mais bien plutôt celle de Dénys, qui*
n'a les oreilles qu'aux pieds.

K ij

I V.

Congréve, fameux Poëte comique Anglois, avoit la manie de rabaisser beaucoup la profession d'Ecrivain, à laquelle il devoit sa réputation & sa fortune; & parloit de ses Ouvrages comme de bagatelles qui étoient au-dessous de lui. M. de Voltaire l'étant allé voir lors de son Voyage en Angleterre, Congréve lui fit entendre dans leur première conversation, qu'il ne devoit le regarder que sur le pied d'un Gentilhomme qui menoit une vie aisée & simple. M. de Voltaire lui répondit, que s'il eût été assez malheureux de n'être qu'un Gentilhomme, il ne seroit jamais venu le voir,



A V I S.

I.

*Maison d'Education pour les jeunes
Demoiselles.*

CETTE maison spacieuse, & accompagnée d'un jardin en bon air, est située à Paris, rue de Vaugirard, au-dessus de la rue neuve de Notre-Dame des Champs, Fauxbourg Saint Germain. Mademoiselle Ecambourt, qui est à la tête de cette Maison, emploie les moyens d'instruction les plus capables de former le cœur & l'esprit de ses élèves. Cette Demoiselle distribue chez elle un précis imprimé de son cours d'éducation, que les parens qui voudront procurer à leurs enfans une éducation sage & fructueuse, feront bien de consulter.

I I.

Manufacture de papiers peints pour ameublemens, rue de Montreuil, Fauxbourg & près de l'Abbaye Saint Antoine, à Paris.

Le sieur Reveillon, Entrepreneur de cette

K iij

222 MERCURE DE FRANCE.

Manufacture, a l'honneur de prévenir le Public que desirant donner à cette entreprise toute l'extension & la perfection dont elle est susceptible, il a pris le parti de quitter totalement la maison de commerce qu'il occupoit ci-devant rue de l'Arbre-Sec, où il faisoit le débit de ses papiers, pour fixer sa demeure à l'adite Manufacture, dont le succès, toujours constant, provoque de plus en plus son émulation, & dans laquelle il fabrique & vend, tant en gros qu'en détail, toutes sortes de papiers pour tapisseries, comme papiers veloutés ou drapés, peints & veloutés, nués, peints, imprimés & dominotés, imitant les velours, damas, petits points, moères, satins, lampasses, perles, indiennes, papiers de Chine, & généralement toutes les étoffes françoises, & étrangères à l'usage des ameublemens.

Il réunit dans cet établissement une collection si nombreuse de dessins & de gravures, qu'il y a peu d'étoffes qu'on ne puisse très-bien y assortir.

Il exécute ces mêmes dessins sur toile ou sur toutes autres étoffes, dont on peut faire des meubles & rideaux.

Pour la commodité des personnes qui ne voudroient pas se transporter dans un quartier aussi éloigné, il vient d'établir son magasin rue du Carrouzel, en face de la porte des Tuileries, près la rue de l'Echelle, chez le sieur de la Fosse, privilégié du Roi, où l'on trouvera tous les papiers marqués de son timbre, dont les prix établis avec toute modération, seront fixés par un tarif égal à celui de la manufacture.

Il y aura toujours à ce magasin quelqu'un capable de recevoir des commissions pour l'assortiment des boîtes ou échantillons, & de rendre compte des mesures & qualités que chaque pièce de tenture pourra contenir; en un mot, le Public y jouira du double avantage de pouvoir acheter sans marchander, & d'être certain de ne pouvoir être trompé par des contrefactions imparfaites.

Ce commerce devenant chaque jour plus connu dans les Provinces du Royaume & chez l'Etranger, les Négocians qui désireront tenir cet article, pourront s'adresser directement au sieur Reveillon, qui leur fera parvenir, s'ils le désirent, un assortiment des échantillons de ses papiers, sur lesquels ils trouveront le prix & le numéro indicatif du dessin.

I I I.

Eau de Fleur d'Orange de Malte.

Madame Savoye, rue Thérèse, au coin de la rue Sainte Anne, vient de recevoir la nouvelle eau de fleur d'orange double de Malte, qui avoit été annoncée dans les Mercures précédens. On peut lui écrire; elle se charge d'en envoyer en Province.

I V.

Ecriture.

Le sieur Ourbelin, privilégié du Roi, & associé

K iv

à l'Académie royale d'Écriture, vient d'imaginer & de composer diverses estampes en forme de cartouches allégoriques. Ils sont gravés avec soin & en partie exécutés à la plume, richement ornés de figures analogues, de guirlandes de fleurs, & d'attributs qui caractérisent les différens sujets qu'ils représentent & qui consistent : *

1°. En un Tableau qui renferme en vers le nom, le nombre, & le sujet de tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament : ce cartouche est décoré des attributs de la Religion.

2°. En plusieurs cartouches propres à décorer un cabinet, à contenir les armes des Seigneurs, les chiffres, les époques, les naissances & les mariages, ainsi que les complimens en vers ou en prose.

3°. En d'autres cartouches dédiés à MM. les Financiers, Banquiers & Négocians du Royaume, pour servir de frontispices à leurs journaux & grands livres d'extraits. Ces cartouches sont embellis de figures relatives au commerce dans toutes les parties du monde.

* Ils se trouvent à Paris, chez l'Auteur, rue Croix-des-Petits-Champs, vis-à-vis la rue Coquillière, maison de M. Tremblay; & à côté, chez le sieur Lamarie, Gazetteur.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 12 Avril 1776.

Les nouvelles de Bagdad nous promettent un accommodement prochain avec la Perse. Le petit Ecuyer du Grand Seigneur est parti depuis quelques jours pour porter une pelisse à Spanatchi Mustapha Pacha.

On est informé que les Russes travaillent avec ardeur à la construction d'une forteresse entre Kerche & Jénikalé. L'Officier qui y commande est parvenu à se concilier les Tartares du voisinage, & à les maintenir dans une intelligence réciproque. On assure aussi que la navigation va commencer à s'établir dans ce pays, au moyen de plusieurs frégates légères que la Russie doit y envoyer.

De Pétersbourg, le 10 Mai 1776.

La semaine dernière, dans la Maison Impériale de l'Éducation des Demoiselles, on a procédé à la distribution des prix & à la sortie de celles qui composoient la première classe, en présence des Directeurs & des Directrices de cette Maison, & d'une grande quantité de Noblesse qui y étoit présente. Sa Majesté Impériale a pourvu aux besoins de celles qui se trouvent privées de père & de mère, ou dont la fortune ne répond pas à leur naissance.

K v

De Warsovie, le 18 Mai 1776.

Les lettres de la Prusse Polonoise parlent d'un campement de quarante mille Prussiens, qui aura lieu le 8 du mois de Juin à Graudentz, dans les nouvelles acquisitions du Roi de Prusse, & elles ajoutent que Sa Majesté Prussienne fait construire une forteresse sur les bords de la Vistule.

De Copenhague, le 22 Mai 1776.

En conséquence d'une résolution du Roi, le commerce sur les côtes de Guinée se fera à l'avenir pour le compte de Sa Majesté.

De Londres, le 24 Mai 1776.

La ville de Boston est actuellement occupée par quinze mille Insurgens. Ils fortifient la place avec la plus grande célérité. La Garnison actuelle de cette ville a arboré, dit-on, sur la citadelle un pavillon avec l'inscription : *Appel au Ciel.*

La Pensilvanie vient de se mettre en état de résister à toute entreprise. La rivière est défendue par des chevaux de frise qu'on a coulés à fond dans le canal; ce qui a été cause que trois vaisseaux ont péri par la mal adresse des Pilotes. On a d'ailleurs fermé le port avec une grosse & forte chaîne. Il y a aussi à la rade un vaisseau de vingt canons, une batterie flottante, montée du même nombre de canons, & treize galeres, ayant chacune un canon & cinquante hommes d'équipage bien armés. Ce pays a pour sa sûreté trois régi-

mens de troupes réglées , & environ trente à quarante mille hommes de milice.

Le grand Congrès n'attend , à ce qu'on dit , que l'arrivée des Commissaires , pour savoir d'eux à quelles conditions le Gouvernement leur fait espérer la paix ; & c'est une opinion assez générale que si cette assemblée ne les trouve ni honorables , ni admissibles , elle prononcera l'indépendance entière des Colonies

On écrit de la Nouvelle-York , en date du 15 Avril , que depuis l'arrivée des troupes Provinciales , les vaisseaux de guerre n'ont plus permission de faire de l'eau , ni de l'acheter aucun rafraîchissement & aucunes marchandises.

Une lettre des Barbades du 13 du même mois , annonce la plus grande calamité & la plus grande disette dans ce pays ; on n'y vit depuis quelque temps que de fèves gâtées , & d'un reste de blé à moitié corrompu , dont la quantité ne suffit pas pour la subsistance de dix à douze jours.

De la Haye , le 7 Juin 1776.

Les Etats Généraux ont rendu , dans le courant du mois dernier , une ordonnance qui a été envoyée aux Provinces respectives , contenant en substance que dorénavant il ne sera permis d'employer l'or fin & le fil d'argent que sur du fil de soie ; sous peine de 100 florins d'amende. Leurs Hauteurs ont ainsi prévenu , par cette Loi le dangereux usage qu'on peut faire de la contrefaçon des métaux , en limitant expressément par ce placard , l'usage de ceux qui sont faux , aux fils qui ne sont pas de soie.

K vj

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 2 juin, le sieur Pahin de la Blancherie, a eu l'honneur de présenter au Roi son ouvrage du *Histoire d'un jeune Homme*, intitulé : *Extrait du Journal de mes Voyages* ; & se trouve à Paris, chez les freres Debure, & chez Moutard, Libr. quai des Augustins ; à Orléans, chez la veuve Rouzeau-Montaur. Le 28 du mois dernier, il avoit eu l'honneur de le présenter à la Reine.

Le 8, le comte de Maitz de Goinpy, capitaine de vaisseau & de l'Académie Royale de Marine, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté un ouvrage intitulé : *Traité sur la construction des vaisseaux*.

Le 23 juin, le sieur Ozanne, ingénieur de la Marine, a eu l'honneur de présenter au Roi les plans & vues perspectives des ports de Rouen & de Dieppe, faisant partie du recueil des ports de France, qu'il dessine d'après les ordres de Sa Majesté.

NOMINATIONS.

Monsieur le comte d'Artois ayant nommé à la place d'instituteur de ses enfans l'abbé Desprades, son secrétaire-interprete, vicaire-général

de Die , & de l'académie royale des belles lettres de la Rochelle; cet Instituteur a eu l'honneur d'être présenté, dans cette qualité, le 30 mai, à Monseigneur le comte & Madame la comtesse d'Artois.

Le Roi vient d'accorder au sieur Thiroux de Montgard, intendant-général des Postes, un brevet de conseiller d'état.

Le Roi, par son ordonnance du 25 mars dernier, ayant créé & établi une charge d'inspecteur-général de ses nouvelles Ecoles royales militaires, qui doit toujours être remplie par un Officier général, Sa Majesté en a pourvu le marquis de Timburne, maréchal-de-camp en ses armées, ci-devant gouverneur de l'ancienne Ecole.

Le Roi vient d'accorder l'abbaye de Fontmorigny, ordre de Cîteaux, diocèse de Bourges, à l'abbé de Cordon, comte de Lyon & vicaire-général d'Embrun.

L'archevêque d'Auch & l'évêque de Dijon ont prêté, le 10 de ce mois, pendant la messe, serment de fidélité entre les mains du Roi.

Le duc de la Vauguyon, l'un des anciens menins du Roi, & que Sa Majesté a nommé son ambassadeur en Hollande, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de lui faire ses remerciemens.

Le 14 juin, le sieur le Noir a eu l'honneur d'être présenté au Roi & de lui faire ses remerci-

mens pour la place de lieutenant-général de Police de Paris, vacante par la retraite du sieur Albert.

Le sieur Dupré de Saint-Maur, maître des requêtes honoraire & intendant de Bourges, ayant été nommé par Sa Majesté, à l'intendance de Bordeaux, vacante par la nomination du sieur de Clugny à la place de contrôleur-général des finances, il a eu, dans cette qualité, l'honneur d'être présenté au Roi, le 16, par le sieur de Clugny, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Roi a aussi nommé le sieur Feydeau de Brou, maître des requêtes, à l'intendance de Bourges, vacante par la nomination du sieur Dupré de Saint-Maur à celle de Bordeaux.

Sa Majesté a nommé en même temps le sieur Fargès, intendant du commerce, à la place d'intendant des finances, vacante par la nomination du sieur Amelot, à la place de secrétaire d'état au département de la maison.

Le Roi a donné son agrément à la nomination que Monsieur a faite de la Dame de Baudor de Sainneville pour l'abbaye de Villers-Cadaver. L'abbaye de Vignats, vacante par cette nomination, étant dans l'apanage de Monsieur, a été donnée aussi par ce Prince à la Dame de Saint-Denis de Verraine, religieuse de la même abbaye, & cette nomination a été pareillement agréée par Sa Majesté. Les deux abbayes sont dans l'évêché de Séez en Normandie.

Sa Majesté a accordé l'abbaye du Mont-Saint-Omer, ordre de St Benoît, diocèse de Noyon,

à l'archevêque de Bordeaux, & celle de Bois-Aubry, même ordre, diocèse de Tours, à l'abbé Batteux de l'académie François.

Le 9 juin, l'abbé de Vogué, nommé à l'évêché de Dijon, a été sacré dans l'église de l'abbaye royale de St Victor, par l'archevêque de Lyon, ayant pour assistans les évêques de Mâcon & de Saint Omer.

Le dimanche 23, dom Jean-Baptiste Miroudot de Saint Ferjeux, nommé évêque de Babylone & consul de France à Bagdad, a été sacré par l'archevêque de Besançon assisté de l'ancien évêque de Troyes & de l'évêque de Tricomie, à l'église paroissiale de Saint Louis.

Le Roi a accordé l'évêché de Clermont à l'abbé de Bonnal, vicaire général de Châlons sur Saône, & l'un des visiteurs-généraux des Carmelites.

M A R I A G E S.

Le 2 juin, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du comte du Chilleau, colonel en second du régiment de Lorraine, avec demoiselle de Merle; & celui du marquis de Bercy, capitaine au régiment Royal-Gravattes, avec demoiselle de Simiane.

N A I S S A N C E S.

Le 22 juin, le Roi & Madame Sophie de France, tintent sur les fonts de baptême de la paroisse de Marly, le fils du sieur de Basselas, écuyer, & de demoiselle de Villette, sa femme. Sa Majesté a été représentée par le duc de Fleury, pair de France, & premier gentilhomme de la chambre en exercice, & Madame Sophie, par la comtesse de Buzançois, sa dame d'honneur. L'enfant a été nommé Louis-Philippe.

M O R T S.

René-Paul comte de Séepeaux, maréchal des camps & armées du Roi, chef d'une brigade des Gardes du corps de Sa Majesté, est mort, le 27 mai dans la 60^e année de son âge.

Un Particulier de Gemolac en Saintonge, orfèvre dans la ville de Saintes, y est mort à l'âge de 104 ans, ayant joui pendant cette longue vie d'une santé toujours égale. Il s'étoit marié à 79 ans, & il laissoit de ce mariage trois enfans, dont l'aîné à 24 ans. L'affoiblissement de la vue est la seule incommodité qu'il ait éprouvée quelques années avant sa mort.

Marie Lafay, veuve Jené, est morte, le 30 mai, dans l'hôpital-général de Lyon, âgée de

104. ans & 7 jours, étant né le 23 mai 1672 : cette femme ayant été abandonnée dans son enfance par ses pere & mere, que l'indigence avoit forcés des'expatrier, fut reçue en qualité de fille délaissée, à l'hôtel-dieu, d'où elle passa, a l'âge de 7 ans, suivant l'usage, dans l'hôpital de la Charité qui a pris soin de son éducation. Après avoir été mariée deux fois & étant devenue veuve, elle y resta en 1732, en qualité de vieille & pauvre femme, & y est restée jusqu'à son décès. Elle eut l'honneur de complimenter Monsieur & Madame le 27 septembre de l'année dernière, lorsque ces augustes époux, dans leur passage à Lyon, honorerent l'hôpital de la Charité de leur présence ; cette femme a conservé la mémoire & le jugement, ainsi que l'usage de ses sens, jusqu'à sa mort.

Louis-Jacques-Armand de Guignon, comte de Villennes, mestre-de-camp de cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, est mort à Paris, le 29 mai, âgé d'environ 58 ans.

François-Mathieu Maître de la Garlaye, comte de Lyon, évêque de Clermont, abbé commendataire des abbayes royales de Chérey, ordre de Cîteaux, diocèse de Reims, & de Moreilles, même ordre, diocèse de la Rochelle, est mort en son palais épiscopal à Clermont, le 5 juin, âgé de 75 ans.

Nicolas-Emond Hutault de Gondrecourt, colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, commissaire de la

236 MERCURE DE FRANCE.

Noblesse de la Guadeloupe, est mort à Paris, le 27 juin, âgé de 48 ans.

Anne-Joseph de la Queuille, veuve de Jacques-Philippe Sébastien le Prêtre, comte de Vauban, lieutenant-général des armées du Roi, est morte le 19 avril, dans son château de Vauban, dans le Mâconnois. Elle étoit âgée de 63 ans.

Auguste-Louis-Joseph de Calonne-Courtebonne, premier lieutenant-de-Roi de la province d'Artois, capitaine de cavalerie au régiment d'Orléans, est mort à Paris le 12 avril dernier.

Innocente-Aglæ Duplessis-Richelieu d'Aiguillon, épouse de Joseph-Dominique de Guignes-Moreton, marquis de Chabrillant, colonel commandant du régiment de Conti, infanterie, premier écuyer de Madame la comtesse d'Artois, est morte à Aiguillon, le 11 juin, dans la 29^e année de son âge.

Charles-Barthelemy vicomte de Bar, enseigne des vaisseaux du Roi, est mort à la Guadeloupe, dans sa 23^e année.

Philippe-Hugues Guilles de Crecy, ancien vicaire-général du Mans, abbé commendataire de l'abbaye de Fenieres, ordre de Saint Benoît, congrégation de Saint Maur, diocèse de Clermont, est mort à Paris le 1 juin, dans la 78^e année de son âge.

Paul de Rebeyre, évêque de Saint Flour, abbé commendataire de l'abbaye royale de Saint-André-le-Bas-les-Vienne en Dauphiné, est mort en son palais épiscopal, à Saint Flour en Auvergne, le 10 du même mois, dans sa 85^e année.

L O T E R I E S.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Juin. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 85, 54, 78, 87, 57. Le prochain tirage se fera le 5 Juillet.

Le cent quatre-vingt-sixième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 25 du mois de juin, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 66284. Celui de vingt mille livres au N°. 62051, & les deux de dix mille liv. aux numéros 60667 & 76560.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Ariane à Thésée,	<i>ibid.</i>
Le chien & le chat,	10
Le réveil de l'homme bienfaisant,	14
Moralité,	17
Epître à Mlle de G.	18
Sonnet imité de Pétrarque,	24
Féradir,	25
Ode à Glicere,	40
Vers à Mde de Vastre,	41

238. MERCURE DE FRANCE.

Explication des Enigmes & Logogryphes ,	42
ENIGMES ,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES ,	45
Marche des filles Samnires ,	49
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	53
Fables & contes ,	<i>ibid.</i>
Le bouquet royal ,	62
Zéuire mourant à sa fille ,	63
Lettres critiques & dissertation sur le préjudice commerce ,	66
Anecdotes du regne de Louis XVI ,	70
Contes des Fées, Nouvelles ,	73
Entretiens de Périclès & de Sally ,	77
Lettres de M ^{de} la Comtesse de la Riviere ,	78
Hist. de la vie de N. S. Jésus-Christ ,	83
Discours prononcé à l'ouverture du cours de matière médicale ,	88
Avis au Peuple ,	92
Hist. des révolutions de Corse ,	94
Recueil de deux Mém. concernant le mariage des Protestans de France ,	96
Les siècles chrétiens ,	97
Système nouveau sur l'origine des fiefs ,	99
Réponse à la brochure intitulée l'ordre profond & l'ordre mince ,	100
Mémoire sur le cours des eaux ,	101
Florèsso ,	113
Esprit de Saurin ,	116
Le Mentor moderne ,	110
Grammaire latine ,	112
Tablettes historiques , &c. ,	113
I. K. L. essai dramatique ,	115
Carthésisme de l'homme social ,	116
Jezennemours ,	122

J U L L E T. 1776. 139.

Selectæ Fabulæ ex libris metamorphoscon. Ovi-	
dij Nasonii,	128
Traité de l'eau bénite,	130
— l'usure,	131
Discours sur l'étude,	133
L'ami philosophe & politique,	135
Défense de la doctrine de l'Eglise sur le	
Jubilé,	141
Œuvres complètes d'Alexis Piron,	148
Shakspéare,	152
La science & l'art de l'équitation,	154
Recueil de pièces relatives à la députation des	
Etats de Béarn,	158
Traité sur la cavalerie,	163
Lettre à l'Auteur du Mémoire,	168
Annonces littéraires,	174
ACADÉMIE.	178
Paris,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	191
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française,	<i>ibid.</i>
Comédie Italienne,	193
ARTS.	200
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	213
Architecture,	209
Variétés, inventions, &c.	214
Anecdotes,	217
Avis,	221
Nouvelles politiques,	225
Présentations,	229
— d'ouvrages,	230

226 MERCURE DE FRANCE.

Nominations,	<i>ibid.</i>
Mariages,	233
Naissances,	234
Morts,	<i>ibid.</i>
Loteries,	237

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le premier volume du Mercure de France pour le mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Juillet 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

MERCURE DE FRANCE,

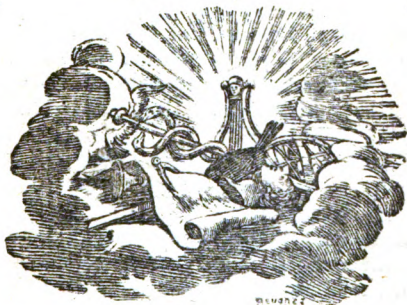
DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

J U I L L E T, 1776.

S E C O N D V O L U M E.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine;
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur **LACOMBE** libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à la perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur **LACOMBE**, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12 , 14 vol. à Paris ,	16 liv.
Franc de port en Province ,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an , à Paris ,	12 l.
En Province ,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique , 16 vol. in-12. à Paris ,	24 l.
En Province ,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉ OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits , par M. Turpin , prix ,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris , port franc par la poste ,	18 l.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart , 14 vol. par an , à Paris ,	9 l. 16 s.
Et pour la Province , port franc par la poste ,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an , à Paris ,	18 l.
Et pour la Province ,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an , à Paris & en Province ,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an , à Paris ,	9 l.
Et pour la Province ,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an , pour Paris & pour la Province ,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio , ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire Naturelle , avec l'explication , chaque cahier broché , prix ,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers , de chacun 5 feuilles , par an , pour Paris ,	12 l.
Et pour la Province ,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an , à Paris ,	18 l.
En Province ,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an , à Paris ,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale , 12 parties in 12. dans l'espace de six mois , franc de port à Paris & en Province , prix par abonnement ,	15 liv.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie , 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique , fig. in-8°. br.	3 l. 15 f.
Révolutions de Russie , in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spéctacle des Beaux-Arts , rel.	2 l. 10 f.
Diction. Iconologique , in-8°. rel.	3 l.
Dict. Eccléf. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts , in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique , 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine , in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Slyry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 f.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné , in-12 br.	2 l. 10 f.
Les mêmes , pet. format ,	1 l. 16 f.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contre-faits , in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br.	1 l. 4 f.
Les Muses Grecques , in-8°. br.	1 l. 16 f.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c. in-fol. avec planches br. en carton ,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton ,	12 l.
Les Caractères modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition , in 4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes , vol. in-12. broché	3 l.



MERCURE DE FRANCE.

JUILLET, 1776.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

MONSIEUR A BRUNOY.

O D E.

LORSQU'APOLLON daignoit descendre
Dans l'un des Temples consacrés
Au culte qu'on osoit lui rendre ;
Son aspect, ces lieux révéérés ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

D'eux-mêmes enfantoient des miracles,
Et Delphes rendoient ses oracles.
Image de ce Dieu du jour,
Prince auguste, tout nous assure
Que chaque objet dans la nature
Reslent ici votre séjour.

Dans ces jaillissantes cascades
Déjà s'empresse de bondir
Le folâtre essaim des Naïades.
Un nuage alloit obscurcir
Les beaux jours que vous faites naître;
La santé les fait reparaître
Plus sercins, plus brillans encor;
Quand ceux que la Parque vous file,
Déormais dans leur cours tranquille,
Sont des jours qu'elle a tissus d'or.

Mais poursuivons tant de merveilles:
Que peut la présence des Dieux!..
Eh! quoi? sans travaux & sans veilles,
Les arts n'excellent que pour eux!
Orphée a-t il pris une lyre,
Que, rempli du Dieu qui l'inspire,
Il fait résonner ses transports!..
Les mortels devant lui fléchissent,
Les tigres mêmes s'adoucissent,
Et vont se rendre à ses accords.

Nouvel Orphée, oſai-je prendre
 La lyre qui chante les Dieux ?
 Sous mes doigts je crois auſſi rendre
 Des accens dignes de mes vœux.
 Le chœur des Muſes que j'attire ,
 Vient ſe joindre aux ſons de ma lyre.
 La Divinité que je ſers ,
 M'élève au-deſſus de moi-même ;
 Pour la célébrer comme on l'aime ,
 Elle ſe prête à nos concerts.

Mais qui pourroit, en traits de flammes ,
 Peindre cet amour tel qu'il eſt ,
 Et comme il exalte nos ames ? . . .
 Ah ! la cauſe ajoute à l'effet ,
 Sans en expliquer davantage . . .
 Prince heureux ; ainſi , d'âge en âge ,
 Vos vertus vous feront aimer ;
 Mais tout ce que dira l'Histoire ,
 Sans rien faire pour votre gloire ,
 Ne pourra que la confirmer.

Oui, telles ſont vos deſtinées.
 Des Divinités comme vous
 Jadis furent imaginées
 Pour ſe faire adorer de nous.
 Nos crimes arment leur tonnerre ;
 Mais les premiers Dieux de la terre

A iv

MERCURE DE FRANCE:

**En ont été les bienfaiteurs ;
Et souvent la Mythologie
Devient sa propre apologie :
Tout l'Olympe est dans les grands cœurs :**

**Qu'entends-je ? quels cris d'âgresse
Viennent distraire mes esprits ?
Pour le Héros qui m'intéresse ,
Les hommages de vains écrits
Sont les plus foibles à lui rendre.
Je cede au plaisir de répandre
Ces pleurs touchans que fait couler
L'attrait de la commune joie ;
Ces pleurs où notre ame se noie ,
Et qui la font bien mieux parler.**

**O Prince ! qu'en des jours de fête
Il est doux de les voir changer ,
Ces derniers jours où votre tête
Fut encor en butte au danger !
Grace au ciel , & même à l'orage
Où vous échappez au naufrage
Du dernier écueil à courir ! *
L'épreuve la plus courageuse , ****

* La rougeole dont MONSIEUR vient de guérir.

** L'Inoculation.

D'une vie , alors orageuse ,
Fut un garant qu'on dût chérir ,

Enfin , de tout levain funeste
Vos jours déformais préservés ,
Par ces époques que j'atteste ,
Nous assurent qu'ils sont sauvés ;
Enfin de nos justes alarmes
Le sujet a pour nous des charmes :
Il n'est plus de péril pour vous...
Votre amour pour la France entière ,
Risquant votre tête si chère ,
Brava le plus cruel de tous.

Vive donc à jamais la France ,
Dans les trois plus beaux rejettons
Qu'ait encor , pour notre espérance ,
Produit la tige des Bourbons !
Dieux ! cette branche fécondée
Par le plus pur sang d'Amedée ,
Etendant un jour ses rameaux
Autour d'un trône orné de gloire ,
A nos neveux , à la mémoire ,
Promet des siècles de Héros !... :

Brunoy m'entend , & crie : « Arrêtez
« Entraîné par un si beau jour ,
« Vas tu chanter une autre fête

A y

10 MERCURE DE FRANCE.

- » Où Tutin transporta sa Cour ; *
- » Où des Alpes on vit la cime
- » Incliner leur tête sublime
- » Devant ce couple fortuné ,
- » Qui , souriant à son offrande ,
- » Accepte la double guirlande
- » Dour la Muse l'a couronné ? »

*Par M. Aubin, Premier Commis de la
Surintendance & de la Chancellerie de
MONSIEUR.*

L'AMOUR & LA VANITÉ.

Fable imitée de l'Anglois.

DEPUIS long-temps le tendre Amour
Aux hameaux fixoit son séjour ;
Auprès des Dames inutile,
Eh ! qu'auroit-il fait à la ville ?
On avoit déserté sa cour :
Plutus étoit le Dieu du jour.

Cupidon , Seigneur de village ,

* Voyage de MONSIEUR & de MADAME à Chambéry.

En prit & les mœurs & l'usage :
 Ce n'étoit plus un Dieu trompeur ;
 Franc , sincère , plein de candeur ,
 Il étoit , comme au premier âge ,
 Le bon ami du mariage.

Il eût parié son flambeau ,
 Et ses flèches & son bandeau ,
 Qu'il avoit le cœur de Colette ;
 Il se trompoit ; souvent fillette ,
 Sous un doux & naïf minois ,
 Cache un cœur fin , léger , fournois.

Sans cesse occupé du mérite
 De Colette sa favorite ,
 L'Amour méditoit près d'un bois ,
 Lorsqu'il entendit une voix ;
 Surpris , il regarde , il se leve ,
 Que vois-je ? N'est-ce point un reve ?
 Quoi ! la Vanité dans ce lieu ?
 Eh ! bon jour donc , lui dit le Dieu !
 Je suis ravi de l'avantage
 De vous avoir dans mon village ;
 Puis l'Amour & la Vanité
 S'entretenrent de la cité ,
 Du Vaux-Hall & de la Marquise ,
 De la Grisette & de Céphise ,
 Du Comte ainsi que du Baron ,
 Que faites-vous ? Et que dit-on ?

A vj

12 MERCURE DE FRANCE:

Cupidon vanta sa retraite,
Ses plaisirs, & sur-tout Colette;
Il prétendit dans ses hameaux
Etre adoré de ses vassaux,
Sur leurs cœurs régner sans partage;
Etre heureux enfin au village.
Il fit rire la Vanité.
Comme votre Divinité
Se trompe. — Je suis, ma très-chère,
Le seul ici que l'on révere. —
Seul révééré : c'est excellent ;
Les femmes, convenez pourtant,
Me donnent quelque préférence...
Mais essayons notre puissance ;
(Colette passoit) Cupidon
Prend son redoutable brandon,
Enflamme la jeune Bergere :
Bientôt son ame toute entiere
Reslent le pouvoir de l'Amour.
La Vanité dit, c'est mon tour ;
Elle fait tomber sur l'herbette
Aux pieds de la tendre Colette,
De l'or ?.. Non... Quoi donc ?.. Un miroir...
Adieu l'Amour & son pouvoir.
L'ingrate & volage Colette
Ne songea plus qu'à sa toilette.

*Par M. A. P. de Verdan, ancien Officier
des Haras du Roi,*

ÉLÉGIE DE TIBULLE.

Rura meam, Cornute, tenent.

Ce fortuné séjour possède ma Délie ;
Elle habite les champs, elle regne en ces lieux ;
Viens voir de ses attraits la nature embellie.
Vénus même descend des Cieux.

Vois, près de la Déesse, au milieu des campagnes,
L'Amour qui des Bergers répète les chansons ;
Les Grâces, de Vénus les fideles compagnes,
Sont Bergeres dans ces vallons.

Sous les yeux de Délie, ah ! quel plaisir extrême
De défricher un sol ingrat & paresseux !
Je saurois supporter auprès de ce que j'aime,
Les travaux les plus rigoureux.

Apollon fut Pasteur. Sa blonde chevelure,
Sa lyre d'or, son art de tant de maux vainqueur,
Rien ne put refermer sa profonde blessure ;
L'Amour avoit percé son cœur.

On vit le beau Phébus enlacer en corbeilles
L'oïser d'où s'écouloit le lait de ses troupeaux,

14 MERCURE DE FRANCE.

Quel bruit de ses accords suspendoit les merveilles ?
Le mugissement des taureaux.

Hélas ! combien de fois sa sœur en rougit-elle ?
Il portoit dans ses bras le chevreau délaissé ;
Et celui qu'admiroit une troupe immortelle,
N'est plus qu'un Pâtre hérissé.

Où sont les beaux cheveux qui décoroient sa tête ?
Pour consulter Phébus les Rois cherchent en vain.
Délôs est un désert , Delphes n'a plus de fête ;
Il se tait l'oracle divin.

L'Amour veut que Phébus habite une chaumière.
De Vénus autrefois les Dieux formoient la cour.
Ce n'est plus qu'une erreur : mais cette erreur m'est
chère ;
Les Dieux le font-ils sans amour ?

Mais pourquoi dans les champs confiner une belle ?
Ma Délie orneroit la plus riche cité.
En vain , Bacchus, en vain la vendange t'appelle,
Si tu n'y vois pas la beauté.

Imitons nos Aïeux ; Vénus à leur tendresse ,
Dans l'ombre des vallons prodiguoit ses faveurs.
Revenez , heureux temps de naïve allégresse ,
De vrais plaisirs , de simples mœurs.

Restons aux champs; je puis chérir jusqu'à mes
peines.

Tout me semblera doux , Délie est en ces lieux !
Qu'on double mes travaux , qu'on me charge de
chaînes ,
Que j'aie un regard de ses yeux.

Par M. Marteau.

NANCY ou les Amans brouillés.

Conte.

C'EST l'accord qui fait le bonheur & les charmes de la société ; c'est la méfintelligence qui les détruit. On a coutume de dire qu'il ne faut point juger sur les apparences : mais cette maxime est une de celle qu'on répète le plus & qu'on pratique le moins. Les Amans sur-tout , (c'est citer la majeure partie des hommes) ne se piquent point à cet égard d'une régularité bien scrupuleuse. Leur roman , (qui n'a pas le sien ?) fourmille des tracasseries qu'ils ont effuyées souvent par leur faute. On tenteroit en vain de les corriger. Tout amant est ombrageux :

16 MERCURE DE FRANCE.

toute amante est soupçonneuse. Si quelque chose les offusque , ils ne doutent de rien , se portent aux dernières extrémités , & ne s'occupent des moyens de connoître la vérité , que lorsqu'elle est à peu près inutile. Heureux , trop heureux ceux qui savent se posséder assez pour observer tout de sang-froid & juger de même ; mais j'oublie en écrivant ceci , que la raison & l'amour ne sont pas souvent d'accord : & je me hâte de parcourir la carrière que je me suis proposé de remplir.

Londres est , après Paris , une des villes les plus considérables de l'Europe : le nombre , & plus encore le caractère , le génie particulier & la liberté , souvent dangereuse , de ses habitans , l'opulence sourde qui règne parmi eux , son commerce dans toutes les parties du monde , ses courses , ses spectacles & ses combats , la rendent un objet de curiosité pour les étrangers ; aussi personne n'entreprend-il de voyager , qu'il ne se propose d'y séjourner quelque temps.

Le jeune Comte de Séligny , qui venoit de faire le tour de l'Europe , voulut terminer le cours de ses voyages par l'Angleterre , où ses liaisons & ses correspondances lui présageoient le séjour le

plus agréable. Séligny étoit d'une naissance distinguée, d'une figure intéressante & d'un caractère facile & liant; posé, point fat, & même d'une humeur qui pouvoit, à la rigueur, passer pour un peu trop sérieuse dans un François; en un mot, ce n'étoit point un de ces évaporés qu'on voit par-tout, & qui n'ont d'autre mérite que du babil & du papillotage; mais pour ne point ressembler à nos jeunes étourdis, il n'en valoit pas moins; & les *bonnes gens* qui recherchoient sa compagnie, le dédommagoient bien de l'abandon presque général auquel son caractère l'eût exposé dans nos jolis cercles. Eh! le moyen d'y briller, quand on n'est point au courant des sottises du jour & de l'ariette à la mode: qu'on préfère le théâtre de la Nation aux Comédiens de bois, & qu'enfin on ne marchande point au foyer de l'Opéra, les faveurs qui ne devroient être que le prix de l'amour & de la constance.

Séligny, dans le cours de ses voyages, avoit lié connoissance avec plusieurs Anglois de considération, qui furent charmés de le recevoir dans leur Patrie, & l'admirent en peu de temps dans les meilleures sociétés, dont il fit bientôt les délices.

18 MERCURE DE FRANCE.

Le Lord Windham , que Séligny connoissoit plus particulièrement , ne voulut point qu'il prît d'autre maison que la sienne ; ce Lord avoit une fille d'une beauté peu commune. Nancy (c'étoit son nom) , faisoit l'ornement & l'admiration de la Ville. Une taille élégante & bien prise , une prestance noble & majestueuse , une bouche du coloris le plus frais & le plus animé , un œil vif , un regard imposant , de grands cheveux noirs qui retomboient sans art sur des épaules d'une blancheur éblouissante , un bras parfaitement arrondi , une gorge naissante que la pudeur déroboit à l'admiration qu'elle eût excitée , mille charmes enfin répandus sur toute sa personne , l'élevoient au-dessus de toutes les femmes , & fixoient les hommages de tous les hommes. Ce n'étoient cependant que ses moindres beautés. Celle de son ame étoit infiniment supérieure. A tant d'agréments naturels , Nancy joignoit un esprit pénétré , & un caractère tout à fait aimable. Sa conversation étoit séduisante , & la bonté de son cœur se peignoit dans tous ses discours. On pouvoit seulement lui reprocher un fond de vivacité extraordinaire , qui nuisoit peut-être à la justesse du discerne-

ment ; mais elle savoit racheter ce léger défaut par des qualités bien estimables. Modeste sans grimaces , fière sans hauteur , sachant qu'elle étoit belle , & ne s'enorgueillissant point d'un avantage qu'elle ne devoit qu'au hasard , charmante enfin sans vouloir jouir des avantages que lui procuroit sa supériorité : telle étoit Nancy.

Séligny , qui n'avoit jamais senti que foiblement le pouvoir de l'amour , éprouva bientôt tout l'effet de ses charmes. La facilité qu'il avoit de la voir , ne contribua pas peu à alimenter sa passion ; il en devint éperdument amoureux ; mais sa timidité naturelle , & la crainte qu'il avoit de détruire son bonheur , en voulant le prématurer , lui fermèrent longtemps la bouche. Il n'osait laisser entrevoir son amour , & sa position étoit d'autant plus embarrassante , que la réserve de Nancy ne lui permettoit pas le plus léger espoir , & qu'il craignoit qu'elle ne fût insensible à sa tendresse. Il laissoit quelquefois transpirer ses sentimens par mille petits soins , mille attentions ingénieuses , qui ne font rien aux yeux des personnes indifférentes , mais auxquels l'amour seul met le prix. La froideur de

20 MERCURE DE FRANCE.

Nancy le désespéroit. Un jour cependant qu'il se trouvoit à table entre Windham & son aimable fille, le hasard lui fournit une occasion de déclarer indirectement, à l'objet de ses feux, les tendres sentimens dont il étoit pénétré. Sur la fin du repas, la gaieté gagna tous les convives : chacun chanta un couplet de chanson. Quand ce vint au tour de Séligny, il en hasarda un qu'il composa sur le champ, & qui peignoit la situation de son cœur. Le voici :

J'aime un objet adorable ;
Mais je soupire en secret :
Tendre Amour, sois favorable
Aux vœux d'un Amant discret :
Dans la crainte de déplaire,
Je renferme mon ardeur ;
Sois auprès de ma Bergere
L'interprete de mon cœur.

On applaudit beaucoup à ce couplet ; qu'il chanta avec tout le goût imaginable. Il n'y eut peut être que Nancy qui pénétra son dessein ; mais elle se garda bien de lui donner à connoître qu'il étoit deviné.

Elle n'étoit cependant point aussi indis-

férente qu'elle affectoit de le paroître. Elle avoit jugé Séligny dès le premier abord , & l'avoit jugé à son avantage. Elle ne pouvoit que le trouver aimable , & son mérite ne tarda point à la rendre sensible ; mais les devoirs de son sexe , la bienséance qu'il exige , & la réserve rigoureuse dans laquelle il doit avoir soin de se tenir , l'empêchoient de donner l'essor à sa tendresse naissante. Elle eût été charmée qu'il se fût déclaré ouvertement ; mais elle ne devoit ni ne vouloit le prévenir. Elle affectoit même de n'avoir pour lui que cette politesse froide & symétrisée , dont on use pour l'ordinaire envers les étrangers , tandis que son cœur commençoit à s'embrâser de tous les feux de l'amour.

Séligny n'avoit point encore assez d'expérience pour juger que la conduite de Nancy témoignoit en sa faveur : il s'étoit trompé à son égard ; il avoit pris sa froideur apparente pour une indifférence réelle. C'étoit une erreur impardonnable pour un François ; mais Séligny étoit tout neuf : il n'avoit point fait ses humanités dans les boudoirs de nos petites-maîtresses , & il n'étoit pas étonnant qu'il ignorât les ruses de l'amour. Quelle eût

22 MERCURE DE FRANCE.

été l'ivresse de sa joie, s'il avoit pu lire dans le cœur de la tendre Nancy ! Sa passion cependant prenoit chaque jour de nouvelles forces : elle devint en peu de temps si impérieuse, qu'il ne lui fut pas possible de la cacher davantage, & qu'il résolut de la découvrir à l'auteur de son tourment, quelques pussent être les suites de son indiscretion. Il demœuroit chez son père, & la voyoit tous les jours ; mais il ne lui étoit pas facile de l'entretenir sans témoins. Il chercha plusieurs fois, mais en vain, l'occasion de lui déclarer sa flamme. Il prit enfin le parti de lui écrire, d'autant mieux qu'il s'accordoît parfaitement avec sa timidité. Li fit donc une lettre bien tendre & bien gauche, car personne ne s'énonce si mal qu'un amant novice ; saisit une occasion favorable, & la mit adroitement dans le sac à ouvrage de Nancy. Elle fut la seule qui remarqua la démarche du Comte ; elle balança quelque temps sur le parti qu'elle avoit à prendre ; mais à la fin la curiosité l'emporta, & elle se retira dans son cabinet. Cet empressement parut de bon augure à Séligny, & le rassura sur la témérité de son entreprise. Il en ressentit une joie inexprimable.

J U I L L E T. 1776. 23

Nancy ne fut pas plutôt seule, qu'elle ouvrit son sac, & trouva la lettre du Comte, qui étoit à peu-près conçue en ces termes :

« M A D E M O I S E L L E ,

» Vous aurez lieu sans doute d'être
» surprise de ma témérité: Je vous aime,
» & j'ose vous en faire l'aveu. Je pousse
» la hardiesse encore plus loin: j'espère
» & vous demande un mot de réponse.
» Ah! si je pouvois me flatter... vous
» savez mon secret, aimable Nancy:
» puissiez vous n'être pas insensible à la
» respectueuse ardeur

» du Comte de SÉLIGNY ».

Ce billet lui réussit au delà de ses espérances: Nancy fut enchantée de connaître des sentimens que son cœur ne désavouoit pas; mais elle eut la prudence de n'en rien témoigner. Elle hésita longtemps, incertaine de la résolution qu'elle prendroit: à la fin elle se détermina à lui répondre; mais sa lettre fut conçue de manière, que, sans approuver directement l'ardeur de Séigny, elle lui donnoit à penser qu'elle n'étoit pas mal reçue.

24 MERCURE DE FRANCE.

Après plusieurs missives réciproques, & toutes sur le même ton, l'amoureux Séligny parvint à lui parler sans témoins : lui peignit sa passion avec toute l'éloquence du sentiment : elle est persuasive, & le Comte s'en servit avec tant de succès, qu'il parvint à lui arracher son secret. A dire vrai cependant, elle commençoit à le défendre si foiblement, si foiblement, qu'il n'eut pas besoin de se servir de tous ses avantages pour remporter une victoire entière.

Ce commerce charmant continua de part & d'autre avec toute l'activité possible. Séligny cherchoit avec empressement toutes les occasions pour entretenir Nancy : Nancy de son côté ne manquoit pas d'en faire naître : aussi jouissoient-ils du bonheur de se voir fréquemment, & leur félicité paroïssoit d'autant plus inaltérable, qu'elle étoit ignorée.

Le Chevalier Forth, jeune Anglois de considération, très-bien reçu chez le Lord Windham, voyoit souvent Nancy, & les charmes de cette aimable personne l'avoient entièrement captivé ; mais ses instances réitérées, n'avoient pu lui obtenir un regard favorable. Ce n'étoit pas qu'il ne fût d'une naissance très-distinguée,

guée , & d'une figure assez séduisante ; mais il n'avoit pas ce *je ne fais quoi* qui plaît par-dessus tout, & qui subjugué sans qu'on puisse y opposer la moindre résistance. D'ailleurs son caractère, naturellement dur & emporté , contribua pour beaucoup au dégoût que Nancy conçut pour lui : soit qu'elle l'eût pénétré , malgré le soin qu'il apportoit à se masquer , soit que sa dureté lui déplût , il ne pût parvenir à la déterminer en sa faveur , lorsqu'il lui déclara ses intentions. Séigny , quelque temps après , se mit tout-à-fait dans les bonnes grâces de cette charmante Angloise , & il eût paru difficile à tout autre qu'au Chevalier , de détruire son bonheur.

Forth ne tarda point à s'appercevoir , (tant les yeux d'un rival sont pénétrants !) que Séigny étoit favorisé : il jugea que , tant que ce François auroit la confiance de Nancy , il ne réussiroit jamais à la rendre sensible à ses vœux ; il prit en conséquence la résolution de le ruiner dans son esprit : persuadé qu'il parviendroit plus facilement à la toucher , il imagina plusieurs moyens pour les désuiner ; mais ce fut inutilement qu'il les mit en œuvre. Furieux de voir avorter

26 MERCURE DE FRANCE.

ses projets , il fit jouer de nouvelles machines , & ne se rebuta pas du peu de succès de ses premières tentatives. Il crut n'avoir de meilleur parti à prendre que de se défaire d'un rival qui ne cessoit de lui porter ombrage ; mais il étoit nécessaire de se comporter avec beaucoup d'adresse , & le succès en paroïssoit d'autant plus incertain , qu'il se présentoit une foule d'obstacles presque insurmontables. La confiance réciproque des deux amans étoit solidement établie , & rendoit ce coup d'une exécution difficile , pour ne pas dire impossible. Mais la longueur & la difficulté d'une pareille entreprise , ne le rebutèrent point. Il médita long-temps sur ce qui lui restoit à faire , & il ourdit enfin la trame d'un complot qui , selon lui , ne pouvoit manquer de réussir.

Il apprit par la femme-de-chambre de Nancy , femme qu'il avoit su corrompre , & qui étoit entièrement dévouée à ses intérêts , que Séligny & sa Maîtresse entretenoient ensemble un commerce de lettres qui passaient toutes par ses mains. Cette découverte lui inspira l'idée de contrefaire l'écriture du Comte , & d'adresser à Nancy , sous son nom , la lettre la plus piquante & la plus capable de

l'indisposer. Il devoit , en conséquence saisir l'occasion de la première querelle qui s'élèveroit entr'eux ; car les querelles sont d'ordinaire l'aliment de l'amour. Il avoit étudié le caractère de Nancy : il la connoissoit implacable sur l'article des procédés ; & quoique cette supercherie ne fût ni neuve ni bien imaginée , puisque la moindre explication entre les deux amans , pouvoit l'anéantir aussi-tôt , il ne douta pas qu'elle ne lui réussît. Son but principal étoit de les désunir , parce qu'une fois brouillés , il comptoit prendre si bien ses mesures , qu'ils tenteroient en vain de chercher la vérité. Il n'étoit pas impossible qu'il n'en vînt à bout , mais il étoit absolument nécessaire que le caractère de Séligny fût supérieure-ment imité. Il saisit l'occasion d'un voyage de plusieurs semaines que ce dernier devoit faire vers les côtes d'Irlande. La femme-de-chambre de Nancy fournit au Chevalier, qui la payoit en conséquence , le moyen d'exécuter son projet. Elle s'empara de toutes les lettres que le Comte lui adressoit pour sa Maîtresse , & de celles dans lesquelles cette sensible amante se plaignoit de l'abandon cruel auquel un perfide paroissoit la condamner. Ce

28 MERCURE DE FRANCE.

fut sur les premières qu'il composa celle qui devoit enfin produire l'effet qu'il méditoit depuis si long-temps. Il avoit à son service un jeune homme qui possédoit ce funeste talent, & qui lui prêta tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Quand il crut que le moment d'agir étoit venu, il lâcha cette lettre prétendue, dont le style n'étoit pas celui de l'amour. Cette ruse ne réussit que trop au gré de son envie. Nancy, la malheureuse Nancy la reçut sans se douter du tour cruel qu'on lui jouoit : elle l'ouvrit avec toute la vivacité & l'impatience d'une amante qui craint d'être trahie. Quel coup pour une ame sensible ! Tout étoit contre Séigny : la malheureuse Nancy crut que son voyage n'étoit qu'un prétexte pour éviter les reproches que méritoit son infidélité. Convaincuë de son malheur, elle en doutoit encore, & ne cessoit de verser des larmes.

Séigny lui avoit juré tant de fois l'amour le plus tendre, & la fidélité la plus inviolable, & il étoit possible qu'il eût oublié ses sermens ! « Le lâche ! le perfide ! » s'écria-t-elle douloureusement : & je
 « l'ai aimé ! que dis-je ? je l'aime enco-
 « re, & c'est-là mon tourment ! » Mais

le caractère du Comte étoit si bien imité, qu'elle n'eut aucun doute à cet égard, & elle étoit en cela bien pardonnable. Que son amant lui paroîssoit digne de mépris, & qu'il l'eût été en effet, s'il avoit été coupable ! Nancy ne put supporter l'idée de l'abandon cruel & de l'affreuse humiliation à laquelle Séligny avoit la barbarie de la condamner ; le dépit s'empara de son ame ; & , sans vouloir entrer en explication avec son amant, elle lui donna son congé dans toutes les formes. Sa perfide femme-de-chambre, qui avoit eu l'art de redoubler sa confiance, l'affermir encore dans ce dessein, & lui peignit le Comte sous les dehors les plus défavorables. Ce fut elle qui lui dicta en quelque façon, la réponse outrageante qu'elle fit à Séligny, à cet amant fidèle qui s'étoit occupé sans cesse du bonheur de revoir sa chère Nancy, & qui lui avoit adressé sur son silence, des lettres tendres & passionnées, qu'on n'avoit eu garde de lui remettre. Il ne put revenir de son étonnement à l'ouverture de ce fatal écrit. Il n'en pouvoit croire ses yeux. Quelle situation plus douloureuse ! Cet amant sensible n'avoit aucun reproche à se faire, & s'abandonnant au désespoir le plus

amer, il hâta son retour, persuadé qu'il n'auroit pas de peine à se justifier; mais l'implacable Nancy refusa constamment de le voir; il écrivit: ses lettres lui furent renvoyées sans avoir même été ouvertes; il ne douta plus de l'inconstance de sa Maîtresse, & se vit réduit à pleurer en silence son infidélité.

Cependant le traître Forth jouissoit pleinement de sa perfidie. Enivré du succès inespéré de sa tentative, il se rendit plus assidu que jamais auprès de Nancy, qui étoit bien éloignée de le soupçonner. De son côté la femme-de-chambre travailloit en sous œuvre à détruire entièrement Séligny. Elle ne cessoit de présenter son prétendu crime sous les couleurs les plus capables d'exciter l'indignation de sa Maîtresse. Elle insinuoit en même temps à cette malheureuse amante d'oublier tout-à-fait un ingrat qui ne méritoit pas les regrets dont elle avoit la foiblesse de l'honorer; &, pour y parvenir plus efficacement, de s'attacher à quelqu'autre qui connût mieux le prix de sa tendresse. Tantôt elle lui représentoit que l'inconstance & la légèreté étoient ordinaires aux François, qu'ils n'aimoient que le plaisir & la liberté, & qu'un An-

glois seul enfin méritoit de fixer ses vœux. Tantôt elle glissoit quelques mots en faveur de son protégé, & gardoit ensuite adroitement le silence. Une autre fois elle relevoit, par manière de parler, son mérite, ses assiduités, ses attentions : & comme le Chevalier avoit le don de paroître ce qu'il vouloit, & que sa candeur apparente en imposoit au premier abord, l'infortunée Nancy s'abandonna insensiblement aux impressions qu'on lui donnoit, & le dépit sur-tout fit plus en faveur du traître Forth, que l'éloquence de son avocat. Elle crut punir Séligny : & le Chevalier profitant en homme habile des circonstances, parvint à détruire entièrement son rival dans l'esprit de sa Maîtresse.

Cependant Séligny, plongé dans la douleur la plus amère, & ne concevant rien au malheur qui le poursuivoit, dépérissoit à vue d'œil, & son état devenoit de jour en jour plus dangereux. Toutes les lettres qu'il ne cessoit d'écrire pour sa justification, ne parvenoient pas même à Nancy ; on avoit soin de lui en dérober jusqu'à la connoissance, dans la crainte que la curiosité, ou quelque autres motifs ne la portassent à les ouvrir. Toutes

32 MERGURE DE FRANCE.

les avenues enfin étoient si bien gardées, que le Comte chercha inutilement les moyens d'avoir une explication avec elle, & Nancy même servoit d'autant mieux les projets du Chevalier, qu'elle évitoit avec le plus grand soin la rencontre de son rival.

Séligny dans son désespoir vouloit se venger sur Forth des rigueurs de sa Maîtresse ; mais les apparences n'étoient point contre lui, & il eût été ridicule au Comte de s'en prendre à un homme qui paroïssoit n'avoir d'autre tort que celui de savoir mieux plaire. Il se vit donc forcé, pour comble de maux, de les dévorer en secret.

Depuis sa lettre prétendue, Nancy s'étoit tellement aveuglée sur les défauts du Chevalier, qu'elle consentit à lui donner la main dès la première parole qu'il lui porta à cet égard. Muni de son consentement, Forth se présenta chez le Lord Windham, qui donna les mains à cette alliance avec d'autant plus de joie, qu'elle referroit les liens de deux familles dont elle augmentoit la puissance & le crédit. Comme il craignoit sans cesse qu'une explication entre les deux amans ne vînt à ruiner ses espérances, il hâta

les préparatifs de son mariage , & se vit bientôt à la veille de jouir du fruit de ses intrigues.

Séligny pensa mourir de douleur à cette affreuse nouvelle ; il aimoit Nancy plus que jamais ; il ignoroit comment il avoit pu s'attirer son indifférence , & ne pouvoit soutenir l'idée de voir le jour sans le partager avec l'objet de sa tendresse. Le désespoir s'empara de son ame au point qu'il prit la résolution de lui prouver son amour par un trait dont un Anglois seul pouvoit être capable. Dès lors il ne songea plus qu'à tirer vengeance du Chevalier , & se livra tout entier à son projet.

La veille de son mariage Nancy étoit seule dans son appartement , où elle commençoit à réfléchir sur le parti désespéré qu'elle avoit pris. Malgré les ordres précis qui étoient donnés à sa porte de ne laisser entrer qui que ce soit , Séligny se traîna jusqu'à son cabinet , & parut tout-à-coup à ses yeux. Sa foiblesse étoit si grande , qu'il épuisa ses forces pour parvenir auprès d'elle. Cette entrevue la surprit tellement , qu'elle ne put proférer une parole. Revenue à peine de son étonnement , elle alloit lui demander de quel

B v

droit il la troubloit dans sa retraite, lorsque d'une voix foible & presque éteinte, ce tendre amant lui adresse ces mots :
 « Je sens, Mademoiselle, que je vous
 » importune ; mais rassurez-vous : je ne
 » viens point vous faire de reproches ;
 » je vous aimai autant qu'il étoit en
 » mon pouvoir de le faire ; je vous ai
 » mis que dis-je ? je vous aime
 » encore mille fois plus que je ne pour-
 » rois vous l'exprimer. Vous me trahis-
 » sez ; vous épousez le Chevalier ! Je n'ai
 » plus d'espoir ; il ne me reste qu'à vous
 » prouver »

En prononçant ces dernières paroles, il se blessa de son épée avec tant de promptitude, que Nancy, que son apparition avoit pétrifiée, n'eut pas le temps de lui retenir le bras. Il tomba aussi-tôt sans connoissance & baigné dans son sang. Ce spectacle fit évanouir Nancy ; ses forces l'abandonnèrent tout-à-coup, & elle se laissa tomber auprès du Comte en voulant le secourir. Sa chute fit du bruit ; on entra, & on la trouva sans sentiment auprès de Séligny, dont le sang se perdoit de plus en plus. On les releva sur le champ ; on fit venir un Chirurgien qui fonda la plaie du Comte, la banda, &

le fit mettre au lit , sans oser toutefois répondre de sa vie , qui étoit en très grand danger.

On secourut en même-temps Nancy : elle ne revint qu'avec peine de son évanouissement , tant elle avoit été saisie de la scène affreuse qui s'étoit passée sous les yeux ; il lui survint une fièvre violente qui la mit en peu de jours au bord du tombeau. Cependant sa jeunesse & la force de son tempérament , surmontèrent les obstacles qui s'opposoient à sa guérison : elle revint peu-à-peu , & elle fut au bout d'un mois presque hors de danger.

Il en fut de même de Séligny : sa blessure ne se trouva pas aussi dangereuse qu'on l'avoit jugée d'abord , parce que la foiblesse de son bras avoit amorti le coup. Malgré tous les sujets qu'il avoit de haïr la vie , les soins qu'on prit de sa santé , le rappellèrent au jour.

Une fois que Nancy fut convalescente & qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens , elle commença à faire des réflexions sur la cruelle aventure de Séligny. Un homme capable de sacrifier sa vie à son amour , ne pouvoit être qu'innocent. Elle crut voir de l'ingénuité & de la candeur dans tous ses procédés ; elle n'aperçut

au contraire que de la fourberie & des détours dans les démarches du Chevalier. Les agrémens & le mérite du Comte, se représentèrent alors à son esprit avec plus de charmes que jamais, & sa tendresse, que le dépit n'avoit fait qu'affoupir sans l'éteindre entièrement, se réveilla avec plus de force, & reprit tout son empire sur son cœur. Combien elle regretta de n'avoir point approfondi ce mystère ! Combien elle se repentit de n'avoir point écouté Séligny ! Mais il ne suffisoit pas d'avoir des regrets, il falloit porter un prompt remède à son injustice. Elle s'occupa dès lors des moyens de connoître la vérité, & la trouva sans peine. Elle ne s'étoit confiée qu'à sa femme de chambre : il n'y avoit que sur elle seule qu'elle pouvoit jeter des soupçons. Elle la fit approcher, & l'intimida tellement par ses menaces, qu'elle lui fit avouer tout, jusques aux moindres circonstances. Elle se fit remettre en même-temps les véritables lettres de Séligny, qui avoient été interceptées, & les siennes qui ne lui avoient point été rendues.

Une fois persuadée de l'innocence du Comte, Nancy conçut bientôt une haine violente pour le Chevalier, qu'elle n'avoit pas soupçonné capable de la bassesse

dont il s'étoit rendu coupable. Son premier soin fut d'écrire à Séligny une lettre tendre & remplie des expressions les plus touchantes , dans laquelle elle lui exposoit le tableau de ses malheurs & de sa fatale crédulité. Cette lettre fit plus d'effet sur lui que tous les remèdes ensemble.

La satisfaction réciproque qu'éprouvèrent ces deux amans , aida beaucoup à les rétablir. Quelque temps après , de l'aveu du Lord Windham , son père , qu'elle avoit instruit de sa tendresse & des traverses qu'elle avoit éprouvées , Nancy donna la main à l'amoureux Séligny Pour le Chevalier , lorsqu'il vit ses projets avortés , & ses espérances perdues , il tourna ses vues d'un autre côté , & laissa le Comte paisible possesseur d'un trésor sur lequel il avoit acquis les droits les plus légitimes.

Par M. Willemain d'Abancourt.



*PARAPHRASE de quelques vers latins
du Père Ducerceau , en forme de
cantique.*

Sur l'air : Que ne suis je la fougere.

A CHAQUE saison nouvelle
Je cultivois une fleur ,
Dont la beauté naturelle
Charmoit mes yeux & mon cœur ;
Mais l'hiver , par sa froidure ,
En ternissoit la couleur ,
Et le fruit de ma culture
Etoit toujours la douleur.

J'avois pris dans un bocage
Un jeune oiseau que j'aimais ,
Son chant , son brillant plumage
Avoient pour moi mille attraits ;
Pour l'éprouver , de sa cage
L'ayant fait sortir un jour ,
Le perfide , le volage ,
M'abandonna sans retour :

Je prenois soin d'une abeille
Que je nourrissois de fleurs ,

J'admirois dans la corbeille
 Son travail plein de douceurs ;
 Je badinois avec elle :
 Mais s'irritant sans raison ,
 Dans la main cette cruelle
 Me lança son aiguillon.

Enfin d'un ami fidele
 Je croyois avoir fait choix ,
 D'une tendresse immortelle
 Il m'assura mille fois ;
 Mais la mort impitoyable ,
 L'enlevant dans ses beaux jours ,
 Rompit notre chaîne aimable
 Et termina mes amours.

Vous seul, Dieu des créatures ,
 Vous seul fixerez mon sort ,
 Vous seul bravez les injures
 Des saisons & de la mort.
 Vous aimez quand on vous aime ;
 Vous ne nous fuyez jamais ;
 Je ne veux , Beauté Suprême ,
 Aimer que vous désormais.

Par M l'Abbé de Portol.



*STANCES sur la mort de M. le Marquis
de Rochechouart.*

HATE-TOI , Parque impitoyable ,
De couper le fil de mes jours !
Puis-je , sous le coup qui m'accable ,
Ne pas implorer ton secours ?
L'appui , le soutien de ma vie ,
Mon patron , mon heureux génie ,
L'auteur de mon être nouveau ,
Le mortel dont la bienfaisance
M'a délivré de l'indigence :
Rochechoüart est au tombeau.

Si les vertus sont couronnées
D'un ordre constant d'heureux jours :
Dieu puissant ! de ses destinées
Tu devois prolonger le cours.
Des grands cœurs il fut le modèle ;
Au bien public toujours fidèle ,
Il en fit sa félicité :
Son ame égalant sa naissance ,
Étoit l'ornement de la France
Et l'honneur de l'humanité.

Ombre illustre ! ombre toujours chère !

Voi les larmes que je répands ;
 Du haut de la céleste sphere
 Ecoute mes tristes accens.
 Je n'ai jamais touché la lyre ;
 Jamais le Pinde ne m'inspire ;
 Mais mon cœur a su t'adorer.
 Pardonne au zele qui m'enflamme :
 Pouvois-je connoître ton ame,
 Et te perdre & ne pas pleurer !

Grand , sans faste & sans artifice ,
 Doux , affable , simple en tes mœurs ,
 Ta noble candeur , ta justice
 Te donna l'empire des cœurs.
 Les larmes qu'on nous voit répandre
 Sur l'urne où repose ta cendre ,
 Ont leur source dans notre amour.
 Ah ! si tu nous aimas toi-même ,
 Oui , dans notre tendresse extrême ,
 Tu trouvas un juste retour.

Rappelle ce jour mémorable
 Où la Mort , détournant ses yeux ,
 Osa de sa faux redoutable
 Menacer tes jours précieux.
 Tu vis les meres explorées ,
 D'amour , de douleur enivrées * ;

* Le Marquis de Rochechouart eut, il y a quel-

42 MERCURE DE FRANCE.

Offrir leur sein pour ton secours ;
Et par des efforts magnanimes ,
Paier des plus chères victimes ,
Le bonheur de sauver tes jours.

Mais quel est ce fléau terrible
Qui vient ébranler les Etats ?
Son nom , dans ton ame paisible ,
Allume l'ardeur des combats.
Mars t'appelle : rien ne t'arrête ;
En vain la foudre est sur ta tête ;
Tu l'entends gronder sans effroi :
Satisfait d'immoler ta vie
Pour l'intérêt de ta patrie
Et pour la gloire de ton Roi.

Héritier du mâle courage
Des du Guesclins & des Baiards ,
On t'a vu , dès ton premier âge ,
Voler au milieu des hasards.
Ton audace , froide , intrépide ,

ques années , à Avignon une attaque violente du mal
qui l'a conduit au tombeau ; & le bruit s'étant répandu
dans la ville que les Médecins lui avoient ordonné un
bain de lait , & que le lait manquoit , les femmes
accoururent en foule au Palais , & sacrifiant en quel-
que sorte la vie de leurs nourrissons , offrirent le lait
de leur sein.

D'exploits & de périls avide,
 Affronte au tydon mille morts *;
 Et tes blessures honorables
 Y sont des monumens durables
 Des tes héroïques efforts.

Poursuis : ta vaillance immortelle
 Enflamme , étonne nos guerriers ,
 Dans la déroute universelle ,
 Minden te couvre de lauriers.
 Tranquille au milieu des alarmes ,
 Tu sauves l'honneur de nos armes ;
 Ton bras seconde ta valeur ;
 Au léopard de l'Angleterre
 Il ose enlever son tonnerre **,
 Et déconcerte le vainqueur.

Mais les lauriers dont Mars couronne
 Le front d'un Héros redouté,

* Le Marquis de Rochechouart a fait toutes les campagnes depuis le commencement de la guerre de 1734 , jusqu'à la paix de 1762. Son corps étoit couvert de blessures ; il en reçut une si énorme au tydon , qu'on ne put lui sauver la vie que par l'opération du trépan.

** Le Marquis de Rochechouart , à la tête de la brigade qu'il commandoit , défit à Minden le corps de Troupes Angloises qui étoit devant lui , & s'empara de deux pièces de canon.

Ne valent pas ceux que moissonne
L'homme ami de l'humanité.

Quitte les champs de la victoire...
Jalouse d'une plus noble gloire,
Le vrai sage fait des heureux.
Seconde le vœu de ton Prince :
Sois le bonheur d'une Province
Qu'illustra l'un de tes Aïeux *.

Si l'homme vulgaire ne prise,
Que l'or, le faste & les palais,
Le grand homme s'immortalise
Par ses vertus & ses bienfaits.
Rochechouart ! à ta présence
L'aimable paix, la confiance,
L'ordre renaît dans nos climats ;
Ainsi qu'on voit les fleurs éclore,
Lorsque le jeune Amant de Flore
Chasse les vents & les frimats.

Que vois-je ? quel nouveau miracle
Sur ces bords, au Romain soumis !
Les lys y brillent sans obstacle ;
Tous les cœurs sont déjà conquis.
Ton aspect calme leurs alarmes :
Ton départ fait couler des larmes ;

* Louis XI envoya en Provence un des Aîcêtres
du Marquis de Rochechouart pour y établir le Parle-
ment séant à Aix.

Garans certains de leur amour.
 Un Peuple entier te suit , t'appelle * ;
 Rome le voit , presque infidèle
 Soupirer après ton retour.

Louis contemple de son trône ,
 Les cœurs qui volent après toi ;
 Leur cortége qui t'environne ,
 T'assure un ami dans ton Roi.
 Ah ! déjà son auguste pere ** ,
 De l'estime la plus sincère
 Avoit honoré ses vertus.
 Le Fils , sur toi versant ses graces *** ,

* Lorsque le Marquis de Rochechouart partit d'Avignon , après avoir rendu le Comtat au Saint-Siège , le Peuple se jeta à ses pieds , baïsa les traces de ses pas dans les rues , & lui répéta mille fois , en versant des torrens de larmes , ces paroles attendrissantes : *Notre bon Gouverneur , ne nous quittez pas ; vous êtes notre protecteur , notre ami , notre père ; ne nous quittez pas.*

** Le Marquis de Rochechouart avoit été un des Menins de feu Monseigneur le Dauphin , père de notre auguste Monarque. Ce Prince l'avoit toujours honoré de sa confiance la plus intime.

*** Louis XVI, jaloux de marquer tous les momens de son regne par des actes de bienfaisance & de justice , nomma le Marquis de Rochechouart un des otages de la Sainte Ampoule , & l'avoit ensuite fait Chevalier de ses Ordres.

L'imité, & marche sur les traces
Des Antonins & des Titus.

Grand Dieu ! pardonne à ma foiblesse !
J'ose sonder tes profondeurs ;
Je redemande à ta sagesse
Le Héros qui cause mes pleurs.
Tu ne saurois m'en faire un crime ;
Une plainte si légitime
Rend hommage à l'Être éternel.
Vertueux, bienfaisant & sage,
Rochechouart fut ton image,
Autant que peut l'être un mortel.

A Marseille.

*IMPROMPTU fait pour être mis au bas
du Portrait de Louis XVI.*

DEUX Souverains, par leurs vertus,
Sont gravés dans notre mémoire ;
L'un est Henri, l'autre est Titus ;
Ils sont de l'Univers & l'amour & la gloire,
Ils ont tous deux fixé nos regards éblouis ;
Eh bien ! ces Potentrats si connus dans l'histoire,
Ils revivent encor sous le nom de Louis.

Par M. le Comte de Boissioisset.

*VERS envoyés à M. LE NOIR, Conseiller
d'État, à l'occasion du choix que Sa
Majesté en a fait pour lui confier, une
seconde fois, l'administration de la
Police de Paris; par M. le Bas,
Professeur Public d'Accouchemens,
Censeur Royal, &c.*

JE vous reverrai donc, Magistrat équitable,
Humain, doux, grand & généreux,
Pour la seconde fois, par arrêt immuable,
Choisi pour faire des heureux,
Et recevoir de tout Paris l'hommage.
La vertu dirigeant vos pas,
Et ce trait, de Thémis devant être l'ouvrage,
Vous ne pouviez manquer d'obtenir le suffrage
De Louis & de Maurepas.

*ROMANCE marotique, sur l'air de celle
du Barbier de Séville.*

PLUS ne la suis la beauté qui t'est chère,
Plus à tes yeux n'ai de charme vainqueur :

48 MERCURE DE FRANCE.

Pourquoi faut-il que retrouve en mon cœur
De nos amours la souvenance entière ?

Quand tu voulois jouir de ma tendresse,
En doux parler s'exprimoient tes desirs :
Lors me promis , pour hâter tes plaisirs,
Contentement & durable liesse.

Me defendois d'avouer ma foiblesse,
Sage pudeur tenoit clos mes soupîrs,
Bien est-il vrai que disois aux zéphirs :
A mon ami pour moi faites carresse.

Tu veux trahir Amante si naïve !
Et tes sermens les veux tous oublier ?
Pour te punir , Amour je vais prier
De rendre encor ton ame ma captive.

Touchans regards & baisers sans feintises,
Serez le prix de ce tendre retour ;
Puis mon Ami , près de moi tout le jour,
Heureux sera par douces mignardises.

Par Madame de Montanclos.



ODE

O D E A C H L O É.

XXIII. Livre I.

Virare hinnuleo me similis, &c.

JEUNE objet fait pour me plaire,
 Pourquoi fuis-tu loin de moi ?
 Le faon qui, saisi d'effroi,
 Au fond d'un bois solitaire
 Cherche sa timide mere,
 Est moins farouche que toi.

Si quelque zéphir agite
 Les feuilles des environs,
 Si lui-même, dans sa fuite,
 Touche aux branches des buissons
 Une épouvante subite
 Hâte ses pas vagabonds.

Suis-je un tigre plein de rage ?
 Te fait-on peur en aimant ?
 N'oses-tu, Beauté sauvage,
 Quitter ta mere un moment ?
 N'est-on pas mieux à ton âge
 Entre les bras d'un Amant ?

Par M. L. R.

II. Vol.

C

A Monseigneur le Comte DE SAINT-GERMAIN , Ministre de la Guerre.

DANS ce jour fortuné qui rendit à la France
Un Héros trop long-temps le jouet des revers ,
Dans ce jour , Saint-Germain , joyeux de ta présence ,

Mon cœur fut le premier qui t'adressa des vers.
Qu'alors tu prouvâs bien qu'un philosophe , un sage

Voit , sans être ébloui , les rangs & les honneurs ;
Tu daignas m'accueillir , tu reçus mon hommage ,
Et ton cœur généreux me combla de faveurs.

Quel transport ! quelle joie ! oui , j'oserai le dire ,
Saint-Germain , je trouvai mon sort égal au tien.

Eleve de la gloire , un vrai soldat n'aspire
Qu'à prouver son courage & qu'il est citoyen.

C'étoit-là mon souhait ; et t'en laissant l'arbitre ,
J'invoquois dans mes vers l'Ulysse des Français ;

Aussi j'obtins bientôt ce respectable titre *
Qu'un vieux Guerrier préfère à mille autres bien-

faits ,

Mon destin trop heureux , pour comble d'avantage ,
Me plaça sous les loix d'un Ministre chéri **.

* B. Officier aux Invalides.

** M. le Marquis de Paulmy.

Ses talens , ses vertus font un double partage :
 Dont jouissent tous ceux qui servent près de lui.
 Pourquoi faut-il que la reconnoissance
 Semble animer la voix que j'éleve pour toi ?
 J'applaudirois encore au rang que ta prudence
 Mérita de nouveau de notre jeune Roi.
 Près du Trône placé, Conseiller plus intime ,
 Tu sauras déployer tes sublimes talens ,
 Et le temps prouvera toute la haute estime
 Qu'on doit à des travaux ourdis pendant trente
 ans.

Sages Législateurs, amis de la Patrie ,
 Sans doute votre but ne tend qu'à son bonheur :
 Déjà l'homme éclairé, grâce à votre génie ,
 Voit la France jouir de toute sa splendeur ;
 Hé ! seroit-ce en effet à l'ignorant vulgaire
 D'oser dans l'avenir juger de vos travaux ?
 L'intérêt du moment le rend ou téméraire ,
 Ou toujours mal habile à soulager ses maux.
 O Louis ! ô mon Roi ! dont l'aimable jeunesse
 Se laisse diriger par la voix de Mentor * !
 Acheve ton ouvrage , & crois que la sagesse
 Assise près du Trône amène l'âge d'or.

* Mgr. de Maurepas.

Par M. Darnault B. , Officier Invalide.

A M. DALEMBERT, sur l'Eloge historique de M. de Sacy, qu'il a lu à la Séance publique de l'Académie Française, le jeudi 20 Juin 1776.

SUR ce tombeau que tu couvres de fleurs ;
 Près de l'urne où repose une trop chère cendre,
 Quand tes heureux pinceaux, des plus vives couleurs,
 Tracent, d'après nature, un cœur sensible &
 rendre,

Exprimant les vives douleurs,
 A l'amitié donnant des pleurs,
 Qui peut se refuser la douceur d'en répandre ?
 Sous les traits si touchans de Sacy, de Lambert,
 Ah ! qui ne reconnoît l'ame de Dalember !

Par M. Guérin de Frémicourt.

Le mot de la première Enigme du volume précédent est *le Facteur de lettres* ; celui de la seconde est *la Rose* ; celui de la troisième est *Médecine*. Le mot du

J U I L L E T. 1776. 55

premier Logogryphe est *Notaire*, dans lequel on trouve *air*, *rien*, *oie*, *or*, *étain*, *an*, *ire*, *ortie*, *taire*, *rat*, *note*, *arion*, *rate*, *Aire* (ville d'Artois), *tri*, *noir*, *âne*, *nitre*, *art*, *Roi*, *rôti*, *ratine*, *Étna*, *tiare*, *taon*, *rot*, *Aonie*, *tien* & *notre*, *Erato*, *Ino*; celui du second est *Fleur*, où l'on trouve *fer* & *feu*; celui du troisième est *Canon*, où se trouve *anon*.

É N I G M E.

MONARQUE bien aimé, j'exerce dans ma cour
Un empire bien doux : c'est celui de l'amour.
Les plus belles couleurs brillent dans ma parure,
Seule digne d'un Roi, celle de la nature.
Aux yeux des étrangers je marche avec fierté ;
Mais avec mes sujets je vis avec bonté ;
Je me prive pour eux, & , par des cris de joie ;
Je les invite tous à partager ma proie.
Mais diras-tu, Lecteur, quel autre qu'un Titus,
Ou plutôt qu'un Louis, possède ces vertus ?
Je ne veux te rien dire, ayant fait une étude
De me faire un plaisir de ton inquiétude.

Par M. le Meteyer.

C iij

A U T R E.

Je réunis en moi ce qu'un cœur idolâtre
Demande pour fixer & ses vœux & son choix.
Je suis douce , timide , enjouée & folâtre ;
Des yeux pleins de malice animent mon minois.
Je chéris mon logis , & quand tout est tranquille ,
Sus les livres , je passe assez souvent les nuits.
Cependant en tous lieux , aux champs comme à
la ville ,
Je ne puis faire un pas sans trouver d'ennemis ;
Lucile , à mon nom seul se récrie & se pâme.
D'où vient pourtant l'effroi qu'il excite en son
ame ?
L'on nomme de mon nom ce que , sans soupirer ,
Sur ses lèvres de rose on ne peut voir errer.
Mais j'en ai dit assez pour me faire connoître ,
Cher Lecteur , tu .. Ah ! j'allois me nommer !
J'aurois fait aussi bien ; déjà tu sais peut-être ,
Le secret qu'en ces vers j'ai cru bien renfermer.

Par le même.



A U T R E.

QUEL fort, hélas! d'être pendue!
 Chez Lecteur, c'est pourtant le mien:
 Je passe la nuit toute nue,
 Le jour de même, on n'en dit rien.
 Au Public on m'expose-en vue;
 S'il pleut on me laisse mouiller:
 Et lorsque j'invite d'entrer,
 Je reste toujours dans la rue.

Par M. Hubert.

L O G O G R Y P H E.

AVEC trois pieds, Lecteur, j'entretiens la santé
 De cet animal entêté,
 Qui joint une voix ridicule
 A la lenteur & la stupidité;
 Mon chef à bas, je deviens particule.

*Par M. Roux, Chanoine
 à Châteaudun.*



Civ

A U T R E.

PAR moi tout prend un tour nouveau :
 Je dois le jour à l'industrie.
 Mes enfans sont la symmétrie ,
 L'alignement & le niveau.
 Sans égard pour le bien qu'en tout temps je
 procure ,
 Qu'on fouille dans mon sein , qu'on m'arrache le
 cœur ,
 Qu'on fasse deux moitiés de ma foible structure ;
 Dans l'une l'on verra la trompe d'un Chasseur ,
 Dans l'autre l'élément qui soutient la nature.

Par M. Lavielle , de Dax

A U T R E.

J'AI le ventre velu ; six pieds forment mon tout.
 Si tu ne me tiens pas , pour en venir à bout ,
 Tranche mon chef , alors je fais pauvre figure ,
 Et garde-toi jamais de m'avoir pour monture.

Par M. Darblay.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres ; par M. D. L. F. A Paris , chez Ruault , Libr. rue de la Harpe.*

CET Ouvrage utile contient un résumé très-bien fait de ce qu'on a écrit de plus instructif sur les différentes Ecoles de Peinture , sur les monumens qu'elles nous ont laissés , & sur les tableaux des Maîtres qui sont dans le cabinet des Curieux , dans les lieux publics ou dans les Palais des Grands & des Souverains. Ce qui regarde la vie particulière des Artistes est traité fort sommairement. L'Auteur ne s'est attaché qu'à ce qui a rapport à l'art de la peinture. Nous allons parcourir avec lui les Ecoles les plus célèbres ; & c'est rendre service au Lecteur amoureux des beaux arts , que de lui donner en quelques pages une idée juste

* *Article de M. de la Harpe.*

Cv.

58 MERCURE DE FRANCE.

des grands talens qui ont fait la gloire de ces Ecolès.

Le Rédacteur commence par l'Ecole Romaine. « Les temples, les statues, les
» bas-reliefs, les médailles, les pierres
» gravées, & tous les autres monumens
» que le temps n'a pu dévorer, subsistent
» encore dans Rome, dans cette ville
» autrefois si fameuse par son luxe & par
» ses conquêtes. Ces objets ont dû nécess-
» sairement imprimer dans l'ame de ses
» habitans les idées de ce que l'on appelle
» magnificence, noblesse & vrai goût
» dans les arts. Il a fallu, sans contredit,
» que les Artistes de cette Capitale eus-
» sent les pensées élevées, l'expression
» forte, & le dessin correct; aussi tous
» les Maîtres de l'Ecole Romaine ont
» été distingués par ces sublimes qualités;
» mais le coloris, cette partie qui fait
» valoir les autres, y a été trop négligé.
» Cependant cette Ecole sera toujours
» révérée, indépendamment même de
» ce qui constitue son mérite particulier,
» quand on se souviendra qu'elle doit
» sa naissance à ce Raphael dont le nom,
» sacré pour les Artistes, retrace en eux
» les images du sublime pittoresque.

» Raphael est parmi les Peintres, ce

J U I L L E T. 1776. 59

» qu'Homère est entre les Poëtes , le
» premier de tous. L'étendue de son
» génie , la grandeur de son expression ,
» & la noblesse de son dessin , l'ont mis
» au-dessus de tous les Artistes qui lui
» ont succédé.

» Sa famille était très - considérée à
» Urbain , où il naquit en 1483. Il reçut
» de son père les élémens du dessin , &
» fut mis ensuite sous le *Perugin* , qui
» jouissait alors d'une assez grande répu-
» tation. De là il passa à Florence , où
» il vit les ouvrages de Léonard de Vinci
» & de *Michel-Ange* , & se rendit à Rome
» auprès de son oncle *Bramante* , fameux
» Architecte , qui le présenta à Jules II.
» Ce Pontife le chargea des ouvrages de
» peinture qu'il faisoit faire au Vatican.
» Le premier de ses tableaux fut celui de
» la théologie : ce morceau tient un peu
» de la sécheresse des principes qu'il avoit
» reçus de *Perugin*. Le Pape cependant fut
» si content de cet essai , qu'il fit détruire
» toutes les autres peintures de ce Palais ,
» pour les faire remplacer par ce célèbre
» Artiste , qui , immédiatement après ,
» développa tous ses talens dans le fa-
» meux tableau de l'Ecole d'Athènes ,
» ainsi que dans ceux du Parnasse &

Cvj

62 MERCURE DE FRANCE.

» fait construire un pour lui dans le voi-
» sinage du Vatican, qu'il a fallu indis-
» pensablement détruire pour édifier la
» colonnade de la place Saint Pierre ; ce
» Palais était orné de l'histoire de Psy-
» ché, qui avait fait reconnaître cet
» Artiste pour le plus gracieux des Pein-
» tres.

» Raphael s'exerçait aussi quelquefois
» à la sculpture, qu'il possédait supérieu-
» rement.

» On montre à Rome, dans une
» chapelle à la *Madona del Popolo*, dont
» il a peint la coupole, un Jonas de
» marbre de grandeur naturelle, qu'on
» lui attribue, & qui peut passer pour
» un chef-d'œuvre en ce genre.

» Les ouvrages que ce grand Maître
» a laissés au Vatican & au petit Farnèse,
» ont toujours été la source où tous les
» Artistes célèbres ont puisé les lumières
» & les moyens par lesquels ils se sont
» distingués.

» La mort prématurée de ce grand
» homme, arrivée en 1520, le jour du
» vendredi saint, à l'âge de 37 ans, l'a
» arrêté au milieu de sa carrière, & l'a
» fait d'autant plus regretter, qu'il a
» laissé plusieurs ouvrages imparfaits.

» Son corps, après avoir été exposé
 » pendant trois jours dans la grande salle
 » du Vatican, au bas de son tableau de la
 » Transfiguration, fut porté à la rotonde,
 » à la suite de ce même tableau, que
 » l'on fit servir pour honorer sa pompe
 » funèbre. Son buste fut placé au-dessus
 » de sa sépulture.

» Léon X, ce zélé protecteur des arts,
 » l'estima assez pour promettre de l'éle-
 » ver au Cardinalat. Cette promesse,
 » que la mort trop prompte de Raphaël
 » l'empêcha de réaliser, avait déterminé
 » cet Artiste à ne point accepter la Nièce
 » du Cardinal Bibiena, que ce Prélat lui
 » offrait pour épouse.

» Un heureux génie, une imagination
 » forte & féconde, une composition
 » simple & en même temps sublime,
 » un beau choix, beaucoup de correction
 » dans le dessin, de grace & de noblesse
 » dans les figures, de finesse dans les
 » pensées, de vérité dans les expressions
 » & de naturel dans les attitudes. Tels sont
 » les traits auxquels on peut reconnaître
 » la plupart de ses ouvrages. Pour le colo-
 » ris, il est fort au-dessous du Titien,
 » & le pinceau de Corrège est sans doute
 » plus moëlleux que celui du Raphaël.

64 MERCURE DE FRANCE.

» Indépendamment de l'étude que fai-
» fait Raphael , d'après les Sculpteurs
» & les plus beaux morceaux de l'anti-
» que qui étaient sous ses yeux , il entre-
» tenait des gens qui dessinaient pour lui
» tout ce que l'Italie & la Grèce possé-
» daient de rare & d'exquis ».

Le plus célèbre des Elèves de Raphael fut Jules Romain , né à Rome en 1492.

» Ses idées étaient nobles & élevées ,
» & l'ensemble de ses figures fort cor-
» rect. Il mettait plus de feu dans ses
» tableaux que Raphaël : mais c'était
» souvent aux dépens des graces ; on y
» voit souvent des attitudes forcées. Il
» suivait plus l'antique que la nature ,
» dont il consultait peu les vérités ; ses
» chairs tirent trop sur le brun rouge ,
» & ses demi-teintes sur le noir.

» Malgré tous les défauts qu'on re-
» proche à Jules Romain , la fécondité
» de son génie , toute l'érudition néces-
» saire à un homme de son art , une con-
» naissance profonde de l'histoire & de
» la fable , d'ingénieuses allégories , une
» grande manière , le distinguent entre
» les plus fameux Peintres.

» Cet habile Artiste possédait parfai-
» tement la perspective & l'architecture

» civile & militaire. Il embellit & for-
 » tiffa Mantoue, & fit élever sur ses
 » dessins le fameux Palais du T, qu'il
 » orna de ses plus beaux ouvrages, entre
 » lesquels on remarque un fameux com-
 » bat de géants. Il enrichit encore le
 » Palais de Saint Sébastien, où il peignit
 » l'histoire de David & la fable de Psy-
 » ché, avec plusieurs combats de l'Iliade
 » d'Homère. Il fit un grand nombre de
 » cartons qui ont été exécutés en tapisse-
 » rie, & dont les sujets sont tirés de
 » l'histoire de Scipion, lesquels sont fort
 » connus, ayant été multipliés.

» Comme il s'était particulièrement
 » appliqué à la recherche des statues &
 » des bas-reliefs antiques, personne n'a
 » possédé mieux que lui la connaissance
 » des médailles, des camées & des
 » pierres gravées, dont il avait fait dans
 » son cabinet une ample collection.

» Jules mourut à Mantoue en 1546,
 » âgé de 54 ans, lorsqu'il se disposait
 » à aller remplir la place d'Architecte de
 » Saint Pierre, vacante par la mort de
 » San-Gallo. Il fut l'auteur des vingt
 » estampes obscènes qu'a gravées Marc-
 » Antoine Raimondi, & qui sont con-
 » nues sous le nom de figures de l'Aré-

66 MERCURE DE FRANCE.

» tin , qui y avait mis à chacune un
» sonnet ».

• L'Auteur passe à l'Ecole Florentine.,
qu'il caractérise ainsi :

» Ce qui a le plus distingué les Maîtres
» de cette Ecole , c'est un style élevé,
» un pinceau hardi & un dessin correct.

» Ils doivent leurs progrès au zèle des
» Médicis qui les ont encouragés , &
» qui ont rassemblé sous leurs yeux tant
» de richesses antiques , qu'ils sont deve-
» nus les émules des Peintres Romains ,
» qui avaient ces trésors dans leur ter-
» ritoire.

» Mais ils ont , comme eux , négligé
» le coloris , & ont ainsi privé leurs ou-
» vrages d'un attrait qui fait valoir les
» productions du génie. Néanmoins les
» préceptes & les exemples de Michel-
» Ange , leur fondateur , ont fixé , pour
» toujours , l'admiration sur les tableaux
» sortis de l'Ecole Florentine.

» Les Muses qui président aux arts ,
» doivent à Michel Ange une triple cou-
» ronne. Aussi excellent Peintre que
» grand Sculpteur & savant Architecte ,
» il s'aquit la plus haute réputation dans
» les trois genres. Cet Artiste , un des
» premiers de l'Univers , naquit en 1474,

» dans le Château de Chiufi, en Tos-
 » cane, d'une famille distinguée. Ses
 » parens, qui regardaient la peinture
 » comme un art inférieur à leur naissan-
 » ce, tâchèrent, inutilement, d'en dé-
 » goûter le jeune Michel - Ange, qui
 » entra dans l'Ecole de Dominique Ghir-
 » landaio, où il fit de si rapides progrès,
 » qu'il l'eut bientôt surpassé.

» Ses premiers ouvrages lui attirèrent
 » une grande considération. Laurent de
 » Médicis lui donna un logement dans
 » son palais, & le fit manger à sa table.

» Il imagina le premier les fortifica-
 » tions modernes, qui servirent à dé-
 » fendre la ville de Florence, sa patrie,
 » & qui forcèrent les ennemis à en aban-
 » donner le siège.

» Il fut ensuite envoyé, par le Grand-
 » Duc, en Ambassade à Rome, auprès
 » du Souverain Pontife, qui le combla
 » des témoignages de son estime pour
 » sa personne autant que pour ses talens.

» Le tableau qui lui mérita le plus
 » d'éloges, est son jugement universel,
 » tableau unique en son genre, plein de
 » feu, de génie, & de l'enthousiasme
 » des talens supérieurs. Cet ouvrage sur-
 » prenant par le grand caractère de des-

68 MERCURE DE FRANCE.

« fin qui y règne, par la sublimité des
« pensées, & par les attitudes savantes,
« forme un spectacle singulier, frappant
« & terrible. Aussi, ce morceau a-t-il
« toujours servi d'exemple aux plus fa-
« meux artistes.

« Sa manière de peindre était mâle
« & vigoureuse, mais plus étonnante
« qu'agréable; son goût austère a fait
« souvent fuir les grâces; ses têtes sont
« trop fières & n'ont pas toujours assez
« d'expression. Son coloris est quelque-
« fois un peu rouge, & ses contours pa-
« raissent découpés sur les fonds. Comme
« il étoit grand anatomiste, il affectait dans
« certaines figures de charger les mus-
« cles, & donnoit trop de contraste à
« ses attitudes. S'il n'est point regardé
« comme le premier peintre du monde,
« il en a été du moins le plus grand des-
« sinateur, & il est le premier artiste qui
« ait porté cette partie à sa plus haute
« perfection.

« Il termina sa carrière à l'âge de 90
« ans, en 1564, après avoir fait un nom-
« bre infini d'ouvrages en différens gen-
« res. Il fut nommé par le Pape Pie IV,
« architecte de S. Pierre. Il eut la satis-
« faction de voir élever sur ses dessins,

» avant de mourir, l'immense coupole
 » de ce beau temple. Il avoit réédifié le
 » Capitole, construit le Palais Farnèse,
 » la vigne du Pape Jules-III, & la Porte
 » Pie.

» Soliman le Magnifique lui fit pro-
 » poser de se rendre à Constantinople,
 » pour bâtir un pont sur le détroit du
 » Bosphore, ce que Michel-Ange ne pût
 » entreprendre, étant trop occupé par
 » les travaux dont les premiers Princes de
 » l'Europe l'avoient chargé.

» Michel Ange a servi sept Papes &
 » deux Empereurs, qui lui ont tous
 » donné les plus grandes marques de
 » distinction. Les Papes le faisaient as-
 » seoir devant eux, & Côme de Mé-
 » dicis se découvrait pour lui parler.

» Ce grand artiste voulant prouver
 » qu'il étoit parvenu à égaler les anciens
 » dans l'art de la sculpture, fit une statue
 » dans le goût antique, en cassa un mor-
 » ceau qu'il garda, & fit enterrer la
 » statue dans un endroit qu'on devoit
 » fouiller. Quand on l'eut tirée hors de
 » terre, tous ceux qui l'a virent la ju-
 » gèrent antique, & ils n'en furent dé-
 » trompés que lorsque Michel Ange re-
 » mit à sa place le morceau qu'il en avoit
 » ôté,

70 MERCURE DE FRANCE.

» Son corps fut enlevé de l'Eglise des
 » Saints Apôtres à Rome, où le Pape
 » vouloit lui ériger un tombeau; & fut
 » transporté à Florence par ordre du
 » Grand-Duc, qui lui fit rendre les hon-
 » neurs funèbres, & élever un superbe
 » mausolée, où trois figures de marbre de
 » grandeur naturelle, caractérisent les
 » trois arts dans lesquels il s'était fait
 » admirer.

Les peintres Vénitiens se sont mon-
 trés supérieurs dans le coloris & dans la
 science du clair-obscur. Ils y ont réussi
 d'une manière aussi séduisante, mais
 plus noble que les Flamands, qui ont à
 cet égard acquis tant de célébrité.

Leur composition est ingénieuse, leur
 touche est spirituelle & agréable; mais
 ils ont quelquefois négligé la correction
 du dessin; l'expression, cette partie de
 l'art qui parle à l'ame, n'est pas toujours
 ce qui caractérise leurs ouvrages.

On leur pardonne ce défaut dans l'en-
 chantement où jette la magie des tableaux
 de leurs grands maîtres, & principale-
 ment de ceux du Titien, le plus célèbre
 d'entre eux, & sans contredit le plus
 grand coloriste de l'univers.

» Ce peintre si célèbre naquit à Cador

» dans le Frioul , en 1477. Il entra
 » d'abord chez *Gentile* Bellin , & ensuite
 » chez Jean Bellin , son frère , de-là dans
 » l'Ecole de Giorgion , qui dans la suite
 » en devint jaloux & le congédia. Il se
 » fit d'abord connaître par les portraits
 » dans lesquels il excellait ; ayant parfaite-
 » ment réussi à faire ceux de plusieurs
 » nobles de Venise , le Sénat lui donna
 » pour récompense de ses talens un office
 » de trois cens écus de revenu.

» Sa réputation s'étant répandue chez
 » les étrangers , les Souverains voulurent être peints par ce grand maître. Il
 » fit le portrait de Paul III , lorsqu'il
 » étoit à Ferrare. Il se rendit à Urbin
 » pour y peindre le Duc & la Duchesse
 » de cette Principauté ; il fit ensuite celui
 » de Soliman II , Empereur des Turcs ,
 » ainsi que ceux de François I & de
 » Charles Quint. Plusieurs Doges & plu-
 » sieurs Papes ont été peints par cet ha-
 » bile artiste.

» Personne ne s'est plus attaché à imi-
 » ter la nature que le Titien ; il peignait
 » encore mieux les femmes que les
 » hommes. Il excellait aussi dans le
 » paysage ; il avait les idées grandes &
 » nobles dans les sujets sérieux , ingé-

72. MERCURE DE FRANCE:

» nieuses & agréables dans ceux qu'il tra-
» rait de la fable. Son caractère tendre &
» sensible se peignait dans ses ouvrages,
» dont le nombre considérable a prouvé
» la fécondité de son génie.

» Il fit souvent des fautes contre le
» costume, & quelquefois aussi des ana-
» chronismes, en réunissant des person-
» nages qui ont vécu dans des siècles
» différens; mais on a attribué ces dé-
» fauts à sa complaisance pour ceux qui
» lui demandaient des tableaux.

» Son génie était noble & délicat, ses
» attitudes simples & vraies; ses airs de
» tête, quoique admirables, manquaient
» quelquefois d'un peu d'expression. Il
» consultait peu l'antique, & répétait
» souvent les mêmes sujets; mais son
» coloris semblait réfléchir la lumière,
» & lui a mérité le rang de premier
» peintre du monde dans cette partie la
» plus séduisante de son art. Il avait plus
» de goût que le Giorgion, & une plus
» grande finesse dans les accompagne-
» mens & les accessoires de ses sujets. Ses
» portraits particulièrement sont inimi-
» tables. Cet artiste avait encore l'art de
» bien dessiner & peindre les enfans. Il
» est le premier qui leur ait donné les
» graces

» grâces & le caractère de leur âge. Ses
 » payfages font non-feulement eftimables
 » par la belle magie de couleur qui y
 » règne, mais encore par le favant def-
 » fin des branches des arbres, repréfen-
 » tées dans leur véritable difpofition
 » perspective; fes fabriques font encore
 » remarquables par leurs formes gothi-
 » ques, qui nous retracent parfaitement
 » le goût d'architecture de fon fiècle;
 » fes fites ont auffi un caractère qui lui
 » eft propre, & qui donne à fes tableaux
 » une fingularité piquante.

» Le Titien ayant eu ordre d'aller en
 » Efpagne pour faire un troifième por-
 » trait de Charles-Quint, & peindre fon
 » fils Philippe, Roi d'Efpagne; l'Em-
 » pereur l'honora à Barcelone du titre
 » de Comte Palatin, en 1552, lui donna
 » une penfion confidérable fur la Cham-
 » bre de Naples, le fit Chevalier de
 » l'Ordre de S. Jacques à Bruxelles,
 » établit fes deux fils, & les mit parmi
 » les Officiers qui l'accompagnaient dans
 » fes marches. Il l'envoya à Infpruk faite
 » les portraits du Roi & de la Reine des
 » Romains. Un jour que Charles-Quint
 » le regardait peindre, l'artifte animé par
 » la préfence du Monarque, laiffa tomber

II. Vol.

D

» un de ses pinceaux que ce Prince ne
 » dédaigna pas de ramasser. Le Titien
 » confus lui fit toutes les excuses qu'il
 » lui devait ; cet Empereur , sans croire
 » déroger à sa grandeur , voulut bien lui
 » répondre que le Titien méritait d'être
 » servi par César. La considération que
 » lui marqua Charles-Quint lui fit des
 » jaloux ; ce fut à eux que ce Prince ré-
 » pondit , qu'il pouvait faire des Ducs
 » & des Comtes , mais qu'il n'y avait
 » que Dieu qui pût faire un homme
 » comme le Titien.

» Après cinq années de séjour en Al-
 » lemagne , le Titien retourna à Venise ,
 » où il peignit plusieurs tableaux bien
 » différemment des premiers , & dans
 » lesquels il ne fondait point ses teintes ;
 » ses couleurs étaient vierges & sans mé-
 » lange , aussi se sont-elles conservées
 » fraîches & dans tout leur éclat jusqu'à
 » ce jour.

» Les tableaux de cette seconde ma-
 » nière étaient moins finis , & ne font
 » leur effet que de loin ; au lieu que les
 » premiers , faits dans la force de son âge ,
 » & d'après nature , étaient tellement
 » terminés , qu'on peut les regarder de
 » près comme dans une distance plus

» éloignée. Son grand travail y était ca-
 » ché par quelques touches hardies qu'il
 » mettait après coup, pour déguiser la
 » fatigue & la peine qu'il se donnait à
 » perfectionner les ouvrages.

» Entre un nombre infini de chef-
 » d'œuvres de ce grand artiste, distribués
 » dans les Eglises, & dans les plus belles
 » galeries de l'Europe, on remarque
 » une représentation de S. Pierre Mar-
 » tyr, dont la composition, l'expression
 » & la force lui donne un rang éminent
 » parmi les morceaux les plus recherchés.
 » Le fond de ce tableau représente un
 » paysage d'autant plus admirable, que
 » l'effet soutient la beauté des figures,
 » qui semblent détachées du tableau.

» Tous les honneurs dont le Titien
 » fut comblé, ont été obtenus par la con-
 » sidération qu'inspiraient ses talens. Il
 » a joui d'une parfaite santé jusqu'à l'âge
 » de 99 ans, conservant dans l'âge le plus
 » avancé, le feu de la jeunesse & les sail-
 » lies de l'imagination. Il mourut à Ve-
 » nise pendant la peste en 1576. On rap-
 » porte que sur la fin de sa carrière, sa
 » vue s'étant affoiblie, il voulut rerou-
 » ver ses premiers tableaux, qu'il ne
 » croyait pas d'un coloris assez vigou-

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

» reux ; mais ses élèves mirent dans ses
» couleurs de l'huile d'olive qui ne sèche
» point , & ils effaçaient son nouveau
» travail pendant son absence : c'est ainsi
» qu'ils nous ont conservé plusieurs chef-
» d'œuvres du Titien.

» Un des disciples du Titien , fut *Jacques Robusti* , connu sous le nom de
» Tintoret.

» Il naquit à Venise en 1512. Le Ti-
» tien qui fut quelque temps son maître ,
» en fut jaloux au point de le congé-
» dier. Il passe pour le génie le plus fé-
» cond qu'on connoisse dans la peinture ;
» un grand morceau lui coûtait moins de
» temps à exécuter , qu'à un autre de l'in-
» venter ; il aimait si fort son art , & ses
» idées étaient si vives , qu'il proposait
» souvent de peindre les grands ouvrages
» des couvents pour le déboursé des cou-
» leurs. La grande composition de ses
» tableaux en égale l'expression.

» Il écrivit sur la porte de son ca-
» binet ;

Il disegno di Michel-Angelo , & il colorito di
Titiano.

» C'était un avertissement qu'il se don-

» nait à lui-même , de prendre toujours
 » ces grands maîtres pour exemple. Il
 » étudiait les draperies sur des figures de
 » cire qu'il modelait , & qu'il ajustait
 » d'une manière singulière. Il excellait
 » aussi dans le portrait.

» *Tintoret* était plus hardi dans ses pro-
 » ductions que *Paul Véronèse* ; mais il
 » lui est très-inférieur pour les grâces &
 » la richesse de l'ordonnance. Il peignait
 » au premier coup ; sa couleur est vierge ,
 » & placée d'une justesse sans égale , ce
 » qui en conserve la fraîcheur & la main-
 » tient dans toute sa pureté. Un beau feu
 » anime ses ouvrages ; ses idées , quoi-
 » qu'assez extraordinaires , ont distingué
 » cet artiste , & lui ont mérité le rang
 » qu'il tient dans la peinture.

» Cependant une fougue de génie ,
 » dont il n'était pas le maître , lui fit
 » faire quelques tableaux médiocres , &
 » l'ont rendu quelquefois inégal. On re-
 » proche à ce peintre un mouvement
 » trop violent dans les attitudes des figures
 » de ses sujets de dévotion. Ses tableaux
 » en général sont peu terminés , & la ra-
 » pidité avec laquelle il les exécutait , le
 » rendit souvent incorrect. Il mourut à
 » Venise en 1594 , âgé de 82 ans.

D i i j

78 MERCURE DE FRANCE.

Un des plus illustres ornemens de l'Ecole Vénitienne est *Paul Veronèse*, né à Vérone en 1532.

» Il entra d'abord chez Badile, son
 » oncle, qui passait pour le meilleur ar-
 » tiste de Vérone. Bientôt son mérite
 » l'éleva au dessus de ses rivaux; il vint
 » à Venise, où il se distingua d'une ma-
 » nière particulière, & reçut pour mar-
 » que de considération une chaîne d'or.
 » Il accompagna à Rome le Procureur
 » *Grimani*, Ambassadeur de la Républi-
 » que, & fit, à la vue des statues anti-
 » ques, & des ouvrages de Raphaël,
 » des progrès qui lui méritèrent, à son
 » retour, l'honneur d'être créé Cheva-
 » lier de Saint Marc. Le Guide disait
 » que s'il avoit à choisir parmi les Pein-
 » tres, il désirerait être Paul Veronèse;
 » que dans les autres on reconnaissait
 » l'art, au lieu que dans les ouvrages de
 » Paul, la nature se montrait dans toute
 » sa vérité.

» Ce Peintre était recommandable par
 » ses grandes ordonnances, par la ma-
 » jesté de ses compositions, & le beau
 » choix des sujets. Il donnait à ses têtes
 » autant de grâce que de noblesse; les
 » mouvemens de ses figures étaient doux,
 » & leurs expressions naturelles.

» Ses ouvrages sont sur-tout remar-
 » quables par la fraîcheur & la beauté du
 » coloris. Il savait orner ses sujets de
 » beaux fonds d'architecture ; aucun
 » Peintre n'a donné plus de grandeur &
 » de magnificence au sujet qu'il a traité.
 » Il évitait de peindre noir, & donnait
 » le plus de lumière qu'il lui était possi-
 » ble dans les fonds qui accompagnaient
 » ses figures. Ses couleurs étaient fines &
 » fraîches, & posées avec tant de liberté
 » & de facilité, qu'elles conservent leur
 » éclat sans altération. Ce Peintre ne
 » glaçait que les draperies qu'il faisait dans
 » la manière d'Albert Durer.

» On lui reproche d'avoir négligé le
 » costume dans quelques-uns de ses ou-
 » vrages ; & l'on dit aussi avec raison que
 » plusieurs figures de ses tableaux, man-
 » quent d'attention à l'action principale :
 » telles sont celles qu'il a placées sur le
 » devant du grand tableau des disciples
 » d'Emmaüs, qu'on voit chez le Roi à
 » Versailles.

» Il eut pour disciples ses deux fils,
 » qui ont marché dignement sur les tra-
 » ces de leur père, & qui ont fini une
 » partie des ouvrages qu'il avoit laissés
 » imparfaits. Les noces de Cana, qu'il a

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

» représentées dans le réfectoire de S.
» Georges Majeur, du Palais de S. Marc,
» forment un des plus beaux morceaux
» qui soit au monde.

» Ce grand Peintre mourut à Venise
» en 1588, âgé de cinquante-six ans.

Cette école compte une fille parmi ses
élèves : c'est la célèbre *Rosa Alba*, née à
Venise en 1672.

» Après avoir montré ses dispositions
» pour la peinture dès les premières étu-
» des qu'elle fit dans son art, elle devint
» l'élève du Cavalier *Dimantino*, qui se
» distinguait alors à Venise par la frai-
» cheur de son coloris ; elle peignit
» d'abord à l'huile, ensuite elle s'attacha
» à la miniature, & enfin plus particu-
» lièrement au pastel, où elle s'acquit
» une si grande réputation, que toutes
» les Académies de l'Europe s'empres-
» sèrent à la recevoir.

» On trouve dans ses portraits au pas-
» tel une grande manière, beaucoup
» d'exactitude dans la ressemblance : le
» coloris de ses chairs est d'une vérité
» surprenante. Ses ouvrages sont répan-
» dus dans les plus beaux cabinets de
» l'Europe. Elle fut reçue à l'Académie
» de Peinture de Paris, le 26 Octobre

» 1720, sur un tableau en pastel, repré-
 » sentant une muse. Elle fit le portrait du
 » Roi pendant son séjour en cette capi-
 » tale, & en sortit comblée d'honneurs,
 » pour se rendre à Vienne en Autriche,
 » où elle peignit l'Empereur Charles
 » VI, & les Princesses de la Famille Im-
 » périale.

» Ayant été par-tout honorée & ré-
 » compensée dignement, elle retourna
 » à Venise, où elle mourut en 1757,
 » âgée de 85 ans. Elle a laissé des biens
 » très considérables, que ses talents lui
 » avoient procurés. Rosa Aiba faisait ses
 » plaisirs de la musique, & touchait su-
 » périeurement le clavecin.

L'Ecole Lombarde a réuni dans un
 degré éminent les qualités qui font le
 charme de la peinture; une riche ordon-
 nance, des contours coulans, une ex-
 pression noble & savante, un pinceau gra-
 cieux & un beau coloris.

Le Corrège en est comme le fonda-
 teur. Le Corrège, que les grâces inspi-
 raient, & dont le goût dirigeait le pin-
 ceau, a donné à l'Ecole Lombarde un
 éclat que le Guide, l'Albane & les Car-
 raches ont dignement soutenu.

» Antoine Corrège, né à Corregio,

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» dans le Modénois , en 1494 , & dont
» le vrai nom étoit Antoine *Allegri* ,
» passe pour avoir eu trois maîtres ; mais
» on n'en reconnaît aucun dans ses ou-
» vrages. Il est regardé comme le fon-
» dateur de l'Ecole de Lombardie. Le
» Corrège , conduit par la nature , sans
» le secours des beaux modèles que nous
» ont laissés les anciens , ni sans avoir vu
» Rome ni Venise , sçut réunir le grand
» goût de dessin de l'Ecole Romaine ,
» au beau coloris des Peintres Vénitiens.
» il se forma lui-même une idée des
» plafonds , en imagina les raccourcis &
» l'optique , & fournit les premiers exem-
» ples de ce genre d'ouvrages.

» Le Corrège étoit né avec un génie
» heureux , & avait toutes les disposi-
» tions nécessaires pour la peinture. Il
» s'éleva de lui-même à la perfection de
» son art ; ses compositions sont fécondes
» & d'une riche ordonnance ; les actions
» de ses figures sont justes & vraies ;
» leur expression est si naturelle , qu'elles
» paraissent respirer. Tout plaît dans les
» tableaux de cet Artiste : il y règne une
» intelligence & une harmonie admi-
» rables , une fraîcheur & une force de
» coloris qui donnent de la rondeur & du

» relief à tous les objets qu'il traite.
 » Il s'attacha particulièrement aux
 » grâces; il donnait à ses femmes une
 » expression douce, & un sourire si
 » agréable qu'elles font naître la volupté;
 » leurs ajustemens, leurs cheveux, tout
 » paraît inspirer le même sentiment;
 » les draperies, dont les plis sont larges
 » & coulans, sont peintes d'une manière
 » moëlleuse, & font leur effet de près
 » comme de loin. Ses paysages aussi sont
 » touchés très-légèrement, & sont d'une
 » fraîcheur admirable. Tous ces talens
 » réunis ont étonné tous les Peintres
 » de son temps, ainsi que ceux qui les
 » ont suivis.

» Il n'a peut-être manqué au Corrège
 » que de sortir de son pays, & de voir les
 » antiquités & les tableaux de Rome &
 » de Venise, pour devenir le premier
 » Peintre du monde. On lui a quelque-
 » fois reproché des idées un peu bisarres,
 » de légères incorrections, & des carac-
 » tères de tête répétés. Ses contours,
 » qui souvent ne sont pas exactement
 » corrects, sont toujours d'une grande
 » manière.

» On raconte qu'à la vue de quelques
 » ouvrages de Raphaël, qui furent vrai-

D wj

84 MERCURE DE FRANCE.

» semblablement transportés dans son
» pays, il ne pût s'empêcher de dire,
» en admirant le talent de ce grand Ar-
» tiste, cela est fort beau; mais je suis
» Peintre aussi : *Anche io son pittore.*

» Ce grand homme mourut à Cor-
» reggio en 1534, âgé de quarante ans.
» Il joignit à ses talens des connaissances
» réelles dans diverses sciences, telles
» que l'architecture & les mathémati-
» ques. Ses tableaux de chevalier sont
» très rares, & d'une cherté surpre-
» nante.

» On ne lui connaît d'élèves que *Ber-
» nardo Soiaro*; mais tous les Peintres
» se sont fait un devoir de le prendre pour
» maître & pour modèle.

L'Ecole Lombarde se glorifie d'avoir
porté dans son sein les trois frères Car-
raches, nés à Bologne. Voici quelques
détails sur Annibal, le plus fameux des
trois, par ses travaux & par ses élèves,
tels que l'Albane, le Guide, le Domi-
nicain, &c.

» Il fut élève de son cousin Louis Car-
» rache. L'étude du dessin & de la pein-
» ture furent ses seules occupations. Il
» se proposa pour modèles, Michel-
» Ange, Raphaël & le Parmesan. Il

» chercha à imiter la douceur de Cor-
 » rège, & le beau coloris du Titien. Il
 » puisa dans ces sources un style noble,
 » un dessin grand & correct; qui le ca-
 » ractérisent particulièrement, un co-
 » loris tendre & vigoureux, & de belles
 » expressions. Il corrigea par ce moyen la
 » manière dure & noire qui était en usage
 » dans l'École de Lombardie; son pinceau
 » devint moëlleux, fondu & agréable.
 » Ses compositions présentent peu de
 » figures, mais elles sont sages & bien
 » raisonnées. *Annibal Carrache* ne croyait
 » pas qu'on pût faire entrer plus de 12
 » figures sans confusion dans un tableau,
 » & disait qu'on ne devait jamais se le
 » permettre, à moins d'y être contraint
 » par la nature du sujet. Il dessinait aussi
 » bien les arbres de ses paysages que le
 » nud de ses figures, & les touchait avec
 » une extrême légèreté.

» Ses grandstalensterrassèrent l'envie,
 » & forcèrent ses rivaux à reconnaître sa
 » supériorité, surtout après qu'il eut joint
 » à ses nombreux travaux la fameuse gal-
 » lerie du Palais Farnèse, à laquelle il
 » employa huit années; cet ouvrage,
 » que l'on peut regarder comme un beau
 » Poëme, faisait dire au Poussin qu'An-

86 MERCURE DE FRANCE.

» nibal avait surpassé tous les Peintres.
» qui l'avaient précédé, & s'était sur-
» passé lui même.

» *Annibal*, qui excellait dans les por-
» traits, faisait aussi très bien ceux qu'on
» appelle caricatures, & donnait souvent
» à des animaux & à des vases, la figure
» d'un homme qu'il voulait tourner en
» ridicule. Il dessinait si facilement, &
» sa mémoire était si fidèle, que son
» père, dans un voyage à Crémone,
» ayant été dévalisé par des voleurs, *An-*
» nibal qui l'accompagnait, les remarqua
» & les dessina parfaitement chez le
» Juge où son père portait sa plainte.
» Ils furent reconnus & rendirent ce qu'ils
» avaient pris.

» *Annibal* avait toujours négligé la
» lecture & l'étude des Belles-Lettres;
» il avait souvent besoin d'être guidé par
» son frère *Augustin*, qui joignait à son
» art celui de la poésie. Les derniers ou-
» vrages de ce Peintre sont d'un dessin
» plus prononcé que les premiers, mais
» d'un pinceau moins tendre, moins
» fondu & moins agréable.

» En terminant sa vie à Rome, en
» 1609, à l'âge de 49 ans, il demanda
» à être inhumé dans l'Eglise de la Ro-
» tonde, auprès de Raphaël.

» *Guido Reni*, connu sous le nom de
 » Guide, naquit à Bologne en 1575.
 » Le desir de voir les statues antiques &
 » les tableaux de Michel-Ange & de
 » Raphaël, le conduisit à Rome avec l'Al-
 » bane; il y fut employé aux plus grands
 » ouvrages dans les différentes Eglises.

» Le Pape, qui le considerait, prenait
 » plaisir à le voir travailler à la chapelle
 » de son Palais, & voulait qu'il se cou-
 » vrit en sa présence.

» Le Josopin, Peintre célèbre & son ami,
 » dit un jour au Saint Père, dans une de
 » ses visites, nous travaillons nous autres
 » comme des hommes, mais le Guide
 » travaille comme les anges.

» Les têtes du Guide sont compara-
 » bles à celle de Raphaël, soit dans la
 » correction du dessin, soit dans la
 » finesse de l'expression. Cet art, & les
 » grâces qui lui étaient particulières
 » n'étaient dûes qu'à sa manière d'expri-
 » mer les passions. Il possédait si parfai-
 » tement l'idée de la beauté, qu'il la fai-
 » sait même briller dans un visage péné-
 » tré de douleur, comme dans les têtes de
 » vierges; il la faisait remarquer aussi
 » dans un visage flétri par le sang,
 » comme dans celui du Christ où il a ex-

38 MERCURE DE FRANCE.

» primé d'une manière sensible , avec les
» souffrances de l'humanité , la majesté
» & la grandeur de la divinité.

» Une composition riche & noble , un
» coloris frais , où l'on voit passer le
» sang par le transparent des teintes , un
» dessin grand , correct , la légèreté &
» la finesse de la touche , le coulant &
» le moëlleux du pinceau , des draperies
» larges parfaitement bien développées ,
» des extrémités délicates & bien termi-
» nées , caractérisent le talent de Guide ,
» auquel , pour la noblesse & les grâces ,
» aucun Peintre ne peut être comparé.

» Cet Artiste n'en étoit pas énorqueilli :
» il disoit de lui même que les grands qui
» le visitaient ne venaient point le voir ,
» mais seulement ses ouvrages.

» L'œil étoit selon lui la partie la plus
» difficile à bien représenter ; c'est celle
» où il s'est le plus appliqué , & qu'il a
» rendue plus parfaitement qu'aucun au-
» tre Artiste.

» Son Ecole étoit souvent composée
» de près de deux cents étudiants , aux-
» quels il se faisoit un plaisir de déve-
» lopper toutes les parties de son art. Il
» écoutait volontiers les critiques que
» l'on faisoit de ses ouvrages ; & suivant

» l'exemple d'Appelles, il se cachait der-
 »rière ses tableaux pour entendre ce
 » qu'on en disait.

» D'un caractère naturellement doux
 » & honnête, il eût été toujours heureux,
 » si le démon du jeu n'eût point troublé
 » les plus beaux jours de sa vie, & rendu
 » sa fin malheureuse à Bologne, en 1641,
 » âgé de 67 ans.

» Bologne est aussi le lieu où naquit,
 » en 1578, François *Albani*, qui dès sa
 » plus tendre jeunesse fit connaître son
 » inclination pour la peinture; il en ap-
 » prit les premiers principes chez Denis
 » Calvart; il entra ensuite chez les Car-
 » raches, & après il se rendit à Rome
 » avec le Guide, où il devint, par le se-
 » cours de l'étude, un des plus agréables
 » Peintres de son temps.

» L'Albane peignait parfaitement les
 » femmes & les enfans, auxquels il don-
 » nait une carnation vive & animée.
 » Leurs contours simples & coulans, lui
 » convenaient mieux que ceux des corps
 » musculeux des hommes; & l'on peut
 » dire aussi que les sujets gracieux étaient
 » plus analogues à son génie, que les ac-
 » tions fières & terribles.

» Il se fixa à Bologne, où il épousa en

» secondes noces, une très belle femme,
 » qui devint le modèle de toutes les di-
 » vinités qu'il représentait dans ses ta-
 » bleaux; il en eut douze enfans, qui
 » étaient si beaux, qu'ils lui servirent
 » non-seulement pour peindre les group-
 » pes charmants de petits amours, dont
 » il enrichit ses belles compositions,
 » mais encore qui furent les originaux
 » d'après lesquels le Poussin, l'Algarde
 » & François Flamand, étudièrent les
 » grâces enfantines de la nature, dont ils
 » ont embellis leurs chef-d'œuvres.

» Il se plaisait dans les maisons de
 » campagne qui lui appartenaient, &
 » qu'il avoit décorées de bosquets & de
 » fontaines agréables; c'est-là qu'il mé-
 » ditait ses ouvrages voluptueux. Inspiré
 » par les grâces, il puisait dans les ingé-
 » nieuses fictions de la fable, les scènes
 » riantes dont il variait ses tableaux;
 » qu'il savoit encore embellir par des
 » sites agréables, par de beaux paysages;
 » & par une noble architecture. Sa ma-
 » nière de peindre était molleuse, ar-
 » rondie & extrêmement fondue: il di-
 » soit que la nature était finie, & n'avait
 » point de touche ni de manière; il n'es-
 » timait point les Peintres, tels que Te-

» niers, Bourguignon & quelques autres ,
 » dont le pinceau, quoique spirituel &
 » léger, s'exprime par des touches heur-
 » rées & peu fondues. Il méprisait les
 » sujets bas , les scènes domestiques &
 » les tabagies.

» On lui reproche de n'avoir pas été
 » toujours correct. Il répétait aussi trop
 » souvent les mêmes caractères de tête
 » dans ses femmes, ses vieillards & ses
 » enfans. Il fut cependant préféré par le
 » Carrache à ses autres élèves, pour ter-
 » miner la chapelle de *San Diego*, dans
 » l'Eglise nationale des Espagnols à
 » Rome.

» Il mourut à Bologne en 1660, âgé
 » de près de 83 ans, & fut inhumé dans
 » la sépulture des premiers nobles de la
 » ville.

» La ville de Bologne, féconde en
 » grands hommes, donna encore la nais-
 » sance, en 1581, à Dominique Zam-
 » pieri, dit le Dominicain. Il étudia les
 » principes de la peinture chez Denis
 » Calvart qui le maltraita, l'ayant trouvé
 » copiant des dessins d'Anibal Carrache,
 » dans l'Ecole duquel il se retira aussi-
 » tôt.

» La manière lente & pénible avec

92 MERCURE DE FRANCE.

» laquelle il étudiait, le fit surnommer
» par ses camarades, le bœuf; ce qu'Ani-
» bal ayant entendu, leur dit *que le fillon*
» *qu'il traçait nourrirait un jour la pein-*
» *ture.* Cette prédiction s'est bien véri-
» fiée, les ouvrages du Dominicain étant
» devenus par leur excellence une source
» où les Artistes ont puisés les principes
» les plus sûrs.

» L'Albane & le Dominicain étaient
» amis : mais leur liaison excitait leur
» émulation, sans causer entr'eux aucune
» jalousie. Il travailla à Rome en concu-
» rence avec le Guide. Autant les graces
» & le suave du pinceau de cet Artiste
» charmaient tout le monde, autant la
» correction du dessin & les expressions
» naturelles du Dominicain lui gagnè-
» rent les suffrages des véritables Con-
» naisseurs.

» Entre les nombreux travaux qu'il a
» faits à Rome dans les Eglises où il a
» été occupé plus qu'aucun autre Peintre,
» on remarque particulièrement dans
» celle de Saint Jérôme de la Charité,
» la mort de ce Père de l'Eglise, qui
» reçoit le Saint Viatique.

» Le fameux Poussin, en parlant des
» plus beaux tableaux de cette grande

„ ville , comptait la Transfiguration de
 „ Raphaël pour le premier , la descente
 „ de croix de Volterre pour le second ,
 „ & pour le troisième , ce tableau du
 „ Dominicain ; & il ajoutait qu'il ne
 „ connaissait point de Peintre , après Ra-
 „ phaël , qui eût aussi bien exprimé les
 „ passions. Aussi lorsque cet Artiste étu-
 „ diait ses expressions , il se remplissait
 „ tellement du sujet qu'il voulait repré-
 „ senter , qu'il pleurait quelquefois amè-
 „ rement , ou se mettait en fureur. Le
 „ Carrache l'ayant surpris dans un pareil
 „ enthousiasme , l'embrassa en lui disant
 „ qu'il apprenait de lui en ce moment
 „ la pratique la plus essentielle de son
 „ art.

„ Sa renommée , en s'accroissant ,
 „ donnait lieu à de nouvelles marques
 „ de jalousie de la part de ses ennemis.
 „ Ils en vinrent au point d'employer ,
 „ pour détruire ses ouvrages , les moyens
 „ les plus honteux ; ils parvinrent jus-
 „ qu'à corrompre le Maçon qui prépa-
 „ rait les endroits de l'ouvrage à fresque
 „ qu'il peignit dans la Chapelle du Trésor
 „ de Saint Janvier à Naples. Ils firent
 „ mêler de la cendre avec de la chaux
 „ pour les corrompre & les faire tomber ;

94 MERCURE DE FRANCE.

» faible ressource de l'ignorance contre
» les talens supérieurs, & qui n'a été
» que trop souvent employée pour dé-
» truire les plus beaux ouvrages. Le petit
» Cloître des Chartreux à Paris, monu-
» ment éternel des talens de le Sueur,
» l'est aussi d'une jalousie de pareille na-
» ture.

» Le Dominicain , frappé de ces
» mauvaises manœuvres, se chagrina &
» craignit qu'on en voulût à sa vie, &
» que quelqu'un ne le fît empoisonner.
» Ne se fiant plus à personne, même à
» sa femme, il changeait tous les jours
» de mets & les apprêtait lui-même; il
» termina enfin sa vie à Naples en 1641,
» âgé de 60 ans.

» Zampieri dessinait tout d'après na-
» ture; quand il remarquait dans une
» personne quelque habitude de corps
» extraordinaire, ou quelques mouve-
» mens singuliers, il se retirait chez lui
» pour les dessiner. Ses études sur le
» modèle & ses cartons lui coûtaient
» tant d'argent, qu'il ne lui restait pres-
» que rien de ce qu'on lui donnait pour
» ses ouvrages.

» Les tableaux faits à la hâte n'étaient
» point de son goût, & personne n'a

» plus terminé ses grands ouvrages. Il sa-
 » vait accorder les membres de ses figures
 » & leur mouvement, à l'expression &
 » au sentiment de l'ame. Une grande
 » composition noble & bien ordonnée
 » se trouve réunie, dans ses tableaux,
 » à un coloris tendre qui, sans avoir de
 » grandes ombres, produit le meilleur
 » effet; ses fonds sont vagues, & le
 » paysage en est bien touché. Il était
 » savant dans l'architecture; Grégoire
 » XV le nomma son premier Peintre &
 » Architecte du Vatican.

» Il traitait aussi bien les sujets de
 » dévotion que ceux où les graces doivent
 » présider.

» S'il était permis de reprocher quel-
 » que chose au Dominicain, ce serait
 » une touche un peu pesante, des dra-
 » peries trop rétrécies, quelque sé-
 » cheresse dans ses tableaux à l'huile,
 » défauts qui ne se rencontrent point
 » dans ses fresques.

Nous laissons ce qui regarde les Pein-
 tres Génois, Napolitains, Espagnols,
 qui ont imité les différentes Ecoles d'Ita-
 lie, sans produire rien qui les égalât;
 mais nous dirons un mot du fondateur
 de l'Ecole Allemande, Albert Durer,

96 MERCURE DE FRANCE.

plus célèbre dans la gravure que dans la peinture , mais qui était véritablement un homme de génie , puisque le grand Raphaël en faisait cas.

« Il était né à Nuremberg en 1470 ;
» il joignit au travail du pinceau & du
» burin l'étude des mathématiques , de
» la sculpture & de l'architecture. Il a
» écrit sur la géométrie , les fortifications ,
» les proportions du corps humain , &
» sur la perspective ; ce qu'il a composé
» sur ces deux derniers objets , a été
» donné au Public.

» Il eut pour Maître dans l'Ecole de la
» peinture Michel Wolgemut , & apprit
» la gravure de Buon Martino :

» Parmi ses premiers ouvrages , il fit
» un tableau des trois Graces soutenant
» un globe , dont l'Empereur Maximi-
» lien I fut si content , qu'il l'anoblit &
» lui donna des armes distinguées , qui
» ont depuis passé à toutes les Commu-
» nautés de Peinture de l'Europe. Cet
» Empereur voulut un jour lui faire des-
» siner ce même sujet des Grâces d'une
» grandeur au - dessus du naturel ; &
» comme il ne pouvait parvenir à en
» dessiner les têtes , ce Prince ordonna à
» un des Officiers de sa suite de se prêter
» pour

» pour l'élever, ce qu'il fit en murm-
 » rant; l'Empereur qui s'en apperçut,
 » lui dit qu'il pouvait faire d'un Payfan
 » un Noble; mais qu'il ne pouvait faire
 » d'un ignorant un aussi habile homme
 » que l'était Albert.

» Sans aucun modèle dans la peinture,
 » cet Artiste sut se former une manière
 » qu'il ne dûit qu'à lui-même & à son
 » imagination; ses compositions sont
 » grandes: on y trouve un génie aussi
 » facile dans la distribution que dans
 » l'exécution. Sa manière de peindre est
 » extrêmement finie, son pinceau est lé-
 » ger & délicat: mais ses contours sont
 » découpés & sans reflet, ce qui donne
 » de la sécheresse & de la dureté à ses
 » ouvrages; ses chairs sont fraîches &
 » bien colorées.

» Il était peu sensible aux principes de
 » la perspective aérienne, & dégradait
 » peu les figures qu'il mettait dans les
 » fonds & sur des plans éloignés. Ses
 » attitudes sont simples & vraies: il ne
 » lui manque que les graces, qu'il aurait
 » pu acquérir par l'étude des figures an-
 » tiques, & sur lesquelles il eût réformé
 » les siennès. Quoique dessinées d'après
 » nature & bien ensemble, elles se res-

II. Vol.

E

28 MERCURE DE FRANCE.

» sentent du goût gothique qui régnait
» alors dans son Pays.

» Il réussit parfaitement à peindre des
» portraits, & donnait à ses têtes autant
» de fraîcheur dans le coloris que de res-
» semblance. Il s'est particulièrement
» distingué dans ses draperies, qu'il a su
» rendre d'une manière large & grande.
» Son goût de draper a été suivi par
» plusieurs grands Peintres d'Italie, tels
» que François Hubertini, André Del
» Sarto, Jacques Pontorme, & plusieurs
» autres.

» Il était estimé de Raphael, qui lui
» fit présent de son portrait, en recon-
» naissance du sien & des estampes qu'il
» lui avait envoyées.

» Il s'appliqua à la gravure & fit un
» grand nombre de planches, qui ont
» étendu sa réputation dans toute l'Eu-
» rope.

» Cet Artiste mourut à l'âge de 57
» ans, dans la ville de Nuremberg, en
» l'année 1528 ».

*L'on donnera la suite de cet extrait
dans le Mercure prochain.*

*Dictionnaire Dramatique, contenant
l'Histoire des Théâtres, les règles du*

J U I L L E T. 1776. 99
genre dramatique , les observations
des Maîtres les plus célèbres , & des
réflexions nouvelles sur les spectacles ,
sur le génie & la conduite de tous les
gentes , avec les notices des meilleures
Pièces , le catalogue de tous les Dra-
mes , & celui des Auteurs dramatiques ;
3 vol. grand in-8°. Prix rel. 15 liv. A
Paris , chez Lacombe , Libraire , rue
Christine , 1776.

Notre Littérature Française possédoit
déjà , avant ce Dictionnaire Dramatique ,
plusieurs Dictionnaires ou recueils , qui
contiennent la nomenclature de nos dra-
mes tragiques , comiques & lyriques ,
avec des anecdotes ou quelques remar-
ques sur plusieurs de ces drames ; mais
l'homme de lettres & celui qui veut
connoître un peu plus que des dates ou
de petits faits qui n'apprennent rien , qui
ait un rapport bien direct à l'art même ,
desiroient que l'on joignît à l'annonce
de chaque pièce une analyse raisonnée &
critique de cette même pièce. C'est en
quoi ce nouveau Dictionnaire Dramati-
que se distingue d'abord des autres Dic-
tionnaires qui l'ont précédé. Il a fallu
sans doute beaucoup de lecture , de goût

Eij

& de précision pour réduire, dans très-peu de lignes, le caractère, l'intrigue ou la fable d'une pièce, souvent très-compiquée, & la présenter de manière que le Lecteur puisse juger du mérite ou de la foiblesse du drame. Il est vrai que les Rédacteurs du Dictionnaire ont quelquefois remplacé par de simples réflexions ce qui, dans le plan réduit, auroit demandé trop de détail.

Ce travail peut être regardé comme la partie pratique de ce Dictionnaire, qui se distingue encore des autres Dictionnaires par une exposition sage, précise, & discutée des règles du genre dramatique. Nous disons que cette partie théorique est discutée, parce que l'homme de lettres qui s'en est chargé, après avoir consulté les observations des grands Maîtres, les a souvent étendues, éclaircies ou même combattues par des réflexions nouvelles, que la pratique ou un sentiment profond de l'art lui a suggérées.

En jetant les yeux sur la multitude de comédies modernes, dont on nous donne ici l'analyse, on trouve beaucoup de pièces d'intrigue; mais très-peu de caractères ou de ces pièces dans lesquelles on s'attache à peindre & à ridiculiser un

caractère quelconque qui fasse le sujet principal de la pièce. Seroit ce parce que les caractères sont épuisés , ou parce que nous n'avons plus de Molière pour les saisir ou pour les peindre ? Il faut avouer , avec les Auteurs du Dictionnaire Dramatique , que ces caractères qui marquent & tranchent le plus dans la société , ont presque tous été pris par les habiles Maîtres. Un génie comique cependant en trouveroit à coup sûr dont il pourroit tirer parti ; mais il faudroit pour cela qu'il eût fait une étude consommée des mœurs de son siècle , qu'il fût doué d'un discernement juste & profond , & d'une force d'imagination qui réunisse sous un seul point de vue les traits que sa pénétration n'a pu saisir qu'en détail. Un conseil qu'on lui donne ici , & qu'il ne doit point négliger , s'il veut faire de bonnes études de caractères originaux , est de porter ses crayons & ses pinceaux au milieu des sociétés bourgeoises. Les Grands sont sans doute soumis aux mêmes passions , aux mêmes ridicules que les plus petits Citadins : mais accoutumés , dès la jeunesse , à couvrir leurs actions & leurs moindres démarches du vernis d'une politesse étudiée , il est dif-

102 MERCURE DE FRANCE.

facile de saisir les nuances tranchantes de leurs vices ou de leurs ridicules. On rencontre moins d'ailleurs chez les personnes d'un rang distingué, ces contrastes du geste avec le discours, du discours avec l'action ; on peut même ajouter ce masque, ce ton, ce maintien naïf qui paroît appeler sur lui la risée du spectateur. Pourquoi la plupart de nos Auteurs actuels font-ils moins rire que Molière & Regnard ? C'est que leurs personnages, même les plus plaisans, conservent une teinture de dignité.

Lorsque l'Auteur de la partie théorique de ce Dictionnaire dit au Poëte comique de choisir les modèles de ses caractères dans les classes inférieures des Citoyens, il ne prétend leur donner qu'un simple conseil ; il n'ignore pas que le ridicule se trouve dans toutes les classes. On peut même dire qu'en général il n'y a aucune de nos actions, de nos pensées, aucun de nos gestes, de nos mouvemens qui n'en soit susceptible. Les traits qui semblent-le moins prêter au ridicule, peuvent devenir très-comiques par une exagération spirituelle & bien sentie. C'est ainsi qu'un Peintre habile fait d'une physionomie très-commune, & souvent très-

froide , tirer une caricature vive , animée & néanmoins ressemblante.

Les Auteurs du Dictionnaire , en nous donnant leurs réflexions sur les divers genres de drames qu'on a perfectionnés ou même essayés sur nos différens Théâtres , se sont un peu étendu sur le comique larmoyant. C'est le nom que l'on a donné à des pièces d'un genre qui tient le milieu entre la tragédie & la comédie. Ces drames sont quelquefois désignés sous le titre de pièces de sentimens. On pourroit également substituer la dénomination de comique sentimental à celui de comique larmoyant , que les ennemis de cette espèce de comique lui ont d'abord donné par dérision. Cependant le Public ayant paru adopter ce genre , le nom de comique larmoyant est devenu une dénomination simple , à laquelle il semble qu'on n'attache plus de ridicule. L'Abbé Desfontaines , qui s'éleva toujours beaucoup contre les comédies de ce genre , les appeloit des *Romanedies* , pour faire entendre qu'elles exposent ordinairement sur la scène des aventures romanesques. Cette expression est citée dans ce Dictionnaire ; mais elle n'est citée que comme un mot fabriqué par

l'Abbé Desfontaines, & qui n'étant ni harmonieux, ni nécessaire, n'a point passé dans la langue.

Plusieurs Ecrivains, à l'exemple de l'Abbé Desfontaines, ont beaucoup censuré ce genre de comique, qu'ils ont regardé comme une nouveauté dangereuse, quoiqu'il remonte à la plus haute antiquité. On peut citer pour preuve l'*Andrienne* de Térence, où l'on pleure dès la première scène, & les *Captifs* de Plaute, pièce imitée du Théâtre Grec, & qui est absolument dans ce genre. Mais quand même les Anciens n'auroient point connu cette espèce de drame, seroit-ce un motif pour le condamner? Les beaux-arts ne sont-ils pas enrichis de nouveaux genres d'imitations ignorés des Grecs & des Romains, & qui ont augmenté nos jouissances & nos plaisirs? Doit-on prescrire des limites à l'art, quand la nature n'en a point? Pourquoi les infortunes des Rois & des Héros auroient-elles seules le privilège exclusif de nous émouvoir? Il semble au contraire que le comique larmoyant, manié par une main habile & dépouillé du masque tragique, sympathiseroit mieux avec nos caractères, nos mœurs, nos

usages. Les infortunes de nos semblables, & des événemens qui sont près de nous ont plus droit de nous intéresser, que des caractères chimériques ou des vertus gigantesques, telles que la moderne Melpomène nous en offre quelquefois. En avouant cependant que le comique attendrissant ne doit plus aujourd'hui essuyer de contradiction, nous sommes, ainsi que les Auteurs du Dictionnaire Dramatique, bien éloignés de le mettre en parallèle avec celui de Molière.

L'objet des arts étant de s'élever au plus grand & au plus noble, on doit encore bien se défendre d'opposer le tragique bourgeois au tragique héroïque. Les Rois & les Héros nous touchent, ainsi que les autres hommes, par les liens de l'humanité; mais le degré d'élevation où ils sont, donne plus d'éclat à leur chute. L'espace qu'ils remplissent par leur grandeur, semble laisser un plus grand vuide dans le monde. Enfin l'idée de force & de bonheur qu'on attache à leur nom, augmente infiniment la terreur & la compassion, les deux grands mobiles de la tragédie. Les règles ou les préceptes généraux, qui applanissent la

E v

carrière de cet art, sont ici exposés avec beaucoup de clarté & de précision dans différens articles qui correspondent entre eux. Comme ces règles ou ces préceptes sont puisés dans les Ouvrages des grands Maîtres, dans la poétique d'Aristote & dans plusieurs bons traités ou écrits modernes sur l'art dramatique, le Lecteur trouvera dans ce Dictionnaire des instructions qui lui sont peut-être familières; mais la manière dont ces instructions lui sont ici présentées, pourra lui suggérer des remarques qui n'ont point encore été faites. Car nous pensons, avec les Auteurs du Dictionnaire, que tout ce qu'il y a d'important pour le Théâtre n'est pas réduit en règle, ou peut-être n'est pas bien connu; & c'est sans doute dans ces règles qui restent à développer, que consiste la magie de l'art. Les Auteurs du Dictionnaire se sont permis quelques discussions à cet égard. Ils ont ramené à des principes plusieurs observations faites par des Ecrivains modernes; mais ils n'ont point dissimulé que la réunion des règles de l'art dramatique, en supposant même qu'on n'en eût oublié aucune, ne donneroit point encore toute la poétique du Théâtre. Ils

conseillent, avec raison, à leurs Lecteurs de comparer ensemble ces différentes règles, & de s'appliquer à examiner leurs divers degrés d'importance. En effet, l'expérience fait voir que les sujets dramatiques n'admettent pas toute sorte de beautés, & qu'il est souvent nécessaire, pour obtenir le meilleur effet possible, de faire un choix, & de sacrifier une beauté pour faire valoir une autre avec plus d'avantage. Un Peintre qui a le sentiment de son art, & sait que l'œil du spectateur a besoin de repos, ne manque pas de relever, par des ombres placées à propos, les principales figures de sa composition.

Cette économie, fondée non seulement sur la vérité de l'imitation, mais encore sur la nature de nos organes, doit servir de poétique élémentaire à tous ceux qui s'occupent des arts d'imitation, au Poète comme au Peintre & au Musicien. Un Compositeur de musique qui, dans un poëme lyrique, voudroit multiplier les airs plus que le sujet ne le comporte, manqueroit nécessairement son but. La situation la plus pathétique ne devient touchante & terrible que par degrés. Il faut donc qu'elle soit préparée,

E vj

& son effet dépend en partie de ce qui l'a précédé & amené. Ajoutons que les personnages subalternes, quelque intérêt qu'ils prennent à l'action, ne peuvent avoir les accens passionnés de leurs Héros. D'ailleurs, la passion a ses repos & ses intervalles, & l'art du Théâtre, encore une fois, veut qu'on suive en cela la marche de la nature. C'est ce qui se trouve bien développé avec d'autres observations faites par les Maîtres de l'art, à l'article *Opéra & Poème lyrique* de ce Dictionnaire.

La partie historique du Théâtre n'est pas la moins intéressante de ce recueil. Elle renferme quelques notices sur les Théâtres Européens & sur ceux qui sont étrangers à l'Europe, tels que le Théâtre Indien, Persan, Perruvien, Chinois, Japonois, &c. L'Ouvrage est terminé par une nomenclature abrégée, mais suffisante, des Poètes & Musiciens qui ont travaillé pour le Théâtre, avec la liste de leurs Ouvrages.

De la lecture des Romans; fragment d'un manuscrit sur la sensibilité, tiré du Journal de Lecture, N°. XVI. Brochure in-8°. A Paris, chez les

Un Philosophe du dernier siècle appelloit les histoires écrites par des Ecrivains sans mission, des fables convenues. L'Historien, nécessairement étranger à bien des faits qu'il rapporte, est obligé de se fier à des Mémoires souvent altérés par l'ignorance, la prévention, la calomnie même ou une basse flatterie. Mais l'Auteur d'une fiction morale a l'avantage de pouvoir peindre d'après le modèle, & de donner à ses personnages les caractères, les passions ou les sentimens qu'il a eu occasion plusieurs fois d'observer. Il peut donc souvent y avoir plus de vérité dans un Roman que dans une Histoire. Ajoutons, avec l'Auteur de l'Ecrit que nous venons d'annoncer, que parmi les lectures, dont l'effet est de nourrir & de développer la sensibilité, il n'y en a pas qui puissent mieux que les Romans bien choisis, remplir cet objet, de rendre une ame douce, ferme, juste & indépendante de l'opinion & de la fortune. « Un esprit préparé par l'étude » de l'histoire, de la philosophie, des » voyages & toutes les parties des belles-

110 MERCURE-DE FRANCE.

» lettres , trouvera dans ces sortes d'Ou-
» vrages un moyen simple & naturel
» d'exalter & d'anoblir sa sensibilité,
» d'épurer son *sens moral* , d'élever & de
» diriger son amour propre , de rendre
» son esprit juste par la méthode & la
» comparaison des exemples ; de se for-
» mer cette existence abstraite séparée des
» préjugés , des erreurs & des passions
» d'autrui. Qui n'a été ni mari , ni père ,
» n'a pas connu l'étendue de son cœur ,
» & il manque encore bien des épreuves
» à l'ame même la plus exercée. La mul-
» titude des situations qui se trouvent
» dans les Romans , supplée au défaut
» de nos propres expériences. Quand on
» veut apprendre à lever des plans , on
» ne se contente pas de se promener dans
» les appartemens de sa maison , on va
» dans la campagne choisir des sites dif-
» férens , on multiplie les aspects , on
» en invente. Quand on veut apprendre
» la morale , on doit sortir du cercle
» étroit de ses habitudes , & se placer
» dans un point de vue d'où l'on puisse
» appercevoir les aspects variés de la vie
» humaine ; & les Romans seuls , conti-
» nue l'Ecrivain , me paroissent pouvoir
» fournir des suites variées & complètes

» de ces études sur l'homme. Le spec-
 » tacle de l'histoire, dégagé de ses détails,
 » & de ses inutilités, aggrandit & élève
 » mon ame : mais il ne me dicte rien
 » sur ma conduite pratique * ; il laisse
 » mon esprit dans l'ignorance des règles
 » de détail qui doivent gouverner ma vie.
 » Les voyages, en multipliant sous mes
 » yeux les modèles des mœurs, des usages,
 » des opinions de toutes les Nations , me
 » mettent en garde contre les préventions
 » *locales* ; je m'accoutume à laisser l'exem-
 » ple , souvent trompeur , pour ne me
 » décider que sur la règle abstraite de la
 » *raison*, qui est la connoissance claire &
 » distincte des vrais intérêts de l'humana-
 » nité. La philosophie donne l'esprit de
 » justice & d'observation , elle affermit,
 » mais elle détache ; elle rendroit indif-
 » férent. C'est aux belles-lettres qu'il ap-
 » partient de donner cette fleur de goût ,
 » cette délicatesse , cette disposition à re-
 » cevoir les impressions agréables. Tout

* Cette observation n'a pour objet que les
 histoires générales, & ne doit point s'appliquer
 au travail des Biographes, qui est d'autant plus
 utile, qu'il se rapproche davantage du genre des
 Romans; Plutarque & Xénophon sont, sous ce
 point de vue, des Ouvrages classiques.

» cela réuni , compose la science de
 » l'homme & la *théorie de la vie* ; je crois
 » que les Romans en donnent une sorte
 » de *pratique artificielle*. Avec un petit
 » nombre de volumes, vous avez vécu
 » plusieurs vies ; vous entrez dans le
 » monde avec l'expérience des vieillards ». L'Auteur ne parle point ici de ces Romans qui n'ont pour objet que de réveiller & d'animer une passion déjà trop active ; ils peuvent échauffer, quelques instans, une imagination blessée, mais ils la fatigueront bientôt ; il n'y a que les fictions morales qui puissent donner à l'ame un intérêt continu, lui communiquer une chaleur douce & soutenue qui émeuve sans convulsion & attendrisse sans affoiblir.

L'Auteur cite avec justice, les Romans de Richardson comme ceux qui peuvent le mieux nous donner la philosophie de mœurs. L'ame du Lecteur s'élève, s'agrandit, s'adoucit & s'affouplit en quelque sorte avec *Clarisse*. L'épisode de *Didon* est moins beau. Malgré le charme des vers, l'héroïne de Virgile est moins intéressante, c'est qu'elle est moins vertueuse. Qu'elle scène plus pathétique & plus majestueuse ! Quel tableau plus su-

blime de la supériorité de la vertu, même abandonnée, sur le crime puissant & soutenu, que celui de la fermeté de Clarisse dans l'abominable maison de la Sainclair ! Toutes les précautions prises, tous les complices rassemblés & instruits, toutes les issues fermées à sa retraite, Clarisse paroît au milieu d'eux, l'assurance répandue sur le visage & mêlée à l'indignation ; la fierté de la vertu étincelle dans son regard ; elle effraie & disperse cette vile assemblée ; ainsi un Héros dans les fers avoit autrefois menacé de la potence les Pirates qui le retenoient prisonnier. En vain leur Maître s'efforce de les rallier, ils semblent fuir devant leur juge. Une jeune fille armée de sa seule innocence a frappé d'effroi cette multitude. Le Chef de cette horrible entreprise veut oser. . .

« Arrête, monstre, s'écrie-t-elle, arrête
 » où tu es ; & n'entreprends pas de me
 » toucher, si tu ne veux me voir tomber
 » sans vie à tes pieds. (Le poignard est
 » levé sur son cœur). Je ne menace ici
 » que moi-même ; vous, Monsieur,
 » vous, femmes, soyez sans crainte,
 » c'est aux loix que je remets ma ven-
 » geance. . . Lovelace, je brave ton in-
 » fâme dessein, je te méprise du fond

» de mon cœur. Comment peux-tu sou-
 » tenir ma présence ? Opprobre de l'hu-
 » manité.... Approche, barbare ! j'ose
 » mourir, c'est pour la défense de mon
 » honneur : Dieu prendra pitié de mon
 » innocence, je n'en attends point de
 » toi ». Le vice confondu, va cacher sa
 honte, & la vertu sort de l'épreuve avec
 plus d'éclat encore.

« Si je connoissois, ajoute l'Ecrivain ,
 » un homme qui niât la Providence, je
 » lui présenterois un des poèmes de Ri-
 » chardson, & je lui dirois, vous êtes
 » *Clarisse* ou *Clémentine* ; les hommes
 » vous maltraitent ou vous méconnois-
 » sent ; victime de l'ignorance ou de la
 » cupidité, la terre entière vous refuse
 » des secours, rejeterez-vous encore la
 » Providence ? »

L'Auteur, dans la suite de cet Ecrit
 sur la lecture des Romans, nous fait un
 éloge aussi vrai qu'intéressant du *Voyage*
sentimental, de *l'Homme sensible*, de
l'Homme du monde, du *Ministre de Wac-*
kefield, & autres Romans moraux An-
 glois, dont le but & l'effet est de déve-
 lopper le principe de la sensibilité, que
 le défaut d'usage affoiblit, & finit par
 effacer chez la plupart des hommes.

Journal des causes célèbres, curieuses, intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées.

Depuis que nous avons rendu compte de cet Ouvrage périodique, il en a paru plusieurs volumes qui contiennent des affaires qui méritent d'être connues du Public. Ce recueil, aussi utile qu'intéressant, devient chaque jour une collection précieuse. Il ne renfermoit jusqu'ici que des causes jugées par les Tribunaux du Royaume; les Rédacteurs ont cru que le Public y verroit avec plaisir les affaires qui ont eu de la célébrité dans les Tribunaux Etrangers. Le volume qui vient de paroître renferme le procès de l'Amiral Byng, condamné à mort en Angleterre, & celui des Perrauds, condamnés à être pendus depuis peu pour avoir fait de faux billers. Cette dernière affaire a fait le plus grand bruit l'année dernière à Londres. Elle est écrite avec intérêt, & ses détails plairont à toutes sortes de Lecteurs.

La fameuse affaire de la Duchesse de Kingston, qui vient d'être jugée par la

116 MERCURE DE FRANCE.

Cour des Pairs d'Angleterre , sera insérée dans le volume qui paroîtra le mois prochain.

Les Rédacteurs se proposent d'insérer également dans les autres volumes , des affaires célèbres qui ont été décidées par les Tribunaux des autres Nations ; en augmentant ainsi la variété de cet Ouvrage périodique , ils ne peuvent que de plus en plus en assurer le succès.

On souscrit chez M. Désessarts , Avocat au Parlement , un des Auteurs de ce Journal , rue de Verneuil ; & chez le sieur Lacombe , Libraire , rue Christine.

Le prix de la souscription pour 12 volumes , dont il en paroît un exactement tous les premiers de chaque mois , est de 24 liv. pour la Province , & de 18 liv. pour Paris.

On souscrit encore pour les années précédentes.

Précis de l'Histoire de France , en vers , avec des notes , où l'on développe ce que les vers ne font qu'indiquer ; à l'usage de la jeune Noblesse ; par M. Pelosi , Italien. A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint

J U I L L E T. 1776. 117
Jacques, au Temple du Goût, 1776;
1 vol. in-8°.

L'estimable auteur de cet ouvrage , ayant consacré sa vie à l'éducation de la jeunesse , a essayé de faciliter à ses élèves l'étude de l'Histoire de France , en la mettant en vers. Cette entreprise hardie lui a réussi bien au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un étranger. En lisant les vers de M. Pelosi , & les notes qui les accompagnent , & qui forment un autre abrégé de l'Histoire de France plus détaillé & plus étendu , on a peine à se persuader que le François ne soit pas sa langue naturelle. Ses vers sont bien *différens* , pour la plus grande partie , de ceux qu'on appelle *vers techniques* ; on y trouve souvent de la force & de la poésie. Quant à la prose de cet ouvrage , nous allons mettre le lecteur à portée d'en juger, par ce que l'auteur dit du Cardinal de Richelieu , dont il a su faire l'éloge avec autant d'adresse que de précision , sans dissimuler ses défauts. « On repro-
» cha à Richelieu sa jalousie , sa ven-
» geance , son ingratitude ; mais l'Etat
» lui doit sa grandeur ; la Nation , sa
» tranquillité ; le Peuple , son affranchis-

118 MERCURE DE FRANCE.

„ sement d'une foule de Maîtres qui
„ l'opprimoient; la Marine, sa renaiss-
„ sance; le Commerce, le commence-
„ ment de ses progrès; les Lettres & les
„ Arts, les fondemens de leur gloire.
„ Il éleva des Théâtres, fonda l'Acadé-
„ mie Françoisse; présida au travail qui
„ fixa le premier méridien à l'Isle de
„ Fer, & établit le Jardin des Plantes „.

M. Peioli a emprunté quelquefois des vers de la Henriade, mais il a soin d'en prévenir le lecteur dans sa Préface, & de les souligner. Cet ouvrage annonce à la fois du zèle, des lumières & du talent, il ne peut qu'être très-utile aux jeunes gens occupés de l'étude de l'Histoire de France.

La Syntaxe Latine, rappelée à six règles, ou Méthode pour apprendre en peu de temps cette langue; dédiée à MM. les Elèves des Ecoles Royales Militaires; par M. Sacré. A Paris, chez Grangé, au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame, in 8°.

L'Auteur de cette nouvelle Syntaxe, qui fait profession depuis long temps d'enseigner le latin, a vu avec regret

qu'en général on fait employer pour apprendre cette langue beaucoup plus de temps qu'il n'en faudroit, si l'on dégageoit cette étude d'une foule d'inutilités qui ne servent qu'à fatiguer & rebuter les enfans. En conséquence, il s'est attaché à en réduire les principes aux définitions les plus courtes & les moins nombreuses qu'il lui a été possible; il a judicieusement mis à l'écart la plupart des exceptions & autres détails qu'on ne peut bien apprendre que par l'usage; détails qui grossissent en pure perte tant de grammaires, & augmentent la peine des écoliers. Son ouvrage, qui n'est en tout que de soixante-dix pages, contient 1.^o. les déclinaisons & conjugaisons dans l'ordre le plus clair & le plus facile; 2.^o. la *Syntaxe*, réduite en effet à six règles, mises chacune en deux vers techniques, & expliquées ensuite; précédée d'un Préliminaire intitulé: *Explications familières des rapports*, où l'Auteur rend raison des expressions dont il s'est servi dans ses définitions, & qui lui sont particulières. 3.^o. Une explication succincte des figures de construction ou de grammaire, au nombre de neuf, dont plusieurs ont des subdivisions. Une lecture atten-

tive de cette dernière partie , qui n'a que trois pages , suffira pour faciliter beaucoup aux enfans la lecture des bons Auteurs latins , dont les difficultés consistent principalement dans ces figures de construction , telles que les ellipses , pléonasmes , syllepSES , hellénismes , &c. Nous n'avons guères vû d'ouvrage plus propre à abrégér l'étude du latin.

Histoire Naturelle de la Parole , ou précis de l'origine du langage & de la Grammaire Universelle , extrait du Monde Primitif ; par M. Court de Gebelin, in-8°. avec figures. A Paris , & se vend chez l'Auteur & chez les mêmes Libraires que le Monde Primitif.

Cet ouvrage est un précis des principes répandus dans le second & dans le troisième volume du Monde Primitif , destiné à l'usage des jeunes gens ; il présente un tableau rapide de ce que ces deux volumes contiennent de neuf & de curieux : par ce moyen , on juge mieux de l'ensemble , on en saisit plus aisément la doctrine qui y est exposée , & les avantages qui en peuvent résulter. Il est divisé

J U I L L E T. 1776. 121
visé en trois Parties, qui traitent de l'éty-
mologie, ou origine des langues, de
l'origine de l'écriture, & de la gram-
maire universelle.

L'Auteur entre en matière par l'expo-
sition de ces diverses parties. « Nous
» peignons, dit-il, nos idées par la pa-
» role ; nous rendons cette peinture stable
» par l'écriture : nous en unissons les di-
» verses parties par les loix de la gram-
» maire. Du développement de ces arts
» merveilleux, naît l'Histoire Naturelle
» de la Parole ; & c'est cette Histoire
» que nous allons tracer, en la débarras-
» sant de toutes les discussions qu'elle
» entraîne à sa suite. Cet essai sera donc
» composé de trois Parties, *Etymologie* ;
» *Ecriture & Grammaire*. La première,
» nous apprend la raison des mots ; la
» seconde, à les peindre aux yeux ; la
» troisième, à les unir ».

La première partie est divisée en deux
sections. On y fait voir que tout mot a
sa raison, que cette raison consiste dans
le rapport des mots avec leur objet : que
les mots ont par conséquent des qualités
différentes qui les rendent propres à pein-
dre certains objets plutôt que d'autres ;
& qu'en considérant les élémens de la

II. Vol.

F

parole, on en voit naître tous les principes de l'art étymologique. Quant à ces élémens, on fait voir qu'ils dérivent de l'instrument vocal, comme on s'en assure par sa structure; & qu'ils se divisent en *sons* ou voyelles, langue des sensations; & en *touches* ou consonnes, langue des idées.

Relativement à l'*écriture*, on montre qu'elle n'a pu être inventée & se maintenir que dans les états agricoles; qu'elle n'est qu'une imitation; quels sont les objets qu'on imita dans les lettres alphabétiques, & en quels lieux naquit l'écriture?

La troisième partie traite de la grammaire universelle. Elle se divise en 3 livres, où l'on discute les objets suivans. Les *parties* qui composent le discours, & qui se divisent en parties qui changent de formes & en parties qui n'en changent pas. Les *formes* que prennent celles-là, d'où résultent la déclinaison & la conjugaison. L'*arrangement* dont sont susceptibles les mots qui concourent à former une phrase ou la *Syntaxe*.

L'analyse d'une fable françoise & d'une fable latine terminent cet abrégé, où l'on trouve deux planches qui offrent,

l'une l'alphabet primitif & son origine, l'autre les organes qui constituent l'instrument, vocal. Celle-ci est gravée en couleur.

Il est à desirer que cet ouvrage précieux pour les jeunes gens, par la précision & la clarté qui y règne, & par l'ensemble instructif qu'il offre, & sur lequel on étoit en quelque façon sans secours, devienne un livre élémentaire : il facilitera l'étude des langues & de leurs règles, qui sembloient n'être que l'effet du hasard ou du caprice; il ne sera pas même inutile à ceux qui ont lû le grand ouvrage, dont celui-ci est un précis; ils y trouveront une récapitulation intéressante, & quelquefois plus exacte des vérités qui y sont éparées.

Le traité de la grammaire générale a été précédé dans le grand ouvrage, par l'explication des principales allégories orientales, & le développement du génie allégorique & symbolique des anciens, qu'on peut regarder comme une source d'instruction. M. le Marquis de Saint-Simon, dans son discours sur Téméra, Poëme épique en langue erse ou gallique, en convenant que rien n'est plus absurde que la mythologie, n'en soutient pas

124 MERCURE DE FRANCE.

moins que rien ne donne plus d'élévation à l'ame & plus d'expression aux ouvrages, qui seroient plus admirables encore si nous pouvions pénétrer dans les idées allégoriques des Auteurs anciens, ou si nous renfermions des idées vraies sous le masque de tant de grandes images & de grands mots. Déjà, ajoute l'habile traducteur de Téméra, l'aurore de cette science commence à peindre; l'explication de la célèbre & antique Théogonie de Sanchoniaton, annonce ce jour brillant qui va se repandre sur les fables de tous les peuples. Le génie allégorique des anciens, & les allégories orientales commencent à nous initier aux mystérieuses sciences de l'Egypte, que les sages de la Grèce alloient chercher avec tant d'empressement, & qu'ils gardoient dans un si profond secret, qu'aucun de leurs écrits n'a pû nous en donner la moindre connoissance. C'est ainsi que s'exprime M. le Marquis de Saint-Simon sur le Monde Primitif, ouvrage qui a été si bien accueilli par la plupart des Savans.

Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'Angers, sur les Etats. A Paris, chez la veuve Desaint, rue du Foin.

Tous les Etats sont propres au salut ; mais toutes sortes de personnes ne sont pas propres à tous les Etats. Ce n'est point seulement une imprudence , mais une transgression de l'ordre établi de Dieu , de se précipiter dans un état de vie , de l'embrasser sans précaution & sans examen. Rien de si dangereux pour l'homme que de s'égarer dès la première démarche d'où dépend toute la suite de la vie.

On s'est plaint dans tous les temps que personne n'étoit à sa place , & l'on a toujours avoué que la principale cause des désordres qui règnent parmi les hommes , étoit la témérité avec laquelle ils embrassent une profession , sans connoître toute l'étendue des devoirs qui y sont attachés , & sans examiner avant tout leurs talens & leurs forces. « Tel est
 » le caractère dominant des mœurs de
 » notre siècle, dit un Magistrat éloquent ;
 » une inquiétude générale répandue dans
 » toutes les possessions ; une agitation
 » que rien ne peut fixer ; ennemi du
 » repos , incapable du travail , portant
 » par-tout le poids d'une inquiète & am-
 » bitieuse oisiveté ; un soulèvement uni-
 » versel de tous les hommes contre leur
 » condition ; une espèce de conspiration

126 MERCURE DE FRANCE.

» générale, dans laquelle ils semblent
 » être tous convenus de sortir de leur
 » caractère; toutes les professions con-
 » fondues, les dignités avilies; les bien-
 » séances violées; la plupart des hom-
 » mes, hors de leur place, méprisent
 » leur état & le rendent méprisable.
 » Toujours occupés de ce qu'ils veulent
 » être; & jamais de ce qu'ils sont; pleins
 » de vastes projets, le seul qui leur
 » échappe est celui de vivre contents de
 » leur état. Tantôt c'est la légèreté qui
 » les empêche de s'attacher à leur pro-
 » fession. Tantôt le plaisir les en dégoûte.
 » Souvent ils la craignent par mollesse;
 » & presque toujours ils la méprisent par
 » ambition. Après une éducation tou-
 » jours trop lente au gré d'un père aveu-
 » glé par sa tendresse, ou séduit par sa va-
 » nité, l'âge, plutôt que le mérite, &
 » la fin des études beaucoup plus que
 » leur succès, ouvrent à une jeunesse im-
 » patiente l'entrée des possessions les plus
 » importantes ». Rien n'est donc plus
 » nécessaire pour remédier à tous ces dé-
 » fordres, que de joindre à l'examen de
 » foi-même la connoissance des devoirs
 » de l'état qu'on veut embrasser. Outre les
 » obligations communes de l'homme, de

citoyen & du chrétien, toutes ces conditions de la vie ont des devoirs particuliers, analogues à chaque état, & à ses fonctions dans la société religieuse & politique. Ces devoirs, comme l'observe l'auteur des Conférences, sont appuyés sur la même autorité qui fait les loix, & ces réglemens qui les établissent, sont une application authentique des maximes générales du droit naturel ou du droit divin à chaque état en particulier, relativement au bien public, au maintien de l'ordre dans la société & dans chacune des professions qui la composent. Ces institutions civiles qui y sont jointes, quoiqu'elles n'émanent immédiatement ni du droit naturel ni du droit divin, ayant toutes le même objet que les loix politiques du même genre, le bien & l'ordre public, ont également la force d'obliger. L'Auteur, après avoir établi les fondemens de l'obligation que tous les hommes contractent en choisissant un état, parcourt tous les devoirs des différentes professions, & détruit tous les sophismes avec lesquels la cupidité & la mauvaise foi cherchent à se faire illusion sur un objet aussi important. Tout ce qui a rapport aux devoirs & aux fonc-

128 MERCURE DE FRANCE.

rions des Ecclésiastiques, à celles de l'état Religieux, est traité avec étendue dans les volumes que nous annonçons. On y a joint les devoirs des Juges, des Avocats, des Procureurs, des Notaires, des Greffiers, des Huissiers, des Plaideurs, des Seigneurs & des Vassaux. Cet ouvrage, lorsqu'il sera conduit à sa perfection, deviendra un cours de morale complet, qui sera d'une utilité générale.

L'Héroïsme de l'Amitié: David & Jonathas, Poëme en quatre chants; par M. l'Abbé Bruté, Censeur Royal. A Paris, chez les Frères Etienne, Libraires, rue S. Jacques.

Si l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, comme le disent tous ceux qui nous ont parlé de la poésie & de l'éloquence, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination; mais sa lumière pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner, non-seulement des idées pures

qui l'éclairent , mais encore des images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'éloquence & de la poésie. C'est la foiblesse de l'homme qui oblige de recourir à toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours : il ne suffit point de lui montrer la vérité , il faut la peindre aimable ; tel a été le but que s'est proposé l'Auteur du Poëme de David & de Jonathas , en nous montrant d'une manière sensible & agréable , par des exemples tirés des livres Saints , que *rien n'est comparable à un ami fidèle* , & que *l'or & l'argent ne méritent pas d'être mis dans la balance* , pour se servir de l'expression du Sage , avec la *sincérité de sa foi*. Comme la véritable amitié est essentiellement fondée sur la vertu , il est impossible qu'elle subsiste entre des hommes livrés au vice.

» Les méchans , dit si bien un Poëte toujours élégant & souvent moraliste , n'ont
 » que des complices : les voluptueux ont
 » des compagnons de débauche ; les in-
 » téressés ont des associés ; les politiques
 » assemblent des factieux ; le commun
 » des hommes oisifs a des liaisons ; les

130 MERCURE DE FRANCE.

» Princes ont des courtisans ». Les ambitieux ne cherchent que ceux qui peuvent seconder leurs vues ; s'il ne leur en coûte pour s'élever , que le sacrifice d'un ami , ils se persuadent bien vite que le succès porte son excuse avec soi. Jonathan animé par des motifs bien différens , nous fournit le plus parfait modèle de l'amitié. Parcourons les différens traits de sa vie , & nous serons bientôt convaincus que ce Prince a porté l'amitié jusqu'à l'héroïsme. La victoire de David effaçoit l'éclat de ses plus belles actions. Il n'en est point jaloux. Il n'est touché que de la gloire qui en revient au Dieu d'Israël , & de l'avantage qu'en reçoit son peuple. Il connoît que David est aimé de Dieu : dès-là il recherche son amitié , & lui donne tous les témoignages possibles d'honneur & d'estime , jusqu'à se dépouiller des marques de sa dignité pour l'en revêtir. Comme fils aîné de Saül , & héritier présomptif de la Couronne , personne ne doit , ce semble , être plus ardent que lui à seconder la haine de son père , & à s'opposer à l'agrandissement de David ; mais il respecte l'ordre de Dieu ; & la condition privée où il fait que cet ordre le réduit , lui est infiniment

plus chère qu'une couronne. Il prend aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté; il plaide la cause de son ami contre son propre père; il l'assiste de ses conseils, quand les autres moyens de le secourir lui manquent; tous les courtisans abandonnent David, parce que le Roi l'a pris en aversion: Jonathas seul lui demeure attaché, parce que la haine de son père est injuste. Comme son amitié est fondée sur la vertu, elle se fortifie à mesure que la vertu de son ami est plus éprouvée par les afflictions; & lorsque David, sans aucune ressource humaine, est obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie, c'est alors que Jonathas, persuadé plus que jamais, par une foi ferme, & à l'épreuve de toutes les apparences contraires que les promesses de Dieu faites à David s'accompliront, lui propose de serrer l'amitié par de nouveaux nœuds, & de la rendre immortelle par la religion du serment.

L'Auteur du Poëme ne pouvoit pas choisir un plus beau modèle de l'amitié chrétienne. Toute la vie de Jonathas est un tissu d'exemples propres à prouver que rien n'est plus capable de tempérer les dégoûts & les amertumes de la vie, que

le précieux avantage de posséder un ami vertueux. Mais cet avantage n'est-il pas réservé, sur tout à ceux qui craignent le Seigneur ? Et c'est ce qui résulte de la lecture de ce Poëme, où l'Auteur a cru pouvoir omettre des faits inutiles à l'exécution de son dessein, & en ajouter d'autres qui lui ont semblé naître de son sujet. Cette licence est permise à ceux qui font un Poëme, & non pas une Histoire.

L'Auteur prévient qu'il ne s'est point assujéti fidèlement au texte sacré, & qu'il a changé l'ordre des événemens. Quant à la prose que l'Auteur a employé dans son ouvrage, elle est certainement préférable à une versification dure & négligée. On est convenu qu'on peut faire des vers sans poésie, & être tout poétique sans faire des vers par art ; ce qui fait la poésie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réelle des syllabes, mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne fais quoi dans les paroles & les pensées que la nature seule peut donner. On a observé plus d'une fois que la gêne des rimes & la régularité scrupuleuse de notre construc-

tion Européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne peuvent que diminuer beaucoup l'effort de la poésie héroïque. D'ailleurs ne faut-il pas participer en quelque sorte à l'enthousiasme du Poëte, pour bien écrire dans une prose nombreuse & cadencée? Quand Racine avoit écrit sa tragédie en prose, il disoit que son grand travail étoit fini; ce qui prouve que les grands obstacles ne partent pas toujours de la versification. Au reste, notre Auteur réunit les deux talens, & nous en fournit la preuve dans le même recueil, où il a ajouté des odes sur les Sacremens, une imitation de l'ode M. Haller, sur la mort de sa femme, une traduction du cantique de Moïse, *Audite cœli, quæ loquor*, une épître en faveur de la Religion, & une autre à sa sœur, sur sa retraite à Montmorenci. La lecture de ces poésies prouve parfaitement que l'Auteur pourroit nous donner son poëme en vers. Mais il a mieux aimé suivre les traces de Fénelon, & imiter les exemples de MM. Bitaubé & le Clerc, Auteurs de Joseph & de Tobie. On trouve à la fin de ce recueil intéressant, de nouvelles remarques sur l'Écriture-Sainte, attribuées à Longin, dont l'Au-

134 MERCURE DE FRANCE.

teur ne garantit point l'authenticité. Cet ouvrage mérite d'être bien accueilli, & ne peut qu'être utile aux jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe.

Elémens de Géométrie, par M. l'Abbé
Roffignol. A Milan, chez Marelli.

On peut regarder la Géométrie, dit un célèbre Mathématicien, comme une logique pratique, parce que les vérités dont elle s'occupe étant les plus simples & les plus sensibles de toutes, sont par cette raison les plus susceptibles d'une application facile & palpable des règles du raisonnement. Outre cet avantage si précieux, elle a de plus la belle prérogative de nous offrir sans aucun mélange des connoissances évidentes & certaines. Elle est, pour ainsi dire, la mesure la plus précise de notre esprit, de son degré d'étendue, de sagacité, de profondeur & de justesse. Si elle ne peut nous donner ces qualités, on convient du moins qu'elle les fortifie, & fournit les moyens les plus faciles de nous assurer nous mêmes, & de faire connoître aux autres jusqu'à quel point nous les possédons. On ne peut donc mieux concourir

à perfectionner un plan d'éducation qu'en fournissant des élémens complets sur la géométrie, qui soient en même temps clairs, précis & très-méthodiques, tels sont ceux que nous a donnés M. l'Abbé Rosignol, & qu'il a perfectionnés pendant vingt années de travail. Cet auteur a préféré la méthode qui va du connu à l'inconnu, & qui l'emporte pour l'enseignement à la méthode analytique. Il a réduit à une centaine toutes les propositions élémentaires qui peuvent être de quelque usage dans un complet de mathématiques. Un pareil choix exigeoit des connoissances, du discernement & des soins. Cet ouvrage, qui ne contient que quatre vingt une pages, réunit la brièveté à la clarté, & ne peut être que très utile aux Professeurs de philosophie & à leurs disciples. Cet Auteur, qui s'est livré avec succès à l'étude de la métaphysique, a composé un ouvrage sur la théorie des sensations, dont il a fait imprimer le canevas, sous le titre de *vue sur les sensations*. C'est Locke & M. l'Abbé de Condillac qu'il se propose de réfuter dans cet opuscule. M. l'Abbé Rosignol s'attache à prouver contre l'illustre Académicien, que par l'application de la main

136 MERCURE DE FRANCE.

de sa statue sur un corps , elle aura bien une sensation occasionnée par la solidité ou la résistance , mais qu'elle ne sentira pas cette solidité & cette résistance ; & que quand même l'ame auroit le sentiment de la solidité & de la résistance , elle n'en seroit pas plus avancée pour arriver à la connoissance de son propre corps & des autres corps placés autour d'elle. Il combat aussi par l'expérience & par le raisonnement , les sectateurs de Loke , qui veulent que les sensations propres à donner à l'ame l'idée de l'étendue , sans laquelle elle ne sauroit parvenir à connoître les corps , soient celles qui sont occasionnées par la solidité ou la résistance de la matière. Nous exhortons l'Auteur à donner au public ce grand ouvrage qui répandra de la lumière sur une matière importante , qui tient à l'immatérialité de l'ame. Une discussion lumineuse sur ces objets , est utile dans un temps où tant de gens voudroient ne trouver dans ces recherches épineuses qu'un prétexte spécieux de s'arrêter dans un état de doute , pour s'épargner la peine de s'éclaircir & de se convaincre , & pour s'ôter à jamais toute inquiétude sur l'avenir.

Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique ;
chez Pissot, Lib. Quai des Augustins.

Tout ce qui a rapport à la fameuse querelle qui s'est élevée entre l'Angleterre & ses Colonies , mérite la plus grande attention. L'Europe entière ne peut point être indifférente sur cet objet. Les Colonies réclament des privilèges qu'elles prétendent leur appartenir. La Métropole oppose le droit national, & prétend que les Colonies doivent être soumises aux loix d'Angleterre, puisqu'elles profitent des avantages de la défense tutélaire & de tout ce qui en est l'effet naturel. C'est ici un procès par écrit, où sont discutés plusieurs points importants du droit naturel & du droit public. C'est une guerre allumée, dont les événemens intéressent tous les Souverains. Rien ne mérite donc mieux d'être accueilli du Public, que le récit des faits & des discussions qui ont rapport à cette querelle, & qui doivent servir à l'Histoire politique de l'Angleterre & de ses Colonies. Et ce qui pique le plus la curiosité est de savoir jour par jour tout ce qui arrive d'intéressant, & d'avoir la persuasion

238 MERCURE DE FRANCE.

qu'on ne rapporte que des faits constatés avec leurs dates précises. Ce recueil renfermera aussi le récit des débats parlementaires & de ceux de la Compagnie des Indes. On peut conjecturer, d'après les trois numéros qui ont déjà paru, qu'on donnera une vingtaine de cayers par an. On a mis à la fin de chaque recueil, une lettre d'un Banquier de Londres à l'Auteur, où se trouvent les événemens les plus récents, avec des observations. On a vu dans les trois lettres qui ont déjà paru, des originalités piquantes & le tableau de la guerre bien développé. Chaque cayer est divisé en deux parties, l'une pour la suite chronologique des événemens de l'année, l'autre pour les nouvelles du jour. Cet ouvrage périodique ne contient que des faits intéressans, & des réflexions également judicieuses & impartiales.

Les Nuits Attiques d'Aulugelle, traduites pour la première fois ; accompagnées d'un commentaire, & distribuées dans un nouvel ordre. Par M. l'Abbé de V... deux volumes in-12 brochés, 5 liv. à Paris, chez Dorez, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves ; &

J U I L L E T. 1776. 119
à Bruxelles, chez J. L. de Boubers,
Libraire, Marché aux herbes.

La traduction de cet ouvrage manquoit à nos richesses littéraires. Il doit paroître surprenant que jusqu'ici aucun homme de lettres n'ait pensé à l'entreprendre. La difficulté de rendre dans notre langue quelques articles de la grammaire, qu'on trouve dans ce recueil d'Aulugelle, aura fait sans doute abandonner le projet de la traduction. On ne pouvoit prendre le parti de mettre à part ces morceaux, qui sont en fort petit nombre, de même que quelques autres qui sont moins intéressans; de cette manière la version des *Nuits Attiques* auroit présenté le plan d'une lecture agréable, propre à donner une connoissance exacte des mœurs, des usages & des études de l'antiquité.

Nous avons obligation à M. l'Abbé de V.... d'avoir conçu cette idée, & de l'avoir exécutée avec le courage & l'assiduité que suppose la première version d'un écrivain, dont le texte est souvent fort difficile à entendre.

Aulugelle, Philosophe, homme de lettres & Grammairien, issu d'une famille consulaire; vivoit à Rome, sa

Patrie, sous le règne de l'Empereur Adrien. Après avoir étudié les belles-lettres, la jurisprudence & la philosophie, sous les maîtres les plus habiles, il fit un voyage en Grèce, selon la Coutume des jeunes-gens de qualité, pour entendre & perfectionner les connoissances qu'il avoit puisées dans les écoles Romaines. Pour ne point se distraire de ses études, Aulugelle avoit coutume de se retirer dans une petite campagne aux portes d'Athènes; c'est-là qu'il conçut le plan de son ouvrage : le dessein de former un volume qui pût contribuer à l'éducation morale & littéraire de ses enfans, lui mettoit la plume à la main toutes les fois que la nuit, qui en hiver couvre de bonne heure les terres de l'Attique, le rendoit à sa solitude; c'est ce qui le détermina à intituler ce recueil, *Nuits Attiques, Noctes Atticæ*.

De retour à Rome, Aulugelle reprit son travail. La mort le surprit au commencement du règne de Marc-Aurele, lors même qu'il finissoit le vingtième livre de ses commentaires, & qu'il se préparoit à les augmenter. Il ne nous en reste que 19, avec le titre des chapitres du huitième livre dont le texte est perdu,

Il n'est point d'homme versé dans la littérature, qui ne sache que cet ouvrage a reçu dans tous les temps, & de tous les savans, le tribut d'éloges qu'il mérite, & qu'ils se réunissent tous pour le placer au nombre des livres classiques. Le Président de Montesquieu le cite presque à chaque page; & de tous les Ecrivains qui ont travaillé à l'histoire ancienne de la Grèce ou de Rome, il n'en est pas un seul qui n'ait lu les *Nuit Attiques*, & qui n'en ait profité.

Cet ouvrage présente, 1°. plusieurs morceaux d'histoire profane & sacrée; des anecdotes curieuses, des éclaircissemens sur les mœurs, la religion, le gouvernement & la milice de l'ancienne Rome, & des premiers temps de la Grèce.

2°. Des recherches sur l'état de la philosophie de ces premiers âges, & du siècle où l'Auteur vivoit; des traits de la vie des anciens Philosophes; la méthode de leurs écoles, le ton de leurs assemblées, de leurs repas & de leurs conversations particulières; des dissertations sur les points les plus importans de la morale. Entr'autres morceaux rares, conservés par Aulugelle, on lira avec un plaisir

singulier le discours éloquent de Favorin contre les mères qui ne nourrissent point ; il est digne de Platon & de l'Orateur Romain ; il a servi à monter l'imagination des Auteurs modernes qui se sont élevés avec force contre la barbare indifférence des mères de nos jours ; & l'on s'apperçoit que tous l'avoient bien lu.

3°. L'examen, l'apologie ou la critique de la jurisprudence Romaine comparée avec les instituts étrangers. Les Etudits applaudissent sur-tout une dissertation apologétique de la loi des douze tables dans la bouche d'un fameux Jurisconsulte qui combat contre Favorin pour la gloire, la sagesse & l'équité des loix Romaines ; en jetant les yeux sur ce fameux dialogue, on se convaincra combien on est loin de posséder l'esprit d'un Code fameux, devenu la base de presque toutes les législations modernes.

4°. Plusieurs articles rares de littérature Grecque & Romaine, mis en parallèle avec autant de goût que d'érudition.

5°. Ce qui rend les commentaires d'Aulugelle très-précieux aux connoisseurs, c'est qu'ils nous ont transmis des fragmens curieux & intéressants de plusieurs ouvrages de l'antiquité, dont nous ne con-

noissons que les titres, & qu'on ne trouve que dans son recueil: par exemple, des morceaux de Gracchus, ce fameux Tribun, de Caton le Censeur, & de quelques autres personnages célèbres par leur éloquence, l'intégrité de leurs mœurs & de leurs aventures; en sorte que si quelque jour la littérature recouvre ces trésors, comme les fables de Phèdre qui furent retrouvées dans le seizième siècle, elle ne pourra s'assurer de l'authenticité des originaux, qu'en les comparant aux extraits consignés dans l'ouvrage d'Aulugelle.

Il est surprenant qu'Aulugelle n'ait point mis plus d'ordre dans un recueil aussi intéressant. Littérature, religion, poésie, grammaire, éloquence, tout y est pêle-mêle sans méthode, & sans aucun rapport. L'Auteur écrivoit, comme il le dit dans sa préface, tout ce qu'il trouvoit dans une lecture immense de tous les ouvrages grecs & latins, tout ce qu'il entendoit dans le commerce des savans, sans s'embarrasser de l'ordre & de la liaison.

Le Traducteur hasarde, comme il le dit, d'établir un nouvel ordre dans les matières qu'Aulugelle a traitées. Les

articles d'histoire, de philosophie, de morale, de jurisprudence & de littérature sont rassemblés & classés sous autant de livres qui portent ces différens titres.

M. l'Abbé de V.... à la fin d'une préface très-bien écrite, souhaite que la traduction d'Aulugelle soit mise entre les mains de la jeunesse qu'on élève dans les écoles publiques : « Notre dessein, » dit-il, en publiant une traduction » d'Aulugelle, est d'ajouter à nos livres » classiques un ouvrage digne, par son » objet, d'entrer dans le plan de l'éducation littéraire de la jeunesse Françoisé; » ce n'est pas que la latinité doive servir » de modèle, nous en avons prévenu » nos lecteurs; mais les matières que ce » livre renferme, ont un rapport si essentiel avec les premières études, que » nous espérons mériter l'approbation » des maîtres, & la gratitude des élèves, » en leur présentant la première version » d'un ancien Auteur aussi propre à former le cœur, qu'à cultiver l'esprit ».

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce projet, & desirer qu'on familiarise notre jeunesse avec un Ecrivain dont St. Augustin, Erasme & Scaliger font de si grands éloges, & qui leur donnera des idées nettes

J U L L E T. 1776. 143
nettes & précises des monumens les plus
curieux de la savante antiquité.

Observations sur les Maladies des Nègres,
leurs causes, leurs traitemens, & les
moyens de les prévenir ; par M. Da-
zolle, Médecin, Pensionnaire du Roi ;
ancien Chirurgien-Major des troupes
de Cayenne, des Hôpitaux de l'Isle-
de-France, &c. A Paris, chez Didos
le jeune, Libraire, quai des Augustins ;
1 vol. in-8°, 1776 ; avec approbation
& Privilège du Roi : prix, 3 livres
broché.

Cet ouvrage est un vrai traité de
pratique ; il seroit bien à desirer que les
ouvrages qu'on publie journellement en
médecine, fussent rédigés de même, &
qu'on en éloignât tout esprit de système,
pour s'en tenir à l'observation. Quand
on voudra faire des progrès dans la mé-
decine, c'est de l'observation qu'il faut
partir ; c'est là la base fondamentale qui
n'est malheureusement que trop négligée :
tout le monde fait que ce qui détermine
le degré de prospérité des Colonies est
leur population ; & la source primitive
de leur opulence dans nos îles, consiste

II. Vol.

G

146 MERCURE DE FRANCE.

uniquement dans la population des Nègres ; car sans Nègres , point de culture , point de produits , point de richesses : on ne peut donc assez s'appliquer à la conservation de ces êtres malheureux. Rechercher les causes des maladies qui les affectent , suivre les maladies dans leur commencement , leurs progrès , leur terminaison , & indiquer les moyen d'y remédier , forme un résultat qui tend à arrêter la dépopulation effrayante de l'espèce ; c'est s'occuper de ce qui est utile aux Colons en particulier , au commerce de la nation en général , & à la prospérité de l'Etat ; tel est le but de l'ouvrage que nous annonçons , & il nous a paru assez exactement rempli ; l'Auteur y traite en bon praticien des fièvres putrides , de la diarrhée & de la dyssenterie des Nègres , des maladies vermineuses , des maladies de poitrine , de la fausse peripneumonie particulière aux Nègres , de la suppuration des poumons , des différentes maladies vénériennes , notamment du pian ; il donne les causes , diagnostics , pronostics , traitement de ces maladies , & il indique les moyens de les prévenir. M. Antoine , père , qui a examiné at-

J U I L L E T. 1776. 147
tentivement cet ouvrage , en a rendu
le meilleur témoignage : on peut bien
s'en rapporter au jugement d'un Méde-
cin aussi instruit.

Traité du Seigle ergoté, par M. Read ,
Docteur en Médecine, Médecin de
l'Hôpital Militaire de Metz , des Pri-
sons Royales, &c. ; 2^e édition. A
Metz , chez Jean-Baptiste Colignon ;
& à Paris , chez Didot le jeune ,
Libraire , quai des Augustins, 1774 ;
avec permission.

Cette Broch. est divisée en trois par-
ties : dans la première , l'Auteur donne
la description de l'ergot ; il examine les
différentes causes qu'on lui a assignées ;
il présente les moyens de prévenir , au-
tant qu'il est possible , la production de
ces grains vicieux. Dans la seconde partie,
il rapporte les expériences qu'on a faites
sur le seigle ergoté ; il y joint les effets
de ce grain sur les animaux domestiques.
La troisième contient enfin l'histoire des
maladies occasionnées par l'usage du
seigle ergoté , leur nature , & le traite-
ment qu'elles exigent. Cette petite bro-
chure est fort intéressante ; elle mérite
G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

particulièrement d'être connue dans les pays où l'on cultive le seigle.

Méthode éprouvée pour le traitement de la rage, publiée par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1776.

Le Rédacteur de cette Méthode est M. de Laffone, premier Médecin du Roi, en survivance, & premier Médecin de la Reine. Ce grand Médecin, qui a toujours dévoué les momens de sa vie à secourir les pauvres malheureux dans leurs maladies, chargé même depuis long-temps de faire distribuer dans les Provinces, des remèdes pour les maladies des habitans des campagnes, a encore été chargé, de la part du Gouvernement qui connoît son zèle, de publier une méthode pour le traitement de la rage; c'est cette méthode qui se trouve exposée dans le Mémoire imprimé que nous annonçons. M. de Laffone réunit, dans cette méthode, d'une manière la plus avantageuse, les diverses parties du traitement de cette maladie, quoique déjà pour la plupart connues, ainsi qu'il l'annonce lui-même : mais la façon avec

laquelle cet habile Médecin a su réunir toutes les différentes parties dans cette méthode, le lui rend en quelque façon propre ; d'ailleurs, elle a été suivie des plus grands succès, comme il l'atteste par différentes lettres de M. Blads, Médecin de Cluni, qui a dirigé cette méthode avec tous les soins possibles : elle mérite donc d'autant mieux d'être connue, & d'être insérée dans cet ouvrage périodique consacré à la nation.

Si la personne blessée est bien constituée, & d'un tempérament sanguin, il faut faire d'abord une ou deux saignées du bras ou du pied, après avoir débarrassé les entrailles par quelques lavemens laxatifs ; la saignée seroit encore mieux indiquée, s'il s'étoit déjà manifesté quelque symptôme de la rage ; car alors le visage est rouge & allumé, le regard est farouche, les yeux sont ordinairement enflammés, le pouls est fort vif & plein. On fera tremper, matin & soir, une heure de suite, les jambes dans l'eau chaude, mais d'une chaleur tempérée ; & s'il étoit possible de plonger tout le corps dans un bain tiède, cela seroit encore plus utile.

On lavera long-temps la plaie avec

150 MERCURE DE FRANCE.

de l'eau tiède, chargée de sel marin : on doit réitérer cette lotion, sur-tout les premiers jours, & même au-delà, si le mauvais temps & l'espèce de la plaie l'exigeoient. Si la morsure est considérable, si les chairs sont déchirées, hachées, profondément contuses, on fera des scarifications profondes : on séparera les lambeaux, ensuite on fera des lotions avec l'eau tiède salée, ou, ce qui seroit préférable, si les circonstances le permettoient, avec l'eau animée par le sel ammoniac dissout.

Si l'on avoit à traiter quelque animal domestique mordu, alors au lieu de scarifier, il faudroit cautériser la plaie avec un fer rouge. Cette pratique trop cruelle pour les hommes, est pourtant préférable à celle des scarifications. Immédiatement après ces préliminaires, on frottera légèrement les bords & les environs de la plaie, avec un gros de pommade mercurielle; ensuite on pansera la plaie avec l'onguent suppuratif, ou le basilicum. Si l'on vouloit se servir de quelqu'autre onguent, on auroit l'attention de n'employer que ceux qui sont fort doux, & qui ressemblent aux deux précédens.

On doit panser régulièrement deux

J U I L L E T. 1776. 151

fois par jour la plaie , en renouvelant l'application du suppuratif, ou du *basilicum* , après avoir fait la lotion avec l'eau tiède salée ; mais il ne faudra réitérer la friction légère avec la pommade mercurielle , à la même dose déjà prescrite , qu'une seule fois en 24 heures. On aura soin de procurer journellement la liberté du ventre par les lavemens simples , où l'on aura mêlé une bonne cuillerée de miel commun , & deux cuillerées de vinaigre.

Dans l'intention de prévenir la salivation , on purgera tous les quatre ou cinq jours, en faisant avaler une dose de poudre purgative quelconque. Ce purgatif devant être souvent répété, il est prudent & même essentiel d'en modérer la dose. Il seroit même avantageux de procurer , sur-tout dès le commencement, une ou deux fois le vomissement , s'il y avoit des nausées ou des envies fréquentes de vomir.

Deux fois par jour , c'est-à-dire , le matin & dans la soirée , on fera avaler une cuillerée de vin , où l'on aura mêlé vingt ou vingt-cinq gouttes d'eau de luce : on se borneroit , à l'égard de ce remède , à une seule cuillerée chaque

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

jour , si l'on remarquoit qu'il procurât trop d'agitation. S'il déterminoit la sueur, effet assez ordinaire , on la favoriseroit , sans assujétir pourtant les malades à respirer un air trop échauffé ; on suspendroit alors l'usage de l'eau de luce , ou la dose en seroit modérée.

On donnera tous les jours le bol suivant : quatre grains de camphre , deux grains de musc , six grains de nitre en poudre , mêlés & incorporés avec un peu de miel.

S'il y avoit trop d'insomnie ou d'agitation , on pourroit prescrire un calmant, dont la dose seroit moyenne ; mais il ne faudroit pas le réitérer plusieurs jours de suite.

On engagera les malades à boire fréquemment d'une infusion de fleurs de tilleul , ou de feuilles d'oranger , adoucie avec le miel , & acidulée avec le vinaigre commun, ou le vinaigre distillé, ce qui seroit préférable ; on observera cependant de n'employer le vinaigre distillé, qu'autant qu'on seroit assuré qu'il eût été distillé dans des vaisseaux de terre ou de verre ; celui de commerce a presque toujours été préparé dans des vaisseaux de cuivre.

J U I L L E T. 1776. 153

Si l'on avoit à traiter quelqu'un à qui les remèdes n'eussent point été administrés de bonne heure , & qui ressentit déjà l'aversion invincible ou l'horreur pour toute boisson, symptôme ordinaire de la rage confirmée ; il faudroit alors faire prendre en lavement de trois , ou de quatre en quatre heures, un gobelet de la même infusion inscrite ci-dessus , & pareillement acidulée ; ne pouvant pas aussi faire avaler la poudre purgative, on substituerait un lavement purgatif.

On ne permettra que peu de nourriture , jamais échauffante , & toujours choisie , autant qu'il sera possible , dans la classe des substances végétales ; le lait & toutes espèces de laitage doivent être interdits.

Ce traitement doit avoir lieu jusqu'à ce que la plaie soit guérie , & que la cicatrice paroisse bien faite : on doit , en général , continuer l'usage des frictions mercurielles , du bol antispasmodique , & de la potion avec l'eau de luce , le tout entremêlé de purgations , comme il a été dit , au moins un mois de suite , pour pouvoir se flatter de préserver sûrement de la rage.

A plus forte raison doit-on prolonger

Gv

154 **MERCURE DE FRANCE.**

ce traitement pour tous ceux qui ont été grièvement blessés , ou qui auroient éprouvé déjà quelque symptôme du développement & de l'action du venin.

Si, malgré les pansemens & les lotions, les plaies avoient un mauvais caractère, alors on prescrirait chaque jour, de deux heures en deux heures, & plusieurs jours de suite, deux ou trois cuillerées à bouche d'une forte décoction de quinquina.

Après le traitement terminé, s'il existoit de l'abattement, de la langueur, une profonde tristesse, il faudroit donner chaque jour trois prises de quinquina en poudre, & le remède seroit continué 8 ou 10 jours.

On réglera toujours les doses des remèdes selon l'âge, la constitution & le tempérament ; il seroit donc important que le traitement fût toujours dirigé par un Médecin prudent & éclairé.

S O U S C R I P T I O N .

Journal dédié à MONSIEUR, Frère du Roi.

Table générale des Journaux anciens & modernes, contenant les jugemens des Journalistes sur les principaux Ouvrages en tout genre ; suivie d'observations impartiales, &

J U I L L E T. 1776. 155

**de planches en taille-douce ou en couleur. Par
une société de Gens de Lettres.**

Justique tenorem

Flectere non odium cogit, non gratia suadet.

**A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire
de l'Académie Française, rue Saint Severin,
aux armes de Dombes, 1776. Avec approb. &
privil. du Roi.**

On murmure depuis long-temps contre la multitude des Journaux; on se plaint de la difficulté dispendieuse de les réunir tous, & de l'impossibilité de parcourir, en un mois, une si grande quantité de volumes: ces reproches sont fondés sans doute; & il paroît au premier coup-d'œil que c'est mal y répondre, que de venir soi-même augmenter le nombre des Journalistes; mais nous nous flattons que, lorsque les Lecteurs auront jeté les yeux sur le plan de cet Ouvrage périodique, ils conviendront qu'il manquoit à notre littérature, & que lui seul peut remédier aux inconvéniens qui naissent de la foule innombrable des Journaux. C'est précisément parce qu'ils se sont trop multipliés, qu'on doit en désirer un qui rassemble sous un même point de vue des analyses laconiques, mais lumineuses, des productions en tout genre, des précis clairs & fideles des jugemens que les Journalistes en ont portés, & quelques observations impartiales, & sur ces Ouvrages, & sur ces jugemens mêmes; un Journal qui, remontant vers l'origine des Journaux, rappelle les anciennes décisions de leurs Auteurs, & soit, pour ainsi dire, le recueil des arrêts de cette cour

G vj

Souveraine; un Journal enfin qui, écrit sans passion, sans intérêt, venge les chef-d'œuvres de tant de critiques amères & indécentes, & réduise à leur juste valeur ces éloges outrés qu'un Auteur croit accordés à ses talens, & qui sont prodigués ou à son crédit par la crainte, ou à son rang par la flatterie.

Tel est le but que nous nous sommes proposé : ce n'est point ici une table sèche & stérile des matières traitées dans les Journaux. Nous ne nous contenterons pas d'indiquer au Lecteur la mine où il doit fouiller; nous lui en ferons appercevoir les richesses les plus précieuses; mais lorsqu'il voudra approfondir des matières trop étendues, pour recevoir de nos analyses tout le jour dont elles sont susceptibles, nous les renverrons aux Journaux même; de sorte que ce Journal, sans nuire aux modernes, fera revivre les anciens, & rendra peut-être leur possession plus chère à ceux qui en ont conservé des collections suivies. Rien de plus intéressant pour un Amateur des lettres & des beaux-arts, que de comparer le goût de ses Contemporains avec celui de la génération précédente; de voir se succéder toutes les révolutions qui ont changé les systèmes & les idées; de distinguer l'influence du vrai beau, de celle des circonstances & de la cabale : ces connoissances sont les seules qui puissent nous conduire à prévoir comment le suprême tribunal de la postérité doit un jour approuver, infirmer ou casser, en dernier ressort, les décisions de notre siècle. Combien d'ouvrages ont eu le sort de la Phèdre de Pradon, celui de briller un moment, d'éclipser même des chef d'œuvres, & de retomber ensuite dans un éternel oubli !

Quoique ce soit une espèce de sacrilège de remuer les cendres des morts, nous rendrons quelquefois à ceux-ci un moment d'existence, pour dévoiler les causes qui leur avoient procuré un succès éphémère, & celles qui ont fait tomber à la fois l'illusion, l'Auteur & la pièce. Nous montrerons comment le Public peut, sans s'en appercevoir, être entraîné par une cabale imposante; comment l'enthousiasme se communique de proche en proche, & électrise, pour ainsi dire, toute une assemblée, & même toute une Nation. D'ailleurs, parmi les Ouvrages décriés ou dénigrés à juste titre, il en est peu qui, dans un amas de défauts ou de choses triviales, n'offrent tantôt un caractère bien dessiné, tantôt une saillie heureuse, quelquefois même une réflexion neuve. Lorsque nous parlerons de ces Ouvrages morts en naissant, nous ne mettrons que ces beautés sous les yeux du Lecteurs; l'ennui de lire le reste fera notre partage.

Il est aussi quelques Ouvrages estimables qui sont restés ignorés, parce que leurs Auteurs, sans hardiesse dans la société, sans protection à la Cour, & peu célèbres dans les Journaux, n'ont cherché d'autre récompense de leurs talens, que le plaisir secret de les exercer. Nous tâcherons de les tirer de leur obscurité, & de faire voir combien ils ont été utiles aux Auteurs modernes, qui puisoient avec sécurité dans ces sources inconnues au Public. On a vu de tout temps quelques Gens de Lettres se liguier pour cacher avec soin, ou décrier hautement les livres féconds où envoient leurs *mères idées*, comme à Carthage on défendoit aux Navigateurs, sous les peines les plus sévères, d'enseigner aux Etrangers le chemin

des Isles Cassitérides , où étoient les mines de la République. Les annales du Théâtre offrent de même un grand nombre de Drames , ou tragiques ou comiques , à qui il ne manqueroit , pour obtenir encore les suffrages du Public , que des Acteurs dont la mémoire fût moins paresseuse. Ces pièces , qui firent les plaisirs de nos pères , seroient les nôtres , & auroient pour nous tout le charme de la nouveauté. Nous osons nous flatter que notre travail pourra donner lieu à de nouvelles éditions de plusieurs bons livres oubliés , & que le Public nous saura gré de lui avoir fait restituer des richesses littéraires qui lui appartenoient , & dont on lui cachoit le prix.

Nous observerons , lorsque l'occasion s'en présentera , les changemens arrivés dans les mots , & sur-tout dans la manière d'en faire usage. On trouvera dans ce Journal les querelles des Savans & des Littérateurs anciens & modernes , accompagnées d'observations simples , modérées & dégagées de tout esprit de parti. Dans les débats littéraires , la conduite la plus sage est celle du spectateur qui s'appuie sur la barrière , regarde les champions , ne veut ni donner des coups ni en recevoir , & refuse même souvent de les juger. Nous aimons mieux chercher à plaire au bon goût qu'à la malignité humaine ; & nous avons assez bonne opinion de notre siècle , pour croire que l'équité sévère , mais décente , peut trouver autant de suffrages que la satire. Le vœu secret des Gens de Lettres les plus estimables , étoit depuis long-temps ou qu'on fit cesser tant de querelles envenimées , ou qu'une société littéraire , dans des conseils modestes , & non dans des arrêts

tranchans , pesât les raisons sans peser les injures , invitât les deux partis à se respecter eux-mêmes , prît soin de les laver l'un & l'autre de tant de calomnies , de tant d'outrages hasardés dans la chaleur de la mêlée , & dont on se repent après le combat , sans avoir souvent le courage d'avouer son repentir. Nous rendrons compte succinctement des principaux Ouvrages de théologie , sans nous permettre jamais de prononcer sur les matières qu'ils traiteront. Quant à la Jurisprudence , nous ne nous bornerons pas à des analyses des productions des Jurisconsultes ; nous parlerons aussi des causes célèbres , curieuses , intéressantes à mesure qu'elles se présenteront , suivant l'ordre des temps.

La partie des anecdotes politiques actuelles , placée à la fin de chaque volume , ne sera point négligée. Nous osons même promettre qu'elle sera présentée sous un jour moins fatigant pour les yeux du Lecteur , qu'elle n'a pu l'être jusqu'ici dans les autres Journaux. En effet , les Journalistes ne peuvent rendre compte que des événemens qui ont partagé l'attention publique pendant un mois. Forcés de parcourir les différentes parties du monde , & de laisser dans chaque contrée des événemens imparfaits dont on ne prévoit pas l'issue , leurs récits ne font souvent que tourmenter la curiosité du Lecteur , sans la satisfaire ; ici , c'est le commencement d'une opération militaire ou politique ; là , une révolte qui vient d'éclorre ; plus loin , une scène tragique dont les détails sont inconnus ; le mois suivant , même embarras , même insuffisance dans les récits. Chaque événement forme ainsi de mois en mois un

tableau tronqué, mutilé, décousu, dont le Lecteur est obligé de rapprocher, avec peine, les différentes parties pour en saisir l'ensemble.

En reprenant ces mêmes événemens depuis le commencement des faits qui intéressent aujourd'hui le Public, chaque narration, dans notre Journal, formera une chaîne non interrompue; le site, les personnages, l'action principale d'un tableau, ne se trouveront point confondus avec ceux d'un autre. Chaque événement, pris dès son origine, sera conduit jusqu'à une époque sur laquelle l'attention du Lecteur puisse se reposer. On omettra cette multitude de faits vulgaires qui remplissent la plupart des papiers publics, & qui souvent ne sont lus que de ceux dont les noms figurent dans ces récits. Les événemens politiques ne formeront pas seuls la classe des anecdotes; on y joindra un grand nombre de faits intéressans propres à caractériser ou les Nations ou les Hommes célèbres.

Il n'est pas moins important dans les hautes sciences que dans les lettres, de comparer les décisions des Savans, & celles du Public sur les différens systèmes; de connoître l'époque des découvertes, d'en saisir l'enchaînement, de marquer la lenteur ou la rapidité des progrès que chacune a produits. Souvent, dans les sciences abstraites, la plus légère idée conduit à une foule de vérités utiles, semblable à la foible étincelle qui, tombant sur une matière inflammable, jette de tous côtés des torrens de lumière. En cherchant deux chimères célèbres dans les mathématiques & dans la chimie, on a trouvé des trésors réels. Dans la carrière ténébreuse des sciences, les plus

pâles lueurs ne sont point à dédaigner ; on s'attachera donc à faire revivre les *mères idées* qui ont accéléré le développement des sciences, & à retrouver le germe dans le sein même du fruit qu'il a fait naître. Une foule de découvertes sont devenues vulgaires sans cesser d'être utiles ; l'habitude d'en faire usage, inspire aux hommes pour elles cette indifférence qu'ils ont pour les vérités de première évidence. On ignore jusqu'au nom de leurs Auteurs, & les préjugés qu'ils ont eus à vaincre, & les persécutions qu'ils en ont essuyées. On jouit du bienfait sans connoître le bienfaiteur ; il est juste de venger tant d'hommes utiles, d'un oubli qui semble tenir de l'ingratitude.

On suivra pour tout ce qui concerne la physique, l'astronomie, la médecine, la chimie, l'histoire naturelle & les mathématiques, la même méthode que pour la littérature ; on fera passer en revue & les Auteurs & les Journalistes anciens & modernes ; leurs opinions seront comparées : on se permettra quelques observations ; mais on ne se décidera en faveur d'un système qu'avec la plus grande circonspection, parce que dans les hautes sciences, les choses les plus légères importent souvent au bien public.

Les arts agréables & les arts utiles trouveront aussi leurs places dans ce Journal ; on tâchera d'y indiquer les variations du goût dans la musique, dans l'architecture, dans la peinture & dans la sculpture, & les différens jugemens qu'on a portés sur les ouvrages des Artistes. Dans ces divers genres, chaque siècle, ainsi que chaque homme, a sa manière de voir, & les affections nationales

162 MERCURE DE FRANCE.

changent quelquefois comme celles de l'individu. Il est inutile d'ajouter que nous suivrons avec une attention particulière les progrès de l'agriculture, de la navigation & du commerce.

Conditions de la souscription.

Cet Ouvrage sera composé chaque année de douze volumes in-12, caractère *cicero*, sur papier carré ordinaire, de 240 pages chacun. Ils seront ornés de planches, soit en taille-douce, soit en couleur, lorsque la seule description des objets les plus importants dans les sciences & dans les arts ne seroit pas suffisante.

Chaque volume sera composé de deux parties indépendantes l'une de l'autre, de manière qu'on pourra les détacher pour les classer & les faire relier ensemble. La première, composée de cinq feuilles, contiendra les analyses des anciens Ouvrages, depuis le commencement de ce siècle, & des décisions des Journalistes anciens, & sera consacrée à la littérature, aux sciences & aux arts. La seconde partie, composée également de cinq feuilles, contiendra les analyses des Ouvrages modernes & des décisions des Journalistes de nos jours, à commencer depuis Janvier 1776, & sera de même consacrée à la littérature, aux sciences & aux arts.

Le premier volume paroîtra dans les premiers jours du mois de Septembre prochain, & les autres successivement dans les premiers jours de chaque mois.

On souscrira à Paris chez Demonville, Imprim-

J U I L L E T. 1776. 163

meur Libraire de l'Académie Française, rue Saint Severin, aux armes de Dombes, chez Lacombe, Libraire, rue Christine; & chez les principaux Libraires tant de Province que des Pays étrangers

Les personnes qui voudront s'abonner, auront soin d'affranchir & le port des lettres & celui de l'argent.

Le prix de la souscription sera de 24 liv. pour Paris, & de 30 l pour la Province. Chaque vol. sera rendu franc de port, par la poste, chez les Souscripteurs.

Les quittances de souscription seront signées de MM. Gautier Dagory père, Garcin, & des Libraires chargés des distributions.

On s'adressera à M. Dagory, Anatomiste & Botaniste, pensionné du Roi, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, l'un des Associés, à Paris, rue Saint Honoré, vis-à-vis l'Oratoire, pour ce qui peut concerner le Journal; & on aura soin d'affranchir les lettres & les paquets. Les Auteurs qui voudront ajouter des planches à leurs Ouvrages, lui enverront leurs dessins, pour être gravés & insérés dans le Journal.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

Recueil des Mémoires & Observations sur la formation & sur la fabrication du salpêtre, par les Commissaires nommés par l'Académie pour le jugement du prix du salpêtre; gr. in-8°. d'environ 650 pages, broché, 5 liv. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine, 1776.

ON trouve dans ce volume tout ce qui a été fait & dit d'essentiel sur la formation & la fabrication du salpêtre; objet important qui intéresse les gouvernemens, & qui occupe les Naturalistes, les Physiciens & les Chimistes. Les sçavans Académiciens nommés Commissaires pour le jugement du prix proposé, ont donné beaucoup d'observations nouvelles qu'il faut consulter dans cet ouvrage. Nous nous proposons d'en rendre un compte détaillé.

Nouveau Dictionnaire pour servir de supplément aux Dictionnaires des sciences, des arts & metiers, par une société

J U I L L E T. 1776. 165.
de gens de lettres, mis en ordre &
publié par M. ***

Tantum series juncturaque pollet
Tantum demedio sumptis accedit honoris !

HOR.

Tome I & II, in-fol. A Paris, chez
Pankoucke, Libraire, rue des Poite-
vins, à l'Hôtel de Thou; Stoupe,
Imprimeur Libraire, rue de la Harpe;
Brunet, Libraire, rue des Ecrivains :
à Amsterdam, chez M. M. Rey, Li-
braires, 1776. Avec approbation &
privilege du Roi.

Nous ferons connoître plus particulié-
rement ce grand ouvrage, enrichi d'un
grand nombre d'articles nouveaux & très-
importans

L'Esprit des Usages & des Coutumes des
différens peuples, ou observations tirées
des Voyageurs & des Historiens, par
M. de Meunier. A Paris, chez Pissot,
Libraire, Quai des Augustins.

On desireroit, depuis long-temps ,

166 MERCURE DE FRANCE.

qu'un Historien Philosophe rapprochât les mœurs, les usages, les coutumes & les loix des différens peuples, & nous fit connoître tout ce que ces objets renferment d'instructif & de piquant. Le public ne peut que bien accueillir un ouvrage, où l'agréable & l'utile se trouvent réunis. Nous en donnerons une analyse qui prouvera que l'Auteur a su concilier le goût avec l'érudition, & qu'il n'a puisé dans les Historiens & les Voyageurs, que ce qui étoit vraiment digne d'exciter la curiosité & l'attention des lecteurs.

Sermons du Père de Neuville, en 8 vol. chez Mérigot le jeune, Quai des Augustins.

Les suffrages que ce célèbre Prédicateur a su fixer constamment dans le cours de son ministère, forment le préjugé le plus décisif en faveur de ce genre d'ouvrage. Réunir à un coloris brillant la force & la clarté; à l'abondance & à la facilité, des traits neufs, & quelquefois hardis: voilà ce qui caractérise toute l'éloquence du Père de Neuville. Nous nous proposons d'extraire plusieurs morceaux tirés de ses sermons, les plus propres à

J U I L L E T. 1776. 167
donner une juste idée des talens de cet
Orateur ; & nous oserons y joindre quel-
ques réflexions sur l'art Oratoire.

A C A D É M I E S.

I.

N A N C Y.

LA Société Royale des sciences & belles-
lettres de Nancy, célébra, le 8 Mai, selon
son usage, la fête de St. Stanislas, Pa-
tron du Roi de Pologne, Duc de Lor-
raine, son Fondateur.

Le panégyrique du Saint fut prononcé
par M. l'Abbé Grandjean,

Dans l'assemblée publique du même
jour, destinée à la distribution annuelle
des prix, M. Boutier, Maire Royal, ou-
vrit la séance en qualité de sous-Direc-
teur, à l'absence de M. de Cœurderoi, pre-
mier Président du Parlement, Directeur.

Il annonça les ouvrages qui avoient
remporté les prix de l'année, & ceux
qui avoient été réservés l'année dernière.

Il remarqua à cette occasion , que « l'Académie avoit éprouvé dans l'espace de ces deux années , que les productions littéraires , & les découvertes dans les arts , ont , comme les productions physiques , des vicissitudes de stérilité & d'abondance. » Il témoigna les regrets de la Société de n'avoir pas un plus grand nombre de prix à distribuer ; & parla avec éloge de plusieurs ouvrages de littérature & d'arts qui avoient concouru.

On lut ensuite les deux discours auxquels ont été adjugés le prix de l'année , & celui de l'année dernière : l'un est un éloge de Louis XII , Roi de France , dont l'Auteur est M. Pierrot , Commis des bureaux de l'Intendance de Lorraine. L'autre , qui traite de l'anatomie , est de M. Simonin , Elève en chirurgie à Nancy.

Le premier prix fondé pour les arts , a été donné au sieur Cocquet , qui a présenté le modèle d'une pièce de canon , dans laquelle la bouche & la lumière s'ouvrent & se ferment à volonté , au moyen d'un secret , de manière que ce modèle ne laisse voir aucune ouverture. Le but de l'inventeur est de rendre inutiles à l'ennemi les pièces d'artillerie qu'il auroit enlevées.

L'Académie

L'Académie a partagé le second prix des arts entre deux Mémoires, dont l'un traite de la vertu & des propriétés de la racine de Houblon & de celle de la Persicaire, amphibie terrestre, que l'Auteur prétend propres à remplacer avec succès la salspareille exotique. Le second Mémoire contient diverses observations sur plusieurs préjugés & usages abusifs, touchant la grossesse & l'accouchement des femmes, & la manière d'élever & de gouverner les enfans en bas-âge.

L'Auteur du premier Mémoire est M. Wilmet, Maître en pharmacie à Nancy ; l'Auteur du second est M. Saucerote, Chirurgien à Lunéville.

Chacun des prix est de la valeur de 300 livres. La Société Royale de Nancy ne propose point de sujets. Le Roi Stanislas, son Fondateur, lui a fait une loi d'admettre les ouvrages présentés au concours, de quelque genre qu'ils soient, & de quelque matière qu'ils traitent. Ce Prince a voulu aussi que les prix appartenissent exclusivement aux sujets nés ou établis dans ses Etats. Les ouvrages doivent être remis au Secrétaire perpétuel

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE

avant le premier Février, avec un billet cacheté contenant le nom de l'Auteur.

Après la distribution des prix, M. Petit, ancien Officier au service de LL. MM. II. & M. de Moulon, Maître des Comptes à Nancy, ont lu leurs discours de réception ; M. Petit a ajouté à son remerciement des détails historiques & raisonnés sur les passages de Mercure & de Vénus devant le disque du soleil ; & M. de Moulon a traité ce sujet : « les belles-
» lettres ne peuvent s'honorer qu'en con-
» tribuant aux bonnes mœurs ».

Le Sous-Directeur a terminé la séance par sa réponse aux discours des deux récipiendaires.

I I.

R O U E N.

L'Académie fondée à Rouen sous le titre de *l'Immaculée Conception*, a fait la distribution ordinaire de ses prix le 24 Décembre 1775. Celui d'éloquence, dont le sujet étoit *l'éloge du Cardinal d'Amboise*, a été remporté par M. l'Abbé Falbert, Chanoine de Bezançon. Un second prix a été décerné à M. de Sacy,

Censeur-Royal à Paris, pour un autre discours sur la même matière. Les Poètes qui ont été couronnés, sont M. l'Abbé de Calignon, Chanoine de Crépy en Valois, & M. le Comte de Laurencin, à Lyon; le premier pour une Ode françoise sur *l'Homme consolé par la religion*; le second, pour une Idille intitulée *Palemon, ou le triomphe de la vertu sur l'amour*. La cérémonie du sacre & du couronnement de Louis XVI a été mise en Ode latine par M. Drouet des Fontaines, du Séminaire de Foyense, à Ronen; & le prix de ce genre lui a été adjudgé. Ces quatre différentes productions sont actuellement sous presse, avec un discours préliminaire. A Paris, chez Berton, rue Saint-Victor, ainsi que celles des trois années précédentes, dont le recueil doit paroître incessamment.

La même Compagnie a proposé, dans sa dernière séance publique, les quatre prix suivans. 1°. Celui de l'allégorie latine; 2°. celui des stances françoises; 3°. celui du discours François sur cette question : *Quels sont les caractères distinctifs & particuliers qui donnent aux livres saints (outré l'inspiration) la supériorité sur toutes les autres productions de*

172 MERCURE DE FRANCE.

l'esprit humain? 4°. Celui du Poëme en vers françois, dont le sujet sera l'inauguration d'un monument public érigé à Vienne en 1647, par l'Empereur Ferdinand III, en l'honneur de la Vierge immaculée. Ce monument est à-peu-près dans le goût de celui de la place des Victoires à Paris; & les Auteurs pourront consulter sur le détail de cette cérémonie, un ouvrage qui a pour titre : *Traité de l'Imaculée Conception de la S. V. par le B. P. Vincent Justinien Antist, petit in-12. Paris, Cusson, 1706, avec le Dictionnaire de la Martinière, article Vienne.* L'extrait de l'un & de l'autre se trouvera à la fin du recueil des quatre années dont on vient de parler ci-dessus. Toutes ces compositions, dont les deux premières sont au choix des Auteurs pour le sujet, doivent être envoyées à l'Académie pour la fin de Novembre 1776 au plus tard, en la manière accoutumée dans les autres Sociétés littéraires: double exemplaire, franc de port, billet cacheté, Sentence répétée, &c. Le tout adressé au R. P. Prieur des Carmes de la ville de Rouen, Trésorier de ladite Académie. Les Orateurs observeront de terminer leurs discours par une prière à

J U I L L E T. 1776. 173
la Sainte Vierge, sur le privilège de son
Immaculée Conception, & les Poètes de
mettre à la fin de leurs pièces une allusion
au même sujet.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
continue de donner alternativement des
représentations d'*Alceste*, Tragédie-Opéra
en trois actes, & de l'*Union de l'Amour
& des Arts*, Ballet héroïque en trois
entrées.

M. Crux, premier Danseur de S. A.
S. l'Électeur Palatin, élève de M. Gardel,
Maître à danser de la Reine, & Compo-
siteur des Ballets de la Cour, en survi-
vance, a débuté dans la chaconne de
l'Union de l'Amour & des Arts. Ce Dan-
seur a soutenu le parallèle des célèbres
Messieurs Vestris & Gardel, ses modèles;
& il a brillé avec tous les avantages que

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.
donnent en ce genre le feu de la jeunesse,
l'élégance de la taille, les dispositions &
l'exercice du plus heureux talent.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François préparent
quelques nouveautés. En attendant, ils
ont repris plusieurs Tragédies, dans les-
quelles Messieurs le Kain, Molé &
Brisart, Mesdames Vestris & Saint-Val
développent les plus grands talens, &
paroissent inspirés par le génie de leur
Art.

Mademoiselle Saint-Val cadette, a
reparu, le 6 Juillet, sur ce théâtre, où
elle a joué avec applaudissement les rôles
de *Zaire*, d'*Inès de Castro*, d'*Aménide*,
&c. ; de l'ame, de l'intelligence, une
grande sensibilité, l'expression, quoique
un peu exagérée, de la nature, donnent
à son jeu beaucoup de pathétique, d'in-
térêt, & de vérité.



COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le Dimanche 7 Juillet, la première représentation de la *Bonne Femme*, ou le *Phénix*, Parodie de l'Opéra, d'*Alceste*, en deux actes & en vers, mêlée de vaudevilles.

René a disparu depuis trois jours de chez lui, à cause d'une petite tracasserie de ménage. Son absence inquiète beaucoup sa femme, & tout le Village. Mathurine se consulte, & gémit avec sa nièce. Guillot, leur voisin, est à la recherche; mais c'est inutilement qu'il a fait rambouter le *Mari perdu*; enfin on consulte Robin, le Sorcier du canton. Ce Berger a soin de se faire bien payer; il rend son oracle, & prononce gravement que René s'est engagé, & qu'il va partir si quelqu'un ne prend sa place. Mathurine se désole avec les gens du Village, qui font de grands gestes, & donnent tous des signes de douleur. Mais on demande en vain un ami qui veuille le remplacer. Il n'y a point de tel ami.

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

Mathurine , par un excès d'amour pour son cher René , forme le projet de s'engager ; cependant le mari fugitif revient en habit militaire. Sa femme & ses voisins le reçoivent avec de grandes démonstrations de joie. Il raconte comment un peu de dépit & beaucoup de vin l'ont fait tomber dans le piège préparé pour l'engager. Il faut qu'il se rende à son régiment , & voudroit bien s'en dispenser. Il prend part aux divertissemens occasionnés par son retour ; mais il est inquiet de la joie contrainte de sa femme , qui lui cache un grand secret. Mathurine va délivrer René , & prend son engagement. Elle paroît en Militaire ; l'ombre & le silence de la nuit , de la hardiesse de son projet lui font éprouver la frayeur , & qu'en changeant d'habit , elle n'a point changé de sexe. Le mari , avec une lanterne , va cherchant sa femme ; il reconnoît Mathurine , il veut l'empêcher d'accomplir son dessein. Heureusement que Barbarico, leur ancien voisin , & qui est un brave , arrive , ne sachant lui même pourquoi. Il écarte avec son sabre des Soldats ivres qui veulent emmener Mathurine leur camarade. Il se met aussi de parler au Capitaine qu'il

J U I L L E T. 1776. 177

connoît, & d'arranger le tout à leur satisfaction. Alors Arlequin, comme l'Apollon de l'Opéra, chante du haut d'une tour à René & à sa femme, qu'il les prend sous sa protection, & qu'il fera leur fortune. Il crie ensuite qu'on le descende, parce qu'il n'est là que pour faire un dénouement, & que son rôle est fini. Un ballet-pantomime termine cette Pièce.

Cette Parodie, l'amusement de trois amis, leur fait honneur : elle est remplie de traits saillans & ingénieux ; il y a beaucoup de gaieté ; les couplets sont parodiés avec une facilité singulière ; les airs sont bien choisis, & arrangés par M. Moulinghen, excellent Musicien, & compositeur attaché à l'orchestre de la Comédie Italienne.

Madame Trial est très-applaudie dans le double rôle de Mathurine en femme & en guerrier. Mademoiselle Beaupré y paroît une nièce fort aimable. Messieurs Trial, Nainville, Thomassin, Corali, &c. font tous valoir, par leur gaieté & par leurs talens, les autres rôles de cette Parodie.

D É B U T.

Une Actrice nouvelle, qui n'avoit en-

H v

178. MERCURE DE FRANCE.

core paru sur aucun théâtre, Mademoiselle de Monville, a débüté le Lundi 11 Juillet, par le rôle de Laurette du *Peintre Amoureux de son Modèle*; elle a joué, le Dimanche suivant, les rôles d'amoureuse dans le *Déserteur*, & *Isabelle & Gertrude*. Cette Actrice réunit aux agrémens de la jeunesse, de la figure & de la taille, un organe flatteur, net & sensible. Il lui manque de l'assurance dans son jeu, plus de sûreté dans ses intonations, & un organe plus étendu; ce que l'exercice & une étude suivie peuvent lui donner.

A R T S.

GRAVURES.

I.

Henri-Quatre chez le Meunier, dernière Scène de la Partie de Chasse.

CETTE Estampe a environ 15 pouces de hauteur, & 12 de largeur: elle est gra-

J U I L L E T. 1776. 179

vée avec beaucoup de soin & de talent par M. Simonet , d'après le dessin de M. Moreau le jeune. Il faut observer que les portraits de Henri IV & de Sully sont très-ressemblans, & gravés sur des tableaux peints d'après nature. Prix, 6 liv. A Paris, chez Caquet, rue Saint Hiacinthe, porte Saint Jacques, maison de M. Arson, Marchand Fondeur.

I I.

Le Rachat de l'Esclave, Estampe d'environ 25 pouces de largeur, & de 18 de hauteur, gravée par M. Aliamet, d'après un beau tableau de Berghem, dédiée à M. Turgot, Ministre d'Etat. La composition de cette Estampe est très-riche, ornée d'un port de mer avec des vaisseaux, un paysage, des fabriques antiques, & beaucoup de figures, dont celle de la belle Esclave est fort agréable. On connoît le talent, le goût, & le beau faire de M. Aliamet, bien remarquable dans cette Estampe. Elle se vend 12 liv. A Paris, chez M. Aliamet, Graveur du Roi, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Maçons.

H v j .)

Allégorie du portrait du Roi.

Le Roi reçoit avec bonté les applaudissemens de son peuple ; il s'appuie sur la Justice, qui tient l'épée, & foule aux pieds la fraude ; Minerve, symbole de la vérité & de la sagesse, est à côté du Roi : elle tient la corne d'abondance, dont elle laisse échapper les richesses de la terre, c'est-à-dire, des épis de bled & des fruits ; elle établit l'ordre, & empêche qu'ils ne se répandent avec abus : des Génies soutiennent la couronne rayonnante

Allégorie du portrait de la Reine.

La Reine reçoit les témoignages d'amour de la France prosternée : Minerve la couronne de fleurs ; elle tient un bouquet de lauriers, de lys & de roses ; les Grâces soutiennent la couronne sur sa tête, & l'ornent de guirlandes de fleurs & de fruits. Les Vertus personnifiées l'environnent : la Bonté tient un pélican, la Douceur un mouton, la Tendresse conjugale une colombe.

Ces allégories ingénieuses, composées

J U I L L E T. 1776. 181
par M. Cochin, ont été gravées d'un
burin agréable & précieux, par M. Lon-
gueil, qui les a présentées au Roi & à la
Reine.

Ces Estampes se trouvent chez Lon-
gueil, rue de Sève, vis-à-vis les Incura-
bles; & chez Basan, Marchand d'Estam-
pes, rue & Hôtel Serpente.

M U S I Q U E.

I.

ONZIÈME & douzième Recueils d'A-
riettes choisies, arrangées pour le clave-
cin, ou le forte-piano, avec accompa-
gnement de deux violons, & la basse chi-
frée; dédiées à Mademoiselle Lenglé de
Schœbèque, par M. Benaut, Maître de
Clavecin. Prix, chaque Recueil, 1 liv.
16 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Gît-
le-Cœur, la deuxième porte-cochère à
gauche, en entrant par le Pont-Neuf. Et
aux adresses ordinaires de musique.

II

Le fleur Lemarchand, de l'Académie

132 MERCURE DE FRANCE.

Royale de Musique, Editeur des ouvrages de M. le Chevalier Gluck, propose, par souscription, la partition de l'*Arbre Enchanté*, Opéra-Comique en un acte, par M. Vadé, & remis en vers avec des augmentations, dont la musique est de M. le Chevalier Gluck.

Cet Opéra Comique a été joué supérieurement par MM. les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, à Versailles, pour la fête que Monsieur a donné à l'Archiduc Maximilien.

L'on souscrita chez le sieur Lemarchand, Editeur, Marchand de Musique, rue Froid-Manteau; & à l'Opéra. Le prix de la partition sera de 18 liv. avec les parties séparées, gravées avec le plus grand soin, sur beau papier, tel qu'*Iphigénie & Orphée*, de ce même Auteur : la souscription est ouverte du 24 du mois de Juin, & fermera le dernier de Septembre prochain pour la province; & pour Paris, à la fin d'Août.

Les personnes qui s'abonneront, ne payeront que 12 liv. au lieu de 18. passé le temps ci-dessus prescrit; l'on remettra le prix de 18 liv. : l'edit sieur Lemarchand fournira un reçu aux personnes qui s'abonneront, & ne délivrera pas ladite

J U I L L E T. 1776. 183;
partition, qu'on ne lui représente sesdus
reçus.

L'on trouve chez ledit sieur Lemar-
chand, généralement tout ce qui est gravé,
& il fait paroître journellement tout ce
qu'il y a de plus curieux.

*Projet d'un voyage pour déterminer la
grandeur des degrés de longitude sur le
parallèle de 45°. Par M. Cassini de
Thury, Directeur de l'Observatoire
Royal, &c.*

TOUTES les entreprises qui ont été faites pour
connoître la figure de la terre, se sont particuliè-
rement bornées à la mesure de quelques degrés du
méridien, parce quelle seule suffisoit pour la dé-
terminer; il n'en étoit pas de même de la mesure
des degrés d'un parallèle, qui supposoit que l'on
connoît la grandeur du degré du méridien.

Il devoit paroître d'ailleurs plus facile de dé-
terminer, à quelque secondes de degrés près,
l'amplitude d'un arc céleste en latitude, que celle
d'un arc en longitude: car ce n'est que depuis que
les tables de la lune ont été rectifiées, & que les
lunettes ont été portées au point de perfection où
elles sont présentement, que l'on peut compter
sur les mesures en longitude.

Nous connoissons sept mesures exactes des degrés du méridien en France; sous le cercle polaire, sous l'équateur, au Cap de Bonne-Espérance, à Vienne en Autriche, en Italie & à Turin, tandis que nous n'avons encore que deux mesures en longitude sur le parallèle de Paris ¹ & sur le 43^o ² de latitude.

On pourroit cependant regarder toutes les portions des perpendiculaires à la méridienne, décrites à la distance de 60 mille ³ toises les unes des autres, comme autant de mesures de parallèle dont on pourroit faire usage, si la longitude des lieux qui les terminent étoient bien connue; mais quoique nous n'ayons pas négligé de saisir toutes les occasions où il se présentoit quelques phénomènes célestes à observer, notre séjour étoit trop court pour des observations qui ne peuvent être trop répétées, j'ai eu recours à un phénomène terrestre ⁴ pour le degré de longitude que j'ai mesuré en Provence, & j'ai choisi l'Observatoire de Vienne en Autriche pour terme de comparaison à celui de Paris. Les observations du Père Heel, dont on connoît l'exactitude, comparées à celles des sieurs Maraldi, de la Caille, Messier, &c. ont donné un résultat qui ne diffère que de quelques secondes, par rapport à la longitude de Vienne; cependant, selon les nouvelles déterminations de M. du Séjour, il y a encore une incertitude de

¹ Relation du Voyage en Allemagne.

² Méridienne vérifiée.

³ V. Carte triangulaire.

⁴ La lumière de la poudre.

10 secondes¹ : elle auroit été encore plus grande, si l'on eût été obligé d'employer des observations grossières, telles qu'on les doit attendre d'un Voyageur; c'est par cette raison que je n'ai pas voulu faire usage des observations anciennes faites par MM. de l'Académie, pour fixer à-peu-près les limites du Royaume.

La description du parallèle de 45°, est celle qui m'a paru la plus intéressante, parce qu'elle réunit différens objets importans pour la géographie. La prolongation de cette ligne à l'Orient, traversera la Savoie, le Milanès, la Toscane, & se terminera à Ferrare. Plus de 27 villes considérables doivent se trouver à-peu-près dans la direction de cette ligne; mais ce qui doit surprendre, c'est qu'il n'y en a que onze qui soient déterminées par observations astronomiques; & si les erreurs dans leurs latitudes sont les mêmes que celles que l'on a reconnues dans la latitude de Turin, on doit sentir la nécessité de rectifier la géographie de l'Italie, qui est dans le même état que celle des lieux de la terre où les Astronomes n'ont point voyagé. Dans un pays, le berceau des sciences & de l'astronomie, les Voyageurs ne se sont arrêtés qu'aux beautés de la nature & de l'art, & n'ont pas assez regardé le ciel, quoique plus pur dans ce pays que dans notre climat.

Le plan que je me propose de suivre, est le même que j'ai exposé dans l'ouvrage qui vient de paroître; ce n'est point une carte de l'Italie que j'ai en vue, mais seulement la correspondance des principales villes avec celles de France, établie

¹ V. Relation de mon Voyage.

par une suite de grands triangles, dont tous les points seront liés les uns aux autres sans aucune interruption, & dont les distances seront évaluées sur la même échelle. Ce projet approuvé & favorisé par tous les Princes d'Allemagne, & particulièrement par le feu Empereur & l'Impératrice-Reine, le sera certainement de tous les Princes de l'Italie, & j'espère qu'ils ne me regarderont pas comme un étranger dans le pays de mes ancêtres, où ils ont brillé depuis le treizième siècle. Nous sommes dans un temps que l'on peut appeler le règne des sciences, où l'esprit des découvertes réveille toutes les Nations, où elles s'empressent de pénétrer jusqu'aux extrémités du globe, séparées par des glaces aussi anciennes que le monde, où les Savans sont accueillis par tout si favorablement, qu'on les voit quitter avec plaisir les opérations paisibles du cabinet & leurs observatoires, pour se répandre tant sur terre que sur mer.

Je terminerai ce mémoire par quelques réflexions sur le degré de Turin.

Pour peu que l'on ait parcouru l'histoire de tous les travaux qui ont été entrepris pour découvrir la figure de la terre, on a dû remarquer des différences dans la quantité de l'applatissment de la terre¹, qui supposoit que l'on connoît la grandeur des degrés sous différentes latitudes, avec une précision que les erreurs, inévitables dans les observations, ne permettoient pas d'obtenir; mais

¹ Le rapport des deux axes a varié depuis $\frac{7}{11}$ jusqu'à $\frac{3}{11}$. Newton supposoit $\frac{7}{11}$.

je ne dissimulerai pas que l'on ne devoit pas s'attendre à toutes les conséquences que nous présente la mesure exécutée en Piémont, qui renverse toutes nos connoissances sur la figure de la terre, & qui, bien loin de nous inspirer de la confiance aux anciennes mesures, ne laisse qu'une incertitude qu'il est important de détruire, si l'on ne veut point perdre le fruit des plus grandes entreprises qui ont fait tant d'honneur au dernier règne.

Le P. Beccaria, auteur de la mesure de Turin, n'a pas été moins frappé que moi du peu d'accord, non-seulement de ses propres mesures entre-elles, mais encore avec le degré que j'avois mesuré en France sur le parallèle de 45° .¹ Il croit en avoir découvert une cause qui n'avoit point échappée aux Astronomes de l'Académie, mais qui, quoique réelle, semble ne pouvoir produire la quantité dont les deux portions de la méridienne de Turin diffèrent entre elles, par rapport à la grandeur du degré qui en résulte; & si les expériences faites à Chimborago², la plus haute montagne des Cordillieres, ne nous rassuroient, l'impossibilité d'évaluer l'effet de l'attraction des montagnes, dont on ne peut connoître ni la densité, ni la matière intérieure³, nous obligeroit de rejeter

¹ V. Méridien vérifié.

² M. Maskeline n'a trouvé que 5 sec. pour l'effet de l'attraction sur une montagne de 600 toises de hauteur. M. Bouguer n'a supposé l'effet de l'attraction que de 7 sec. $\frac{1}{2}$.

³ Nous ne connoissons point la densité de la terre; il peut se trouver dans les montagnes qui paroissent les plus massives, des concavités qui diminuent leurs masses.

toutes les mesures faites au Nord, sous l'équateur, & même en France dans le Roussillon, borné par les hautes montagnes des Pyrénées.

On ne peut qu'admirer l'intelligence, les soins, le zèle avec lequel le P. Beccaria a exécuté la mesure géodésique; la base est d'une grandeur suffisante: mais le parti qu'il a pris de la mesurer, pour ainsi dire, en l'air, a augmenté beaucoup le travail, & feroit soupçonner de petites erreurs dans une opération où il a fallu être toujours sur ses gardes pour les éviter, si la base n'eût été mesurée une seconde fois. Il m'a paru aussi que les moyens qu'il a employés pour prolonger la base jusqu'aux termes du côté du premier triangle, en mesurant de trop petites bases¹, ne répondoient pas à l'exactitude que l'on remarque dans le reste de l'opération.

A l'égard de la disposition des triangles & de la mesure des angles, il n'étoit pas possible de faire un meilleur choix des objets, ni d'employer un meilleur instrument: car ayant fait une somme de tous les angles qui comprennent le pourtour de la méridienne composé de huit côtés, je l'ai trouvé de $1080^{\circ} 0 \text{ min } 20 \text{ sec.}$ c'est-à-dire 20 sec. de trop.

Les observations astronomiques portent le même caractère d'exactitude; elles avoient été répétées tant de fois, elles donnoient des résultats si conformes, qu'on ne peut guères espérer plus de précision.

Le méridien de Turin se trouve partagé en deux

¹ Base de 73 toises.

portions inégales : la partie au Nord de cette ville est de 26153 toises ; celle au midi , de 38733 toises ; & la somme totale de la méridienne de 64887 toises.

On pouvoit trouver la grandeur du degré de trois manières différentes.

1°. Par l'arc terrestre total , divisé par l'arc céleste correspondant , que l'on a trouvé de 1° 7 min. 44 sec. & la grandeur du degré étoit de 57468 toises.

2°. Par l'arc boréal divisé par l'arc céleste , correspondant 0° 27 min. 4 sec. & la grandeur du degré se trouvoit de 57965 toises.

3°. Par l'arc austral , divisé par l'arc céleste , correspondant 0° 40 min. 42 sec. & la grandeur du degré en résultoit de 57137 toises.

Ainsi la différence entre la grandeur du degré , déduite des deux portions de la méridienne , étoit de 828 toises , qui répondent à 0 min. 53 sec. tandis que l'on n'a trouvé que 700 toises de différence entre le degré du Nord & celui de l'équateur.

Le Père Beccaria pense que l'attraction des montagnes au Nord de Turin, qu'il regarde d'une masse & d'une matière bien différente de celle des Cordillieres , est la cause des inégalités que l'on remarque dans la grandeur des degrés. Je ne le suivrai pas dans toutes les recherches qu'il a faites pour en évaluer à-peu-près l'effet : on ne doit les regarder que comme des conjectures qui exigent de nouvelles expériences.

Il paroît assez vraisemblable qu'une partie des différences que l'on a remarquées dans le résultat des autres mesures , que l'on avoit d'abord attri-

buées aux erreurs des observations, fut produite par l'effet de l'attraction des montagnes; le degré mesuré au Cap de Bonne-Espérance par M. de la Caille, dont on connoissoit la sagacité & l'exactitude, ne s'accorde avec aucun des degrés mesurés sous d'autres latitudes: il est à-peu-près le même que celui que j'ai trouvé entre le 42 & 45°. Ainsi par la mesure de ces deux seuls degrés, on avoit trouvé la terre sphérique; & en la supposant aplatie, le degré du Cap auroit dû paroître plus petit. La configuration du terrain où M. de la Caille a tracé la méridienne, n'étoit pas exempte de l'effet de l'attraction: car il fait observer que la ville du Cap est située au centre d'une vallée formée en demi cercle par trois montagnes escarpées, dont la plus élevée est de 542 toises².

Il est donc de la dernière importance de s'assurer si l'attraction a lieu, & si son effet est assez sensible pour que l'on doive y avoir égard. Un des principaux objets de mon voyage, étoit de joindre les triangles qui se terminent à Grenoble, au premier côté de la mesure de Turin; d'engager le P. Beccaria à choisir un terrain dégagé de toutes les montagnes, pour y rapporter les mêmes triangles & les mêmes observations, que l'on répéteroit avec le même instrument. J'ai eu l'honneur de communiquer mon projet au Roi de Sardaigne³, qui l'a fait examiner par son

¹ 57037.

² Mém. Acad. 1751.

³ M. le Comte de Vergennes avoit prévenu, de la part du Roi, tous ses Ministres dans les Cours de l'Italie.

Académie ; j'ai déjà reçu de l'Empereur , de l'Impératrice-Reine , du Duc de Parme , une réponse au Mémoire que j'avois eu l'honneur de leur adresser ; & les ordres sont déjà donnés pour tout ce qui pourra faciliter les opérations dont j'ai rendu compte au commencement de ce Mémoire. M. Guettard veut bien se joindre à moi par rapport à la partie qui regarde l'histoire naturelle , & nous nous proposons de réunir dans ce voyage tout ce qui pourra contribuer au progrès de la géographie & de l'histoire naturelle.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

LE sieur Richardson , Capitaine d'un vaisseau marchand Anglois , ayant été assailli , le 25 Mars , dans les parages de Dantzick , par une furieuse tempête , avoit lutté une nuit entière contre la violence des flots. Quoique ses voiles eussent été déchirées , & ses cordages rompus , il manœuvra avec tant d'intelligence & d'activité , qu'il entra dans ce port à la pointe du jour. A peine y fut-il arrivé , qu'il alla prier le Capitaine d'un vaisseau qui étoit à l'ancre , de porter du secours à seize personnes qu'il avoit vues dans le plus grand danger sur le tillac

d'un vaisseau appartenant à des Dantzikois. Celui-ci répondit qu'il ne vouloit pas s'exposer à périr lui-même. *Eh bien,* dit l'Anglois, *puisque le danger vous effraye, quelque fatigué que je sois, j'en vais le braver; je vous demande seulement vos gens, parce que les miens sont excédés de travaux & de veilles.* Refusé encore sur cet article, il se borna à demander une chaloupe qui étoit plus grande que la sienne: elle lui fut également refusée. Le sieur Richardson indigné, sort de ce vaisseau, regagne le sien, & dit à ses Matelots: *amis, je trouve ici des ames lâches & inhumaines; prouvons-leur que les nôtres ne sont point susceptibles de sentimens aussi bas, & volons au secours de ces infortunés que vous avez vus à la mer.* Tout l'équipage ayant répondu par acclamation, la chaloupe fut mise en mer, & les Anglois affrontant la fureur des vages, furent assez heureux pour sauver la vie aux seize personnes du vaisseau naufragé, ce qu'ils ne purent faire qu'en trois voyages, parce que leur chaloupe étoit trop petite. Le Roi de Pologne informé de cette action généreuse, a fait remettre au sieur Richardson une médaille d'or, représentant, d'un côté

J U I L L E T. 1776. 193
côté l'effigie de S. M., & sur le revers ,
une couronne de lauriers & de myrthe ,
avec ce mot : *merentibus*. C'est une mé-
daille que ce Prince réserve ordinaire-
ment à ceux qui ont rendu des services
éclatans à la Patrie ou à l'humanité.

*Variétés , inventions utiles , établissemens
nouveaux , &c.*

I.

LE Chevalier de Montfort, ancien Offi-
cier d'Artillerie de Sa Maj. Sicilienne, &
aujourd'hui attaché à M. le Duc d'Orléans,
a inventé des couleurs limpides, brillan-
tes, solides, pénétrantes & sans dépôr ,
propres à peindre sur toutes sortes d'étoffe,
ainsi que sur le velin, le papier, le bois,
l'ivoire, &c. ; & comme son état & ses
occupations ne lui permettent pas de se
livrer lui-même à la composition de ces
couleurs, de manière à pouvoir en four-
nir à toutes les personnes qui en deman-
deroient, il a confié à une personne le
secrèt de sa composition, & l'on peut se

II. Vol.

I

194 MERCURE DE FRANCE.

procurer des caves ou boîtes de ces couleurs, chez la Dame de Lanoy, rue l'Evêque, Butte-Saint Roch. Il y a de ces boîtes depuis 36 liv. jusqu'à 6 louis. Ceux qui voudront de plus amples détails sur cette invention, peuvent recourir au N° 51 de la Gazette des Arts & Métiers.

I I.

Industrie.

Le Clerc, Baigneur, rue Pierre-Sarrazin, fauxbourg Saint Germain, vient de faire exécuter une nouvelle Baignoire mécanique, inventée par le Comte de Milly, de l'Académie des Sciences, au moyen de laquelle on peut, à volonté, communiquer du mouvement à l'eau d'un bain domestique, pour le rapprocher d'un bain de rivière, augmenter par-là son action sur la surface de la peau, & produire plus d'effet en quelques minutes d'immersion, qu'en plusieurs jours par la méthode ordinaire; ce qui peut non-seulement faciliter l'usage du bain à ceux qui, par la débilité de leur tempérament, ne sauroient le soutenir assez de temps

J U I L L E T. 1776. 195

pour qu'il produise quelque'effet , mais encore fournir à l'Art de la Médecine un moyen d'introduire dans une lymphe viciée , tels fluides qui lui seroient convenables. On peut aller voir cette machine chez le sieur le Clerc.

I I I.

Médecine.

Le Chevalier de la Porte a trouvé , pour fondre la pierre dans la vessie, un remède que son amour pour l'humanité l'engage à rendre public. Voici sa recette :

Prenez 4 fleurs de luna major mâle , une once de racine de luna-major femelle , une once flocellis , 2 drachmes d'alun de roche dissous dans de l'eau commune , 2 gros d'huile de miel , 12 gouttes d'huile philosophique , appelée teinture d'or ; mettez le tout dans un cucurbite de verre , y ayant mis premièrement deux pintes de vin blanc ; distillez le tout au bain-Marie , jusqu'à dissiccation , & prenez de cette liqueur le matin à jeun , deux ou trois cueillerées , selon les tempéramens des malades.

La tisanne dont on usera pendant la

I ij

194 MERCURE DE FRANCE.

procurer des caves ou boîtes de ces couleurs, chez la Dame de Lanoy, rue l'Evêque, Butte-Saint Roch. Il y a de ces boîtes depuis 36 liv. jusqu'à 6 louis. Ceux qui voudront de plus amples détails sur cette invention, peuvent recourir au N^o 51 de la Gazette des Arts & Métiers.

I I.

Industrie.

Le Clerc, Baigneur, rue Pierre-Sarrasin, fauxbourg Saint Germain, vient de faire exécuter une nouvelle Baignoire mécanique, inventée par le Comte de Milly, de l'Académie des Sciences, au moyen de laquelle on peut, à volonté, communiquer du mouvement à l'eau d'un bain domestique, pour le rapprocher d'un bain de rivière, augmenter par-là son action sur la surface de la peau, & produire plus d'effet en quelques minutes d'immersion, qu'en plusieurs jours par la méthode ordinaire; ce qui peut non-seulement faciliter l'usage du bain à ceux qui, par la débilité de leur tempérament, ne sauroient le soutenir assez de temps

J U I L L E T. 1776. 195

pour qu'il produise quelqu'effet , mais encore fournir à l'Art de la Médecine un moyen d'introduire dans une lymphe viciée , tels fluides qui lui seroient convenables. On peut aller voir cette machine chez le sieur le Clerc.

I I I.

Médecine.

Le Chevalier de la Porte a trouvé , pour fondre la pierre dans la vessie , un remède que son amour pour l'humanité l'engage à rendre public. Voici sa recette :

Prenez 4 fleurs de luna major mâle , une once de racine de luna-major femelle , une once flocellis , 2 drachmes d'alun de roche dissous dans de l'eau commune , 2 gros d'huile de miel , 12 gouttes d'huile philosophique , appelée teinture d'or ; mettez le tout dans un cucurbite de verre , y ayant mis premièrement deux pintes de vin blanc ; distillez le tout au bain-Marie , jusqu'à dissiccation , & prenez de cette liqueur le matin à jeun , deux ou trois cueillerées , selon les tempéramens des malades.

La tisanne dont on usera pendant la

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

cure, sera composée d'une pinte d'eau de rivière, autant de vin blanc le plus verd, la moitié d'un limon aigre, un oignon blanc coupé en quatre, une poignée de cresson pommelé, un scrupule-gomme de cerisier; le tout bouilli à la réduction d'un quart: il faut en boire trois ou quatre fois par jour un demi-verre. On prendra aussi chaque jour un bouillon fait avec un quarteron de mouton, demi-livre de veau, & trois quarterons de bœuf: on ajoutera, dans ce bouillon, une demi-poignée de pimprenelle, 3 pistaches, 4 dattes; & dans chaque prise, on mettra une cuillerée de riz cuit à l'eau.

I V.

M. Care, Professeur d'hydrographie à Caudebec, a inventé & exécuté plusieurs instrumens de mathématiques; savoir: 1°. un quart de cercle, dont le rayon n'a qu'un pied, & qui est divisé en degrés, minutes & secondes; l'Auteur répond de sa justesse, à 15 " près. 2°. Un instrument auquel il donne les noms d'*Apo-cemètre* & d'*Altimètre*, parce qu'il sert à prendre la distance de deux astres, & leur hauteur sur l'horison. L'usage en est,

J U I L L E T. 1776. 197

selon l'Auteur, aussi facile en mer que celui du quart de réflexion. 3°. Un autre instrument, au moyen duquel on peut prendre en mer le diamètre des astres avec autant de justesse que si l'on employoit des lunettes d'approche de 15 ou de 18 pieds de long. 4°. Une machine pour résoudre en peu de temps, & sans beaucoup de peine, tous les problèmes de la trigonométrie rectiligne & sphérique.

V.

Le 19 Avril dernier, l'Abbé Grimaldi, Chimiste Sicilien, fit, dans la salle de l'Hôpital, en présence du Collège des Médecins & Chirurgiens, l'expérience d'une eau stiptique de sa composition, dont l'effet tient du prodige. On coupa l'arterte crurale à un veau; & quoique l'incision fût très-considérable, le sang fut arrêté & étanché en moins d'une minute, en humectant trois fois la plaie avec une éponge imbibée de cette eau. Pour prouver qu'elle n'avoit aucune qualité dangereuse, l'Abbé Grimaldi commença par en boire; quelques Médecins suivirent son exemple, & trouvèrent

I iij

198 MERCURE DE FRANCE.

qu'elle n'avoit aucun goût, mais seulement une très-forte odeur d'une vieille pipe avec laquelle on fume depuis longtemps. Le lendemain, le veau marchoit très-librement; on le tua, & l'on donna sa cuisse à disséquer aux Chirurgiens, qui trouvèrent les parties bien réunies, & la circulation bien rétablie.

A N E C D O T E S.

I.

QUELQUES heures avant de mourir, on envoya à M. de Castelnau le bâton de Maréchal de France. *Cela est beau en ce monde, dit-il; mais dans le pays où je vais, il ne me servira guère.*

I I.

M. D** , d'un mérite rare par ses vertus & ses talens militaires, étoit petit, mal-fait, & d'une figure peu avantageuse. Ayant été nommé Gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des

Députés pour renouveler leur alliance avec les François. Arrivés à Kebec, ils furent introduits chez le Gouverneur. Le chef de l'ambassade avoit préparé un discours, dans lequel il employoit tout ce que sa langue avoit de plus riche & de plus pompeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, & de la bonne mine du Général; qualités que ces Sauvages estiment de préférence. Surpris de voir toute autre chose que ce qu'il avoit imaginé, il sentit que sa harangue ne quadroit point au personnage. Sans se déconcerter, il s'entira par cette apostrophe, un peu agreste à la vérité, mais qui n'est pas sans énergie : *Il faut que tu aies une grande ame, lui dit-il, puisque le grand Roi des François t'envoie ici avec un si petit corps.*

I I I.

Un étranger ayant vendu à une Impératrice Romaine de fausses pierreries, elle en demanda à son mari une justice éclatante : l'Empereur, plein de clémence & de bonté, mais ne pouvant la calmer, condamna, pour la satisfaire, le Jouaillier à être exposé dans l'arène :

200 MERCURE DE FRANCE.

L'Impératrice s'y rendit avec toute sa Cour pour jouir de sa vengeance. Au lieu d'une bête féroce, il ne sortit contre le malheureux, qui s'attendoit à périr, qu'un agneau qui vint le caresser. L'Impératrice, outrée de se voir jouer, s'en plaignit amèrement à l'Empereur : *Madame*, répondit-il, *j'ai puni le Criminel suivant la Loi du Talion ; il vous a trompé, il a été trompé.*

I V.

Le Cardinal de Richelieu sortoit un jour de l'appartement du Roi. Louis XIII, qui le suivoit, crut s'appercevoir qu'on lui rendoit moins de respect qu'à son Ministre : celui-ci ignoroit que le Roi le suivît ; mais voyant avancer quelques Pages, il s'en aperçut, & se rangea pour laisser passer le Roi, qui lui dit : *passer, passer M. le Cardinal, n'êtes-vous pas le Maître ?* Le Cardinal prend aussitôt un flambeau des mains d'un Page, & marche devant le Roi, en lui disant : *Sire, je ne puis passer devant Votre Majesté, qu'en faisant la fonction du plus humble de vos Serviteurs.*

V.

Anecdote Angloise.

Un Ouvrier de Londres, chargé de famille, ne pouvant acquitter ses dettes, étoit vivement pressé par ses Créanciers, & menacé d'être emprisonné. Désespéré de sa situation, il fait prier ses créanciers de venir chez lui, & leur indique la même heure. Ils ne manquent pas au rendez-vous. Introduits tous à la fois, ils trouvent leur débiteur étendu tout nud sur une longue table. Sans leur donner le temps de revenir de leur surprise, il étend la main, & leur présente un grand couteau. « Mes amis, *dit-il*, » je n'ai plus à moi que mon corps ; » prenez ce couteau, coupez-en chacun » pour la valeur de ce que je vous dois, » & laissez-moi le reste pour me traîner » dans quelqu'autre endroit, où peut être » trouverai-je du pain pour ma femme » & cinq enfans qui meurent de faim » sur un peu de paille dans la chambre » voisine ». Ses créanciers touchés, lui remirent tout ce qu'il leur devoit, & jetèrent chacun quelques pièces d'argent

202 MERCURE DE FRANCE.

sur la table. Le malheureux Ouvrier est parvenu à rétablir peu à peu ses affaires, à l'aide des secours que lui a procuré cette manière singulière de faire son bilan.

A V I S.

Nouveautés chez Granchez, Bijoutier de la Reine, au petit Dunkerque, vis à vis le Pont Neuf.

TABLEAU représentant la Famille Royale d'Angleterre.

Estampes enluminées, faisant l'effet de la peinture, prix 72 liv.

Boîtes d'or en émail, imitant le velours tigré.

Idem. Imitant le satin.

Tabatières d'or ronde, très-basse, dite platitude.

Idem. En racine, avec les portraits de Voltaire, Rousseau & Fréron

Un nouveau modèle d'huilier en argent, assortissant aux salières doublées de verres bleu.

Un nouveau modèle de boucles en argent, très-grandes, dont partie est ornée d'une draperie ciselée au marteau.

Idem. Or & argent, à paillettes d'or.

Autre en acier, incrustée d'or.

Autre ciselée à deux rangs, imitant les roses d'Hollande, avec un filet d'or uni au milieu.

Nouvelles épées en argent, damasquinées, à paillettes émaillées en diverses couleurs imitant la broderie.

Boutons en argent, à jour, paillettés, sur des dessins nouveaux.

Idem. Taillés en diamant, imitant les pierres de mine d'Irlande ou la marcasite.

Idem. En diverses couleurs pour les habits d'été.

Canne pour femme en bois de Perpignan, couverte en soie & or, à pomme de nacre garnie d'or.

Idem. En plume teinte de diverses couleurs.

Très-beaux jets montés à pomme d'or, à boules émaillées, à filers torsse, ciselées en or de couleur & autres guillochées.

Pendule de porcelaine, hydraulique & magnétique, de forme agréable : troisentans en biscuits, portant un vase plein d'eau, dans lequel est un eygne qui fait sa révolution en douze heures, & les marque exactement. Cette pendule démontre les effets de la Syriène de Comus, & est convenable dans un cabinet de physique comme dans l'appartement. Prix 360 liv.

Petit cabaret à l'Angloise, avec plateau de porcelaine de Clignancourt.

Un lustre dont le corps est en bronze doré, & tous les ornemens en acier poli; cette piece est

204 MERCURE DE FRANCE.

unique, tant pour son exécution que pour son effet.

Agraffes de corps, coulans de cravatte, pomme de canne, boutons & gances de chapeaux ; articles fabriqués à Clignancourt : ce qui prouve la possibilité d'établir en France des ouvrages en tout genre à l'imitation de l'Angleterre, & sur des dessins plus variés.

Collier ou prétention en or des Indes, comme il n'en est pas encore paru pour la délicatesse de l'ouvrage. Prix 144 l.

I I.

M. Coulon, Expert vérificateur des écritures contestées en justice, &c. donne avis que pour l'agrément de ceux qui font des recherches pour découvrir les successions vacantes, qu'il a recueilli & fait une collection de toutes celles qui ont été annoncées dans les Gazettes étrangères & autres papiers publics, depuis trente ans jusqu'à ce jour. On peut donc s'adresser directement à M. Coulon, rue du Bacq, qui indiquera le papier où se trouve la succession après laquelle on court.



NOUVELLES POLITIQUES.

De Seyde, le 12 Mars 1776.

ON nous annonce l'expédition prochaine du Capitan-Pacha, qui vient dans la Syrie avec trente voiles; on parle aussi de huit Pachas, Albanois, à trois queues, qui ont chacun sous leurs ordres mille hommes de troupes choisies, pour détruire la famille de Daher. L'Emir Yousef sera chargé, dit-on, de pourvoir à la subsistance de l'armée & de marcher en personne, sous peine de l'indignation du Grand-Seigneur.

De Salé, le 28 Mai 1776.

Les Princes Muley Aly, Muley Yefid & Muley Abduraman, fils de notre Souverain, ont été appelés à la Cour, pour éclaircir des sujets de plaintes élevées contre-eux, & sur-tout contre les deux derniers. Ils ont été reçus par leur pere avec toutes les marques d'une disgrâce entière. Plusieurs Domestiques, reconnus pour les auteurs des fautes qu'on imputoit à Muley Abduraman, ont eu les mains & les pieds coupés. Un Renégat, Catalan de Nation, qui étoit le confident de ce Prince, a été coupé en quatre morceaux.

De Warsovie, le 15 Mai 1776.

Les négociations pour l'arrangement des fron-

tières avec le Roi de Prusse sont suspendues, les conférences même ont cessé sans que le motif en soit connu.

Malgré les dispositions pacifiques qu'on a montrées & qui sont favorables à la liberté de la République, relativement à la tenue de la Diète prochaine, les Troupes Russes seront forcées d'en imposer à certaines Diétines pour assurer l'élection de quelques Nonces dans des Districts où le parti opposé seroit assez redoutable pour en contrarier la nomination.

De Londres, le 17 Juin 1776.

Il court un bruit, depuis quelques jours, que l'armée des Insurgens, retranchée à quelques lieues de Québec, a été renforcée par des détachemens de l'armée du Général Walington; que le corps étoit actuellement fort de douze mille hommes, & qu'il avoit été décidé qu'ils iroient recouvrer leur honneur & attaquer sur le champ la citadelle par quatre endroits différens. On dit aussi qu'on s'est trompé en annonçant que le Général Lée étoit prisonnier; l'on ajoute qu'il jouit d'une bonne santé & qu'il est à la tête de l'armée de la Province de New York. Si cette nouvelle est vraie, une identité de nom aura donné lieu à l'erreur où l'on étoit sur son compte.

Quelques gens du parti de l'opposition annoncent, qu'à l'imitation des Colonies anciennes, la nouvelle Colonie de la Floride orientale secouera le joug du Gouvernement. Le sieur Wright, Gouverneur de la Georgie, arrivé ici depuis peu,

dit que les Provinciaux ont envoyé de forts détachemens pour mettre la Province à l'abri de toute insulte.

Les Troupes Provinciales assemblées à Cambridge, témoignent la plus grande ardeur de combattre. Le Général Wasinghton a eu beaucoup de peine à les empêcher de partir pour Québec, quoiqu'on en ait déjà détaché de ce côté un nombre capable d'y rétablir les affaires.

Quoique le Parlement ait défendu aux Américains de participer en aucune manière au commerce de Terre-Neuve, on apprend de cette Isle que cela ne les a pas empêché de faire la pêche sous la protection de leurs vaisseaux de guerre. Toutes les Provinces de la Nouvelle Angleterre, ainsi que les autres Colonies, se trouveront par-là approvisionnées de poisson.

Le Ministère paroît avoir quelque inquiétude relativement à ce qu'écrivit le Général Carleton au Lord Germaine dans sa dernière lettre, où il dit : *la petite Troupe qui est déjà armée, s'approche, le plus près qu'elle peut, de l'ennemi, pour tâcher de donner quelques secours aux fidèles Sujets du Roi qui ont agi plutôt que je n'aurois voulu.*

Il paroît, par des avis particuliers reçus de nos Etablissmens d'Asie, que les affaires de la Compagnie des Indes sont encore, en plus d'un endroit, dans un état précaire, malgré les bruits favorables qui se débitent dans les assemblées de cette Compagnie; les Chefs auxquels elle a confié ses pouvoirs dans cette partie du monde, sont sur le point de se trouver engagés dans quelques

discussions délagréables, pour avoir voulu s'immiscer dans les affaires des Princes du Pays.

Quelques lettres de la Virginie donnent avis que le Lord Dunmore ayant reçu des renforts d'Angleterre, a eu quelques avantages sur les Américains; qu'il a repris possession du Château de Williamsbourg, & que la tranquillité commence à renaître dans cette Province. D'autres lettres de Québec annoncent que Montréal n'étant pas en état de défense, les Provinciaux se préparent à l'abandonner & à se retirer au Fort Saint Jean, où d'ailleurs ils seront plus près des secours qu'ils attendent des Colonies.

De Rome, le 12 Juin 1776.

La Comtesse de Joinville, accompagnée des Comtesses de Genlis & de Rully, & du Comte de Genlis, est arrivée en cette ville le 5 de ce mois. L'*incognito* qu'elle y a observé, ainsi que dans toute l'Italie, n'a pas empêché que, sans avoir notifié au Pape son arrivée, le Cardinal Doyen du Sacré Collège & tous les Cardinaux, sans exception, ne soient venus lui rendre visite; mais cet *incognito* n'a pas permis qu'elle vît en particulier le Saint Pere, dont elle a reçu d'ailleurs de grandes marques d'attention & d'égards. Cette Princesse qui laisse par-tout après elles les plus justes regrets, part aujourd'hui pour se rendre à Naples, où elle compte arriver le 14 de ce mois.

Le surlendemain de l'arrivée de la Comtesse de Joinville en cette ville, le Cardinal de Bernis lui donna une fête brillante, & chaque jour elle lui

a fait l'honneur de dîner chez lui en très-grand couvert. Les Maisons de Palestrine & de Doria lui ont aussi donné de superbes fêtes dans les soirées du 9 & du 10 de ce mois.

De Cadix, le 14 Juin 1776.

Le vaisseau *le Solitaire*, que montoit le Duc de Chartres, a été obligé de relâcher dans ce port: Son Altesse Sérénissime voulant profiter de son séjour ici pour aller voir Gibraltar, partit le 7 de ce mois pour s'y rendre, accompagné de plusieurs Officiers de son Bâtiment, & du sieur de Mongelas, Consul de France. Ce Prince arriva le 8 & en partit le 10, après avoir vu tout ce que cette place a de remarquable. Il fut salué en sortant par le canon du rempart & par celui de quelques frégates de guerre Hollandoises. Le Duc de Chartres arriva le 11 à midi au bourg de Chiclane & y resta deux jours, pendant lesquels les François qui se trouvent à Cadix lui donnerent dans les bois, & à un quart de lieue du bourg, un bal dans un Waux-Hall qui avoit été construit pour cette fête & qui fut très-bien illuminé. Les Dames les plus considérables de la ville, & un grand nombre de celles des environs furent invitées à ce bal, ainsi qu'une infinité de personnes de la première distinction, parmi lesquelles se trouverent le Comte d'O Reilly, Commandant Général de la Province, & son épouse, le Gouverneur de Cadix, &c. Après quelques heures de danse, des tables de six cents couverts furent servies & recouvertes plusieurs fois pendant la nuit. Tous les François, vêtus d'une manière uniforme,

signalèrent par-là cet attachement & cet amour respectueux qu'ils ont toujours témoigné pour le sang de leurs Rois, & la satisfaction que le Prince voulut bien leur montrer, fut pour leur zèle la récompense la plus flatteuse. Ce Prince est parti aujourd'hui à midi de Chiclane, à la vue du Peuple assemblé sur son passage; il va dîner à l'Isle chez le sieur de Reggio, Directeur Général de la Marine d'Espagne, d'où il doit passer à la Caraque pour en voir les arsenaux, & pour venir de-là coucher à bord de son vaisseau.

De Paris, le 1 Juillet 1776

Le Roi, dans la vue de perfectionner la navigation & les cartes maritimes, a chargé le Chevalier de Borda, Lieutenant de vaisseau, du commandement de la gabarre *la Boussole* & du lougre *l'Espegle*, pour aller déterminer, par des observations astronomiques & avec le secours des horloges marines, la véritable position des Isles Canaries, de celles du Cap verd & de différens points de la côte d'Afrique, depuis le Cap Spartel jusqu'au delà de l'Isle de Gorée. Sa Majesté a pareillement chargé le sieur de la Bretonniere, Lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *le Postillon* & le cutter *le Milan*, de faire les sondes & les relevemens des côtes de Flandres, de Picardie & de Normandie, de vérifier la position respective des différens points de ces côtes, & de faire, dans cette partie, toutes les opérations géographiques nécessaires pour perfectionner la nouvelle édition du Neptune François que Sa Majesté a ordonnée. Ces deux Officiers sont partis pour aller remplir leur mission.

Le 30 du mois dernier, les Officiers du Siège Présidial du Mans ont célébré le rétablissement de la santé de Monsieur par un *Te Deum* qu'ils ont fait chanter en actions de grâces dans une Eglise de leur ville. Ils y avoient invité tous les Corps & toutes les Compagnies, ainsi que les personnes les plus notables, & ils ont joint à ce témoignage public d'allégresse un acte de bienfaisance en faisant distribuer des aumônes aux prisonniers. Les boîtes & le canon de la Ville firent plusieurs salves dans la même journée.

P R É S E N T A T I O N S.

L'évêque de Babylone a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le cardinal de la Roche-Aymon, grand aumônier de France, ainsi qu'à la Reine & à la Famille Royale.

Le 7 juillet, le comte de Montmorin, ministre plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Trèves, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à sa destination.

Le même jour, le chevalier de la Luzerne, que le Roi a nommé son Envoyé extraordinaire près l'Electeur de Bavière, eut aussi l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le comte de Vergennes, & de lui faire ses remerciemens en cette qualité.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 23 Juin , le sieur Joannis , fondeur & graveur en caractères d'imprimerie , a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille Royale les épreuves des caractères qu'il vient de fonder , & auxquels il a donné toute la netteté dont cet art peut être susceptible.

Le 23 du mois dernier , les sieurs Marmontel & de la Harpe , de l'Académie Française , eurent l'honneur de présenter au Roi , à la Reine & à la Famille Royale les discours qu'ils ont prononcés le 20 , dans la séance publique tenue pour la réception du sieur de la Harpe.

NOMINATIONS.

Le Roi a accordé l'évêché de Saint-Flour à l'évêque de Quimper ; celui de Quimper à l'abbé de Bouteville , vicaire-général d'Aix ; & l'abbaye de Notre Dame du Pré ou Saint-Desir , ordre de Saint-Benoît , diocèse de Lisieux , à la dame de Créquy , religieuse de l'abbaye de Ronceray.

M O R T S.

Maximilien-Alexis de Bethune, duc de Sully, est mort à Paris, le 24 du mois dernier, âgé de vingt-six ans.

N. Blondeau, chevalier, seigneur de Combas, brigadier d'infanterie, est mort à Limoges le 23 du mois dernier,

La dame de Mornay, supérieure de la Maison Royale de Saint Louis à Saint Cyr, est morte le 11 du mois dernier, âgée de soixante-seize ans.

L O T E R I E.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Juillet. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 19, 75, 42, 6, 27. Le prochain tirage se fera le 5 Août.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Monsieur à Brunoy, ode,	<i>ibid.</i>
L'Amour & la Vanité,	10
Élégie de Tibulle,	13
Nancy, conte,	15
Paraphrase de quelques vers latins du Père Ducerceau,	38
Stances sur la mort de M. le Marquis de Ro- chechouard,	40
Impromptu fait pour être mis au bas du por- trait de Louis XVI,	46
Vers envoyés à M. le Noir,	47
Romance marotique,	<i>ibid.</i>
Ode à Chloé,	49
A Monseigneur le Comte de Saint-Germain, Ministre de la Guerre,	50
A M. Dalember, sur l'éloge historique de M. de Sacy,	52
Explication des Enigmes & Logogryphes,	<i>ibid.</i>
ENIGMES,	53
LOGOGYPHES,	55
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	53
Extraits des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres,	<i>ibid.</i>
Dictionnaire Dramatique,	98
De la lecture des Romans,	108

J U I L L E T. 1776. 215

Journal des causes célèbres,	115
Précis de l'Histoire de France,	116
La Syntaxe latine,	118
Histoire naturelle de la parole,	120
Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'An- gers,	124
L'héroïsme de l'amitié,	128
Elémens de Géométrie,	134
Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique,	137
Les nuits attiques d'Aulugelle,	138
Observations sur les maladies des Nègres,	145
Traité du seigle ergoté,	147
Méthode éprouvée pour le traitement de la rage,	148
Journal dédié à Monsieur,	154
Annonces littéraires,	164
ACADÉMIES.	167
Nancy,	<i>ibid.</i>
Rouen,	170
SPECTACLES.	173
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Françoisse,	174
Comédie Italienne,	175
ARTS.	178
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique.	181
Projet d'un voyage pour déterminer la gran- deur des degrés de longitude sur le paral- lèle de 45°.	178
Trait de générosité,	291
Variétés, inventions, &c.	193
Anecdotes.	198

216 MERCURE DE FRANCE.

Avis,	202
Nouvelles politiques ;	205
Présentations,	211
———— d'Ouvrages,	212
Nominations,	<i>ibid.</i>
Morts,	213
Loterics,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le second volume du Mercure de France pour le mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 19 Juillet 1776.

DE SANCY

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme,

SEP 7 - 1940



